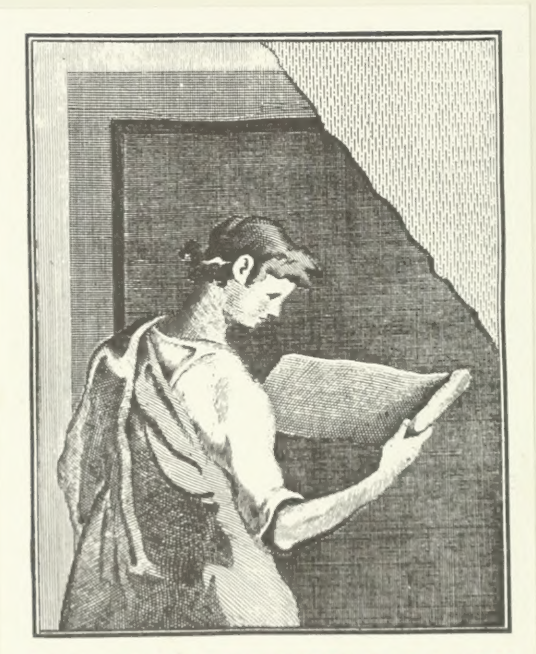





1884
ARIS-SALON

PARIS. — Imprimerie E. BERNARD & Cie, 71, rue Lacondamine.

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

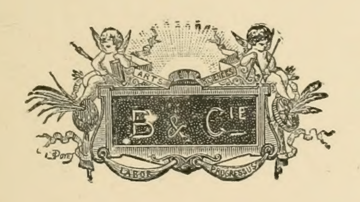
1884

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

2e Volume contenant 40 phototypies et Vignettes artistiques

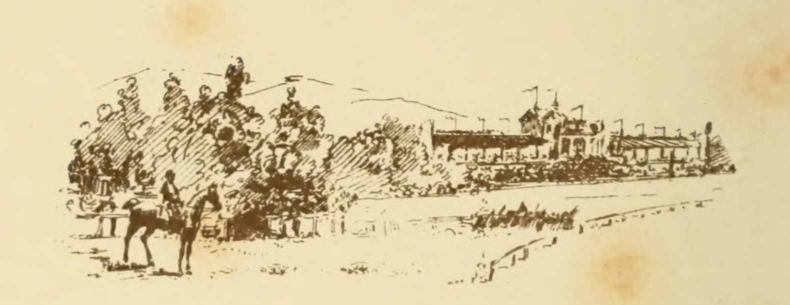


PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

4, rue de Thorigny, et 71, rue Lacondamine

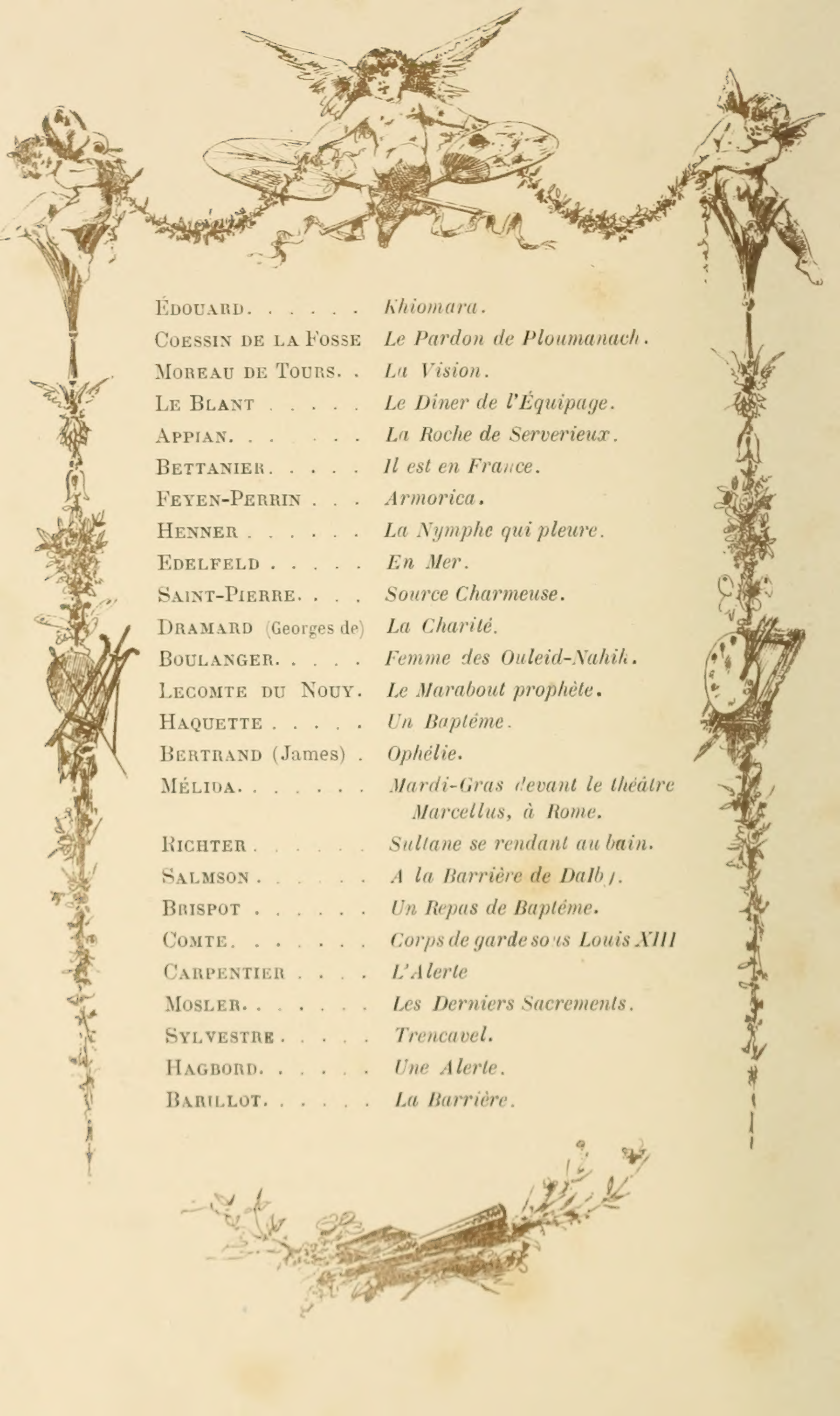
1884



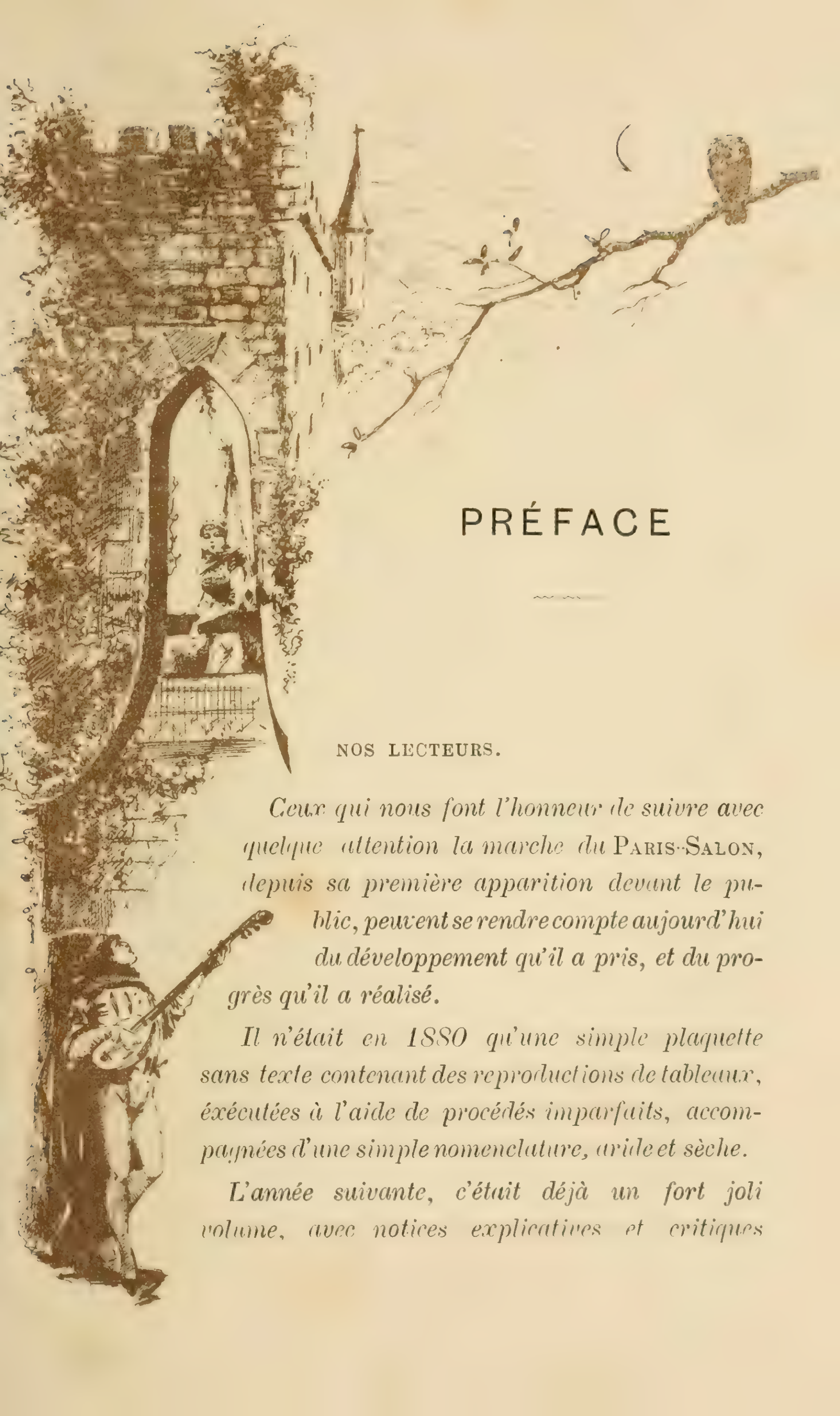


TABLE

DES MATIÈRES



ÉDOUARD.	*Khiomara.*
COESSIN DE LA FOSSE	*Le Pardon de Ploumanach.*
MOREAU DE TOURS. .	*La Vision.*
LE BLANT	*Le Dîner de l'Équipage.*
APPIAN.	*La Roche de Serverieux.*
BETTANIER.	*Il est en France.*
FEYEN-PERRIN . . .	*Armorica.*
HENNER	*La Nymphe qui pleure.*
EDELFELD	*En Mer.*
SAINT-PIERRE. . . .	*Source Charmeuse.*
DRAMARD (Georges de)	*La Charité.*
BOULANGER.	*Femme des Ouleid-Nahik.*
LECOMTE DU NOUY.	*Le Marabout prophète.*
HAQUETTE	*Un Baptême.*
BERTRAND (James) .	*Ophélie.*
MÉLIDA.	*Mardi-Gras devant le théâtre Marcellus, à Rome.*
RICHTER	*Sultane se rendant au bain.*
SALMSON	*A la Barrière de Dalby.*
BRISPOT	*Un Repas de Baptême.*
COMTE.	*Corps de garde sous Louis XIII*
CARPENTIER	*L'Alerte*
MOSLER.	*Les Derniers Sacrements.*
SYLVESTRE	*Trencavel.*
HAGBORD.	*Une Alerte.*
BARILLOT.	*La Barrière.*



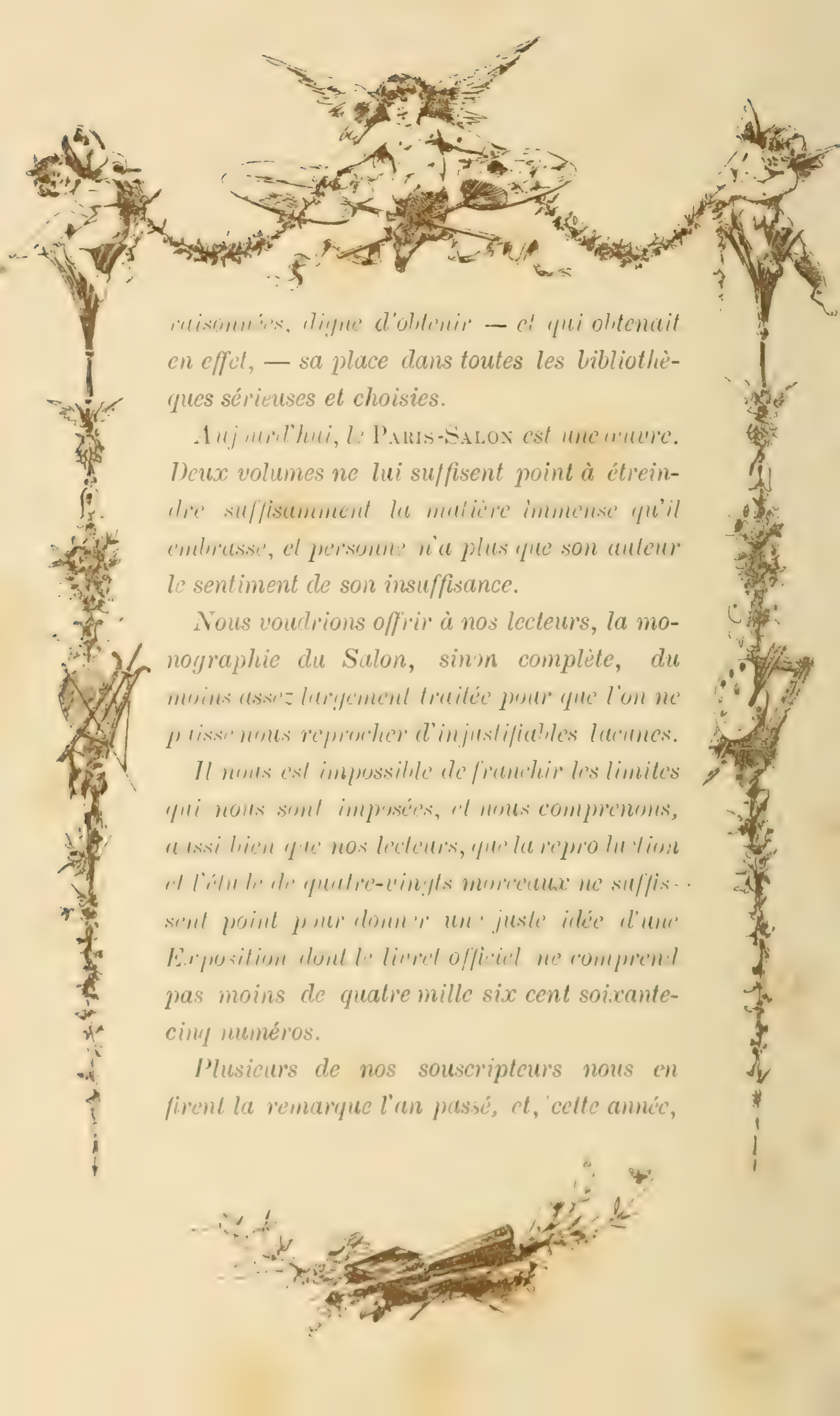
PRÉFACE

NOS LECTEURS.

Ceux qui nous font l'honneur de suivre avec quelque attention la marche du Paris-Salon, *depuis sa première apparition devant le public, peuvent se rendre compte aujourd'hui du développement qu'il a pris, et du progrès qu'il a réalisé.*

Il n'était en 1880 qu'une simple plaquette sans texte contenant des reproductions de tableaux, exécutées à l'aide de procédés imparfaits, accompagnées d'une simple nomenclature, aride et sèche.

L'année suivante, c'était déjà un fort joli volume, avec notices explicatives et critiques



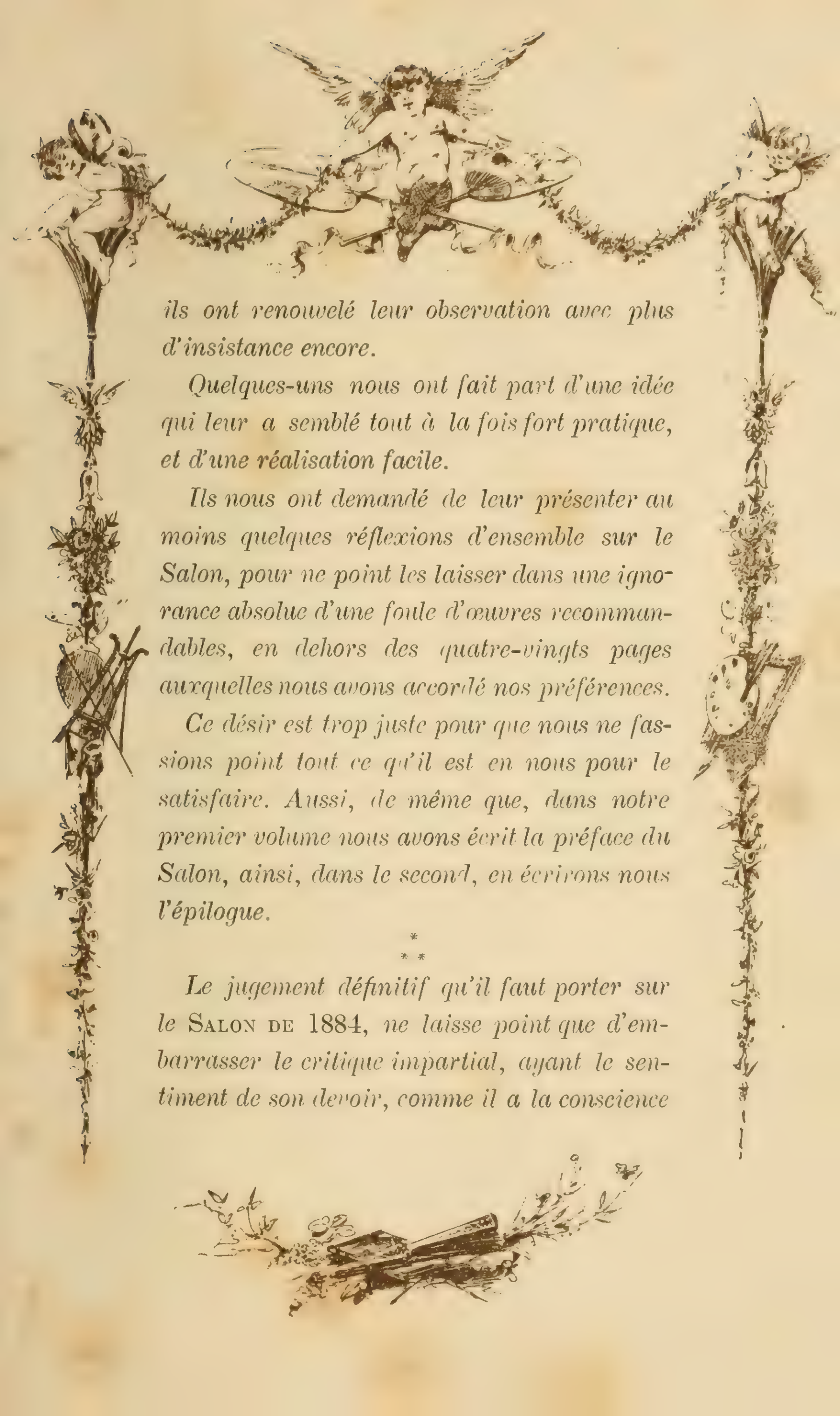
raisonnées, digne d'obtenir — et qui obtenait en effet, — sa place dans toutes les bibliothèques sérieuses et choisies.

Aujourd'hui, le PARIS-SALON *est une œuvre. Deux volumes ne lui suffisent point à étreindre suffisamment la matière immense qu'il embrasse, et personne n'a plus que son auteur le sentiment de son insuffisance.*

Nous voudrions offrir à nos lecteurs, la monographie du Salon, sinon complète, du moins assez largement traitée pour que l'on ne puisse nous reprocher d'injustifiables lacunes.

Il nous est impossible de franchir les limites qui nous sont imposées, et nous comprenons, aussi bien que nos lecteurs, que la reproduction et l'étude de quatre-vingts morceaux ne suffissent point pour donner une juste idée d'une Exposition dont le livret officiel ne comprend pas moins de quatre mille six cent soixante-cinq numéros.

Plusieurs de nos souscripteurs nous en firent la remarque l'an passé, et, cette année,



ils ont renouvelé leur observation avec plus d'insistance encore.

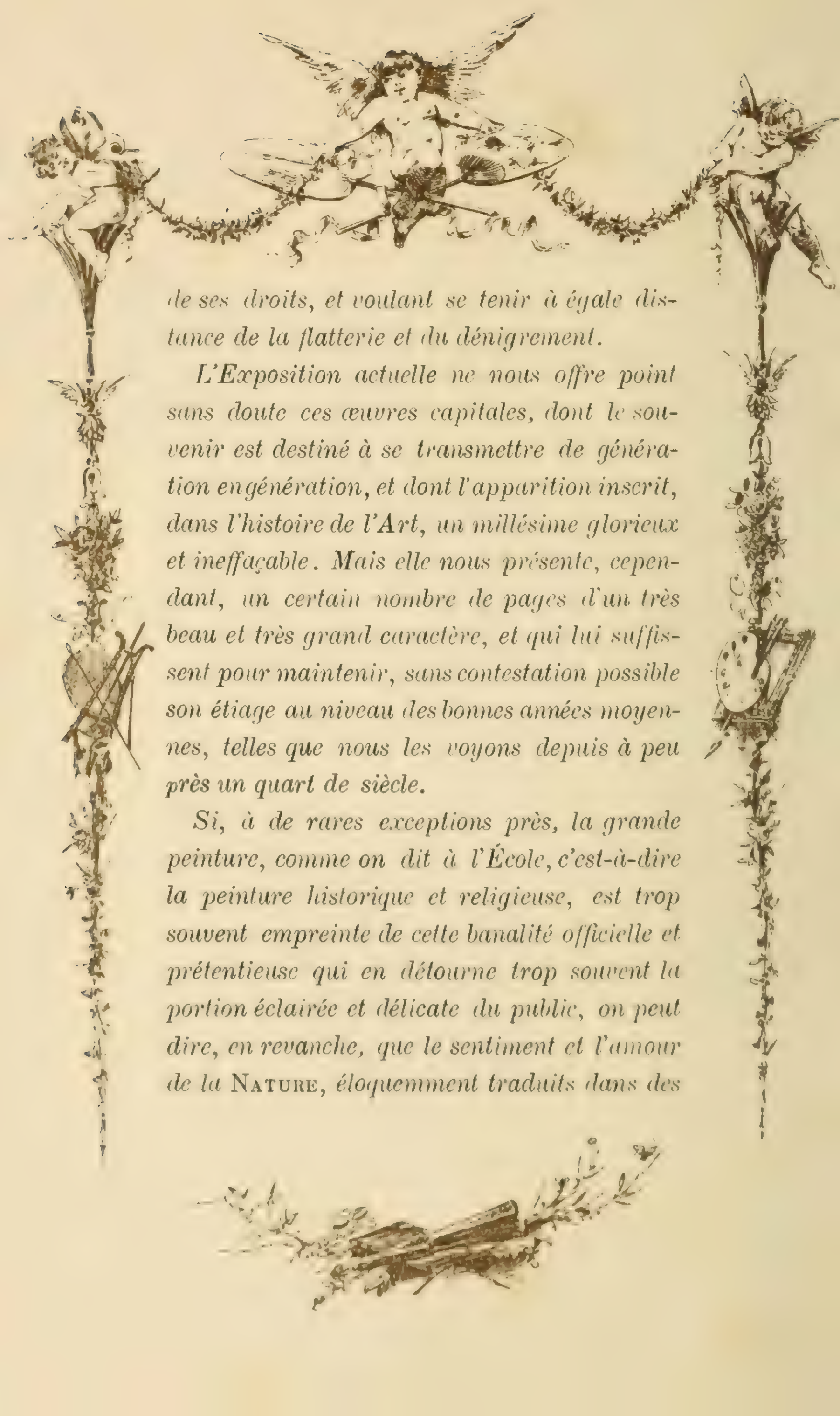
Quelques-uns nous ont fait part d'une idée qui leur a semblé tout à la fois fort pratique, et d'une réalisation facile.

Ils nous ont demandé de leur présenter au moins quelques réflexions d'ensemble sur le Salon, pour ne point les laisser dans une ignorance absolue d'une foule d'œuvres recommandables, en dehors des quatre-vingts pages auxquelles nous avons accordé nos préférences.

Ce désir est trop juste pour que nous ne fassions point tout ce qu'il est en nous pour le satisfaire. Aussi, de même que, dans notre premier volume nous avons écrit la préface du Salon, ainsi, dans le second, en écrirons nous l'épilogue.

*
* *

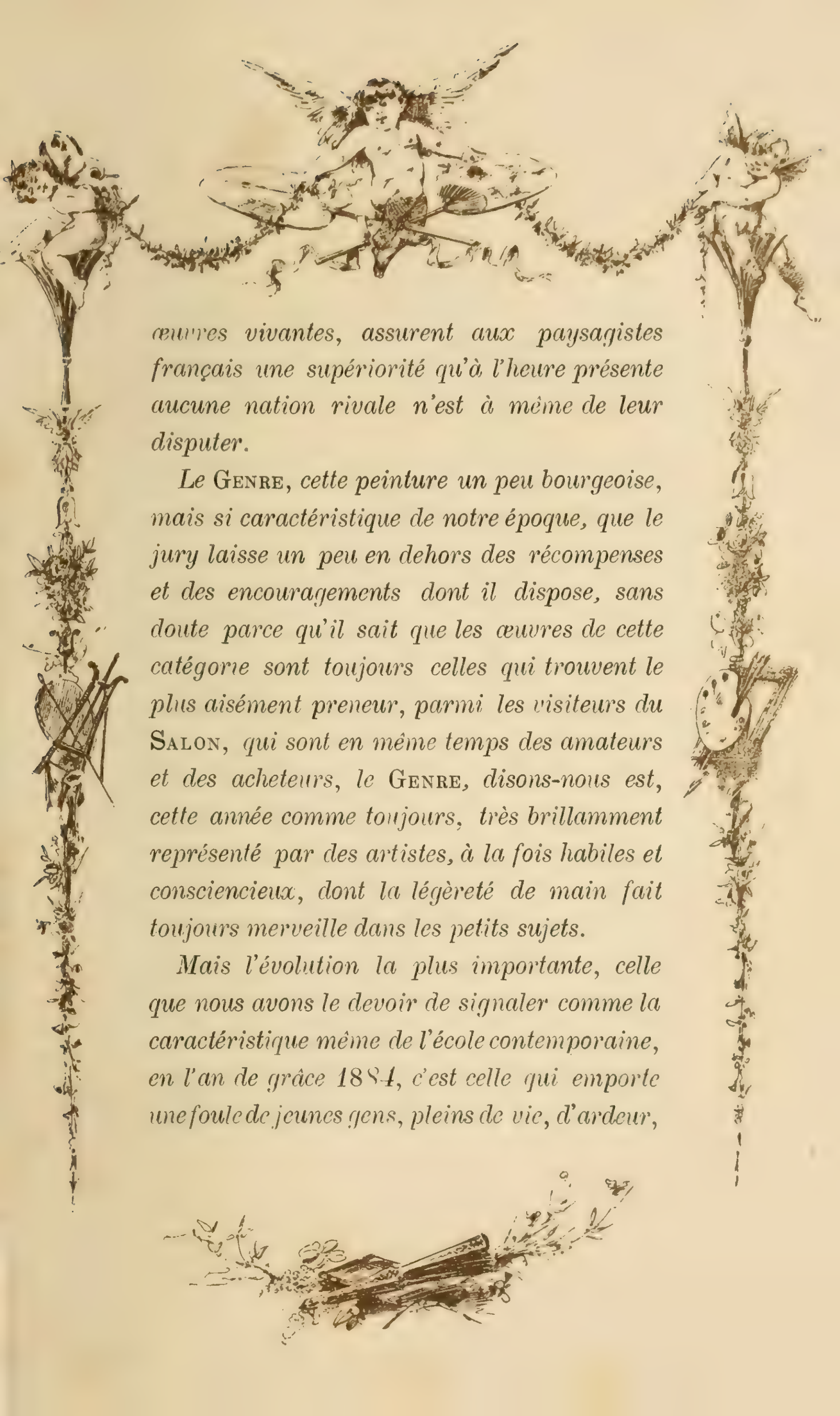
Le jugement définitif qu'il faut porter sur le Salon de 1884, *ne laisse point que d'embarrasser le critique impartial, ayant le sentiment de son devoir, comme il a la conscience*



de ses droits, et voulant se tenir à égale distance de la flatterie et du dénigrement.

L'Exposition actuelle ne nous offre point sans doute ces œuvres capitales, dont le souvenir est destiné à se transmettre de génération en génération, et dont l'apparition inscrit, dans l'histoire de l'Art, un millésime glorieux et ineffaçable. Mais elle nous présente, cependant, un certain nombre de pages d'un très beau et très grand caractère, et qui lui suffissent pour maintenir, sans contestation possible son étiage au niveau des bonnes années moyennes, telles que nous les voyons depuis à peu près un quart de siècle.

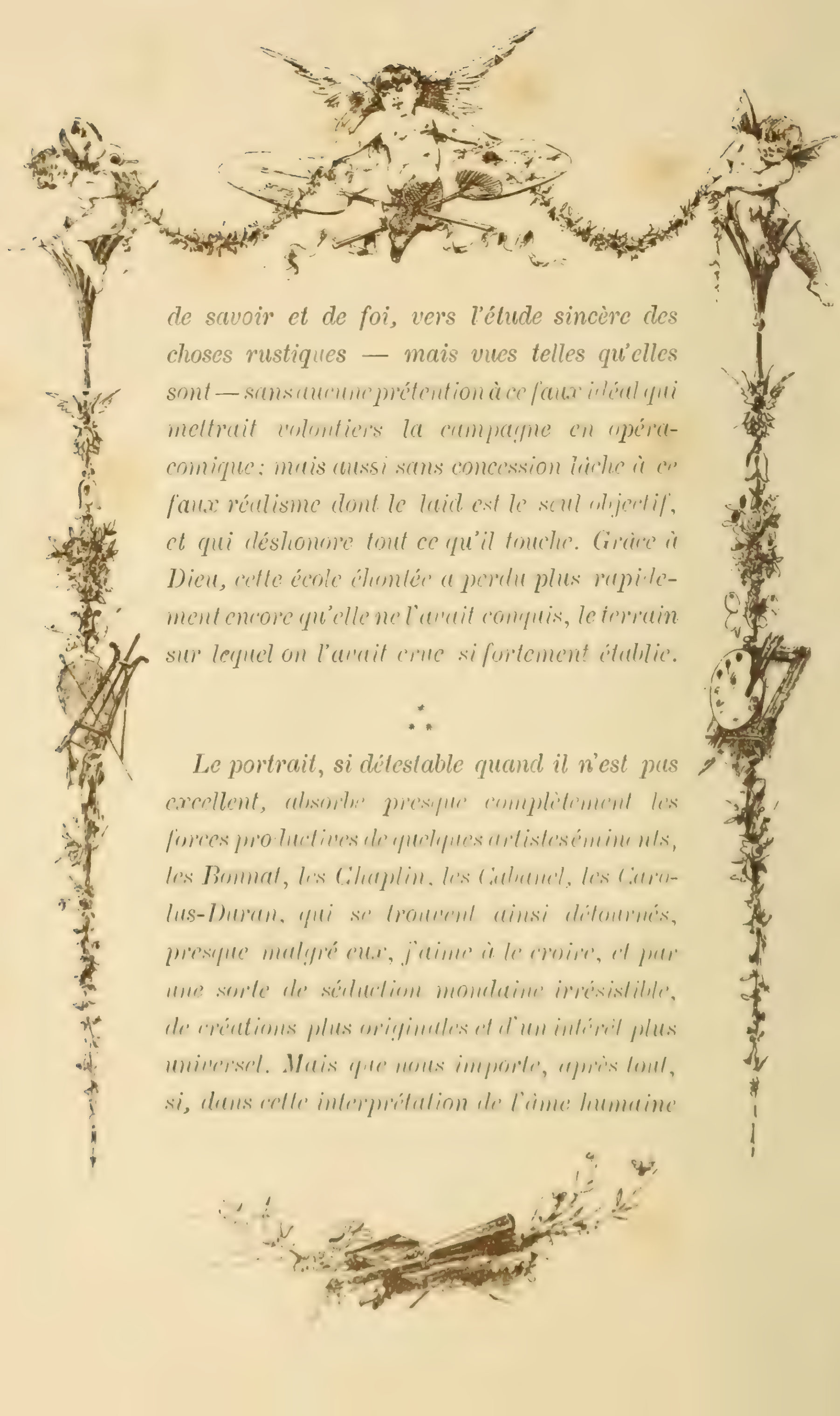
Si, à de rares exceptions près, la grande peinture, comme on dit à l'École, c'est-à-dire la peinture historique et religieuse, est trop souvent empreinte de cette banalité officielle et prétentieuse qui en détourne trop souvent la portion éclairée et délicate du public, on peut dire, en revanche, que le sentiment et l'amour de la Nature*, éloquemment traduits dans des*



œuvres vivantes, assurent aux paysagistes français une supériorité qu'à l'heure présente aucune nation rivale n'est à même de leur disputer.

Le Genre, *cette peinture un peu bourgeoise, mais si caractéristique de notre époque, que le jury laisse un peu en dehors des récompenses et des encouragements dont il dispose, sans doute parce qu'il sait que les œuvres de cette catégorie sont toujours celles qui trouvent le plus aisément preneur, parmi les visiteurs du* Salon, *qui sont en même temps des amateurs et des acheteurs, le* Genre, *disons-nous est, cette année comme toujours, très brillamment représenté par des artistes, à la fois habiles et consciencieux, dont la légèreté de main fait toujours merveille dans les petits sujets.*

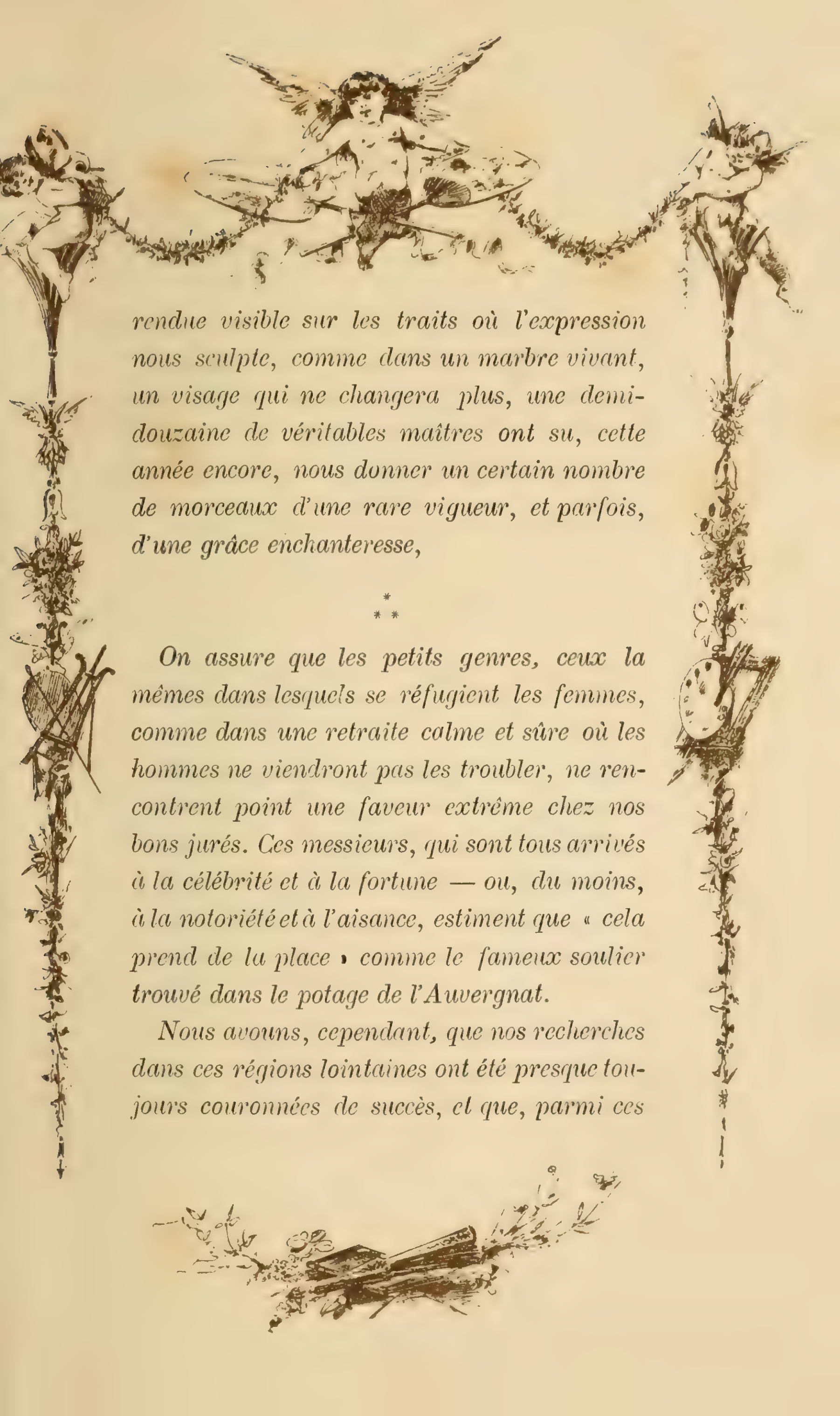
Mais l'évolution la plus importante, celle que nous avons le devoir de signaler comme la caractéristique même de l'école contemporaine, en l'an de grâce 1884, c'est celle qui emporte une foule de jeunes gens, pleins de vie, d'ardeur,



de savoir et de foi, vers l'étude sincère des choses rustiques — mais vues telles qu'elles sont — sans aucune prétention à ce faux idéal qui mettrait volontiers la campagne en opéra-comique; mais aussi sans concession lâche à ce faux réalisme dont le laid est le seul objectif, et qui déshonore tout ce qu'il touche. Grâce à Dieu, cette école éhontée a perdu plus rapidement encore qu'elle ne l'avait conquis, le terrain sur lequel on l'avait crue si fortement établie.

*
* *

Le portrait, si détestable quand il n'est pas excellent, absorbe presque complètement les forces productives de quelques artistes éminents, les Bonnat, les Chaplin, les Cabanel, les Carolus-Duran, qui se trouvent ainsi détournés, presque malgré eux, j'aime à le croire, et par une sorte de séduction mondaine irrésistible, de créations plus originales et d'un intérêt plus universel. Mais que nous importe, après tout, si, dans cette interprétation de l'âme humaine

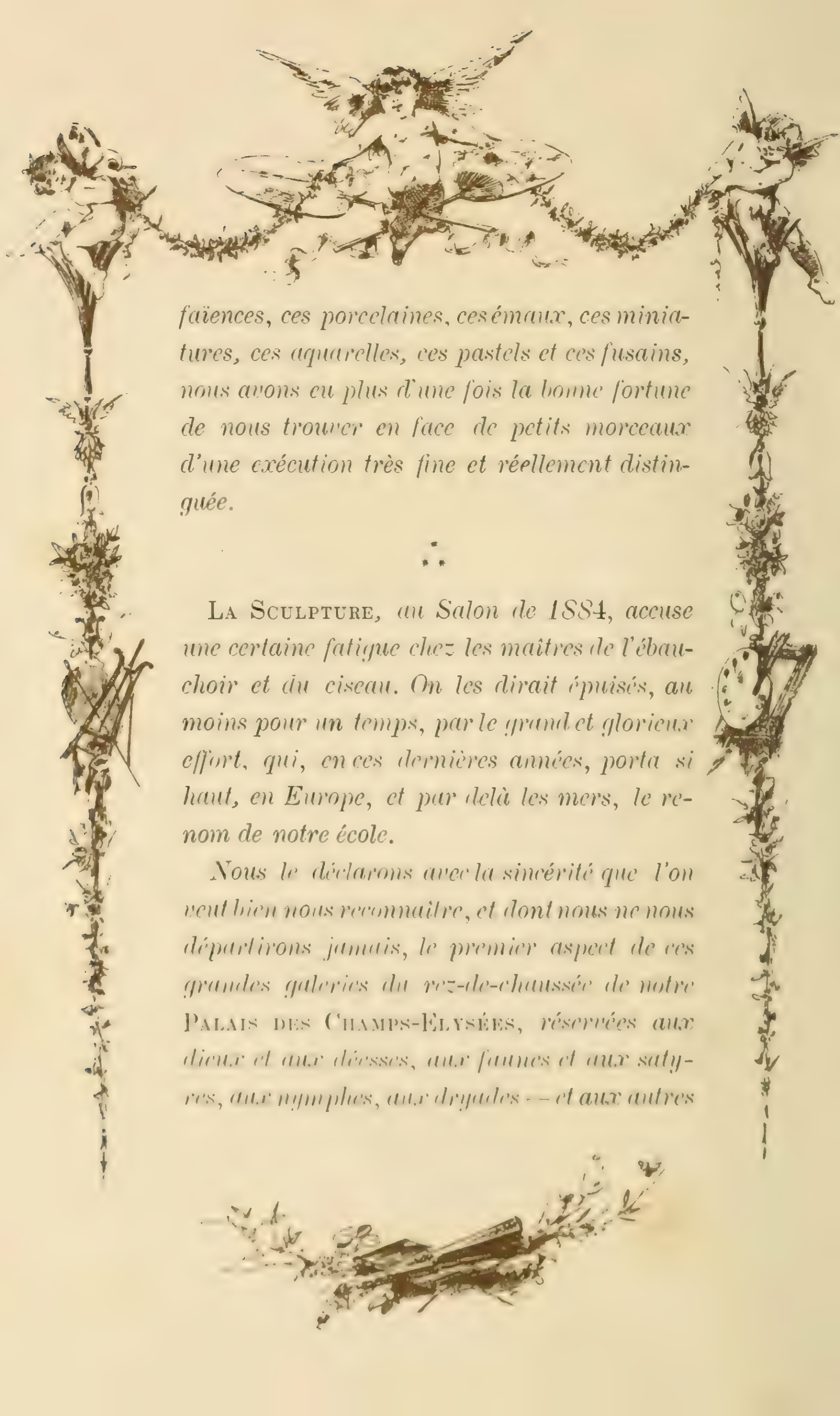


rendue visible sur les traits où l'expression nous sculpte, comme dans un marbre vivant, un visage qui ne changera plus, une demi-douzaine de véritables maîtres ont su, cette année encore, nous donner un certain nombre de morceaux d'une rare vigueur, et parfois, d'une grâce enchanteresse,

*
* *

On assure que les petits genres, ceux la mêmes dans lesquels se réfugient les femmes, comme dans une retraite calme et sûre où les hommes ne viendront pas les troubler, ne rencontrent point une faveur extrême chez nos bons jurés. Ces messieurs, qui sont tous arrivés à la célébrité et à la fortune — ou, du moins, à la notoriété et à l'aisance, estiment que « cela prend de la place » comme le fameux soulier trouvé dans le potage de l'Auvergnat.

Nous avouns, cependant, que nos recherches dans ces régions lointaines ont été presque toujours couronnées de succès, et que, parmi ces

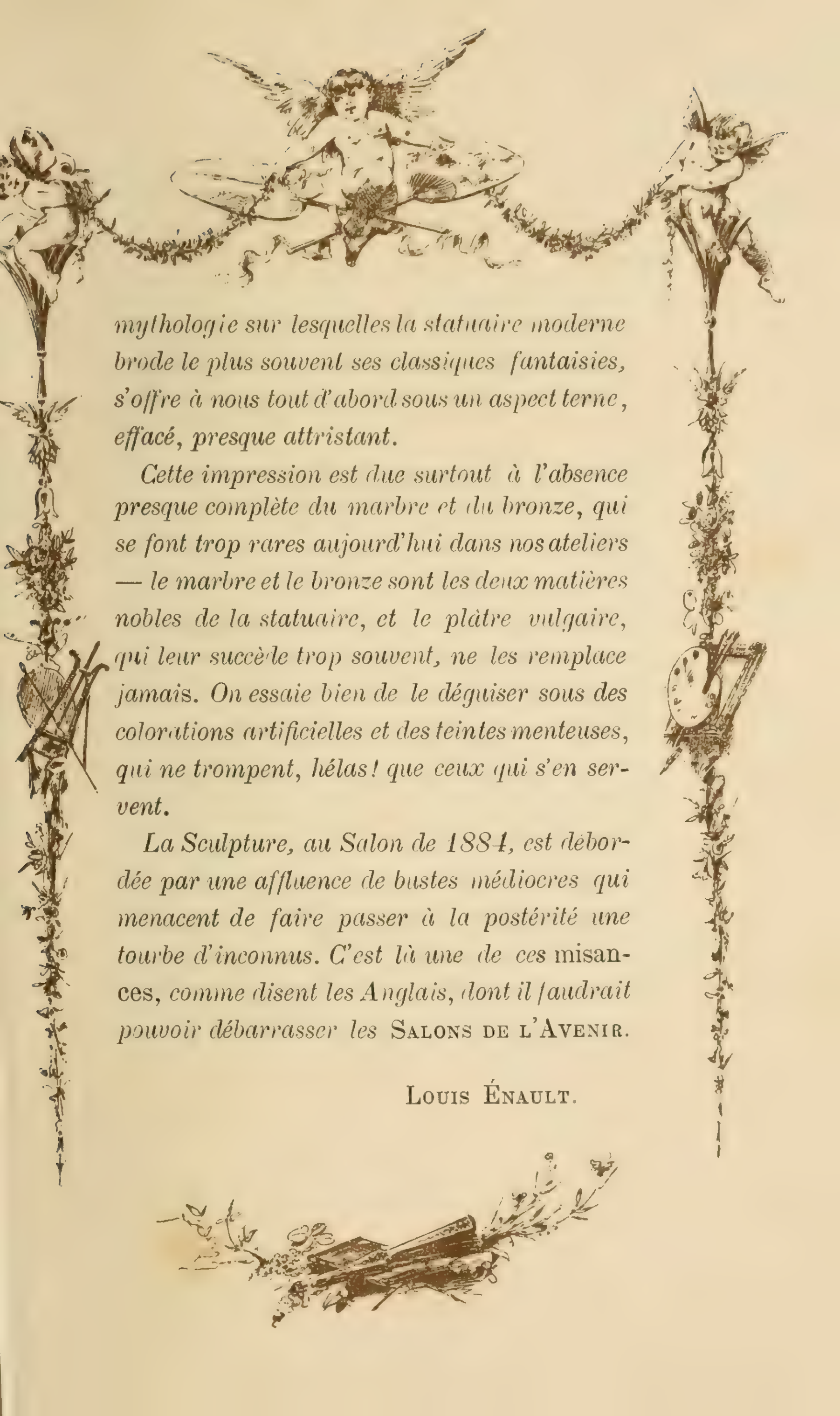


faïences, ces porcelaines, ces émaux, ces miniatures, ces aquarelles, ces pastels et ces fusains, nous avons eu plus d'une fois la bonne fortune de nous trouver en face de petits morceaux d'une exécution très fine et réellement distinguée.

*
* *

La Sculpture, *au Salon de 1884, accuse une certaine fatigue chez les maîtres de l'ébauchoir et du ciseau. On les dirait épuisés, au moins pour un temps, par le grand et glorieux effort, qui, en ces dernières années, porta si haut, en Europe, et par delà les mers, le renom de notre école.*

Nous le déclarons avec la sincérité que l'on veut bien nous reconnaître, et dont nous ne nous départirons jamais, le premier aspect de ces grandes galeries du rez-de-chaussée de notre Palais des Champs-Élysées, *réservées aux dieux et aux déesses, aux faunes et aux satyres, aux nymphes, aux dryades — et aux autres*



mythologie sur lesquelles la statuaire moderne brode le plus souvent ses classiques fantaisies, s'offre à nous tout d'abord sous un aspect terne, effacé, presque attristant.

Cette impression est due surtout à l'absence presque complète du marbre et du bronze, qui se font trop rares aujourd'hui dans nos ateliers — le marbre et le bronze sont les deux matières nobles de la statuaire, et le plâtre vulgaire, qui leur succède trop souvent, ne les remplace jamais. On essaie bien de le déguiser sous des colorations artificielles et des teintes menteuses, qui ne trompent, hélas! que ceux qui s'en servent.

La Sculpture, au Salon de 1884, est débordée par une affluence de bustes médiocres qui menacent de faire passer à la postérité une tourbe d'inconnus. C'est là une de ces misances, *comme disent les Anglais, dont il faudrait pouvoir débarrasser les* SALONS DE L'AVENIR.

LOUIS ÉNAULT.





BOUGUEREAU

LA JEUNESSE DE BACCHUS

La nature et l'éducation se sont entendues pour faire de William Bouguereau, l'artiste éminent qui semble nous dire aujourd'hui dans cette *jeunesse*, ou plutôt dans cette *Enfance de Bacchus*, le dernier mot d'un talent parvenu à sa pleine et savoureuse maturité. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, il faut bien convenir que M. Bouguereau est un des maîtres du pinceau moderne. Je n'en connais point de plus habile. Tout ce qui s'apprend il le sait, et cet art si complexe du peintre n'a plus de secret pour lui.

Il se joue des difficultés avec une aisance souveraine,

ou, pour mieux dire, elles n'existent plus pour lui. Regardez plutôt cette grande page si bien remplie, avec tous ses personnages emportés dans la fougue d'une action multiple — mais toujours si corrects de poses, de dessin, de formes et d'attitudes Si j'avais un reproche à faire au maître qui a signé ce morceau capital, ce serait peut-être de se montrer trop impeccable et trop parfait.

Vous n'avez que l'embarras du choix entre ces beaux types de nymphes, de faunes, de dryades, de centaures et d'Amours, échappés du monde antique pour venir jusqu'à nous, et dont William Bouguereau mène le chœur sacré, aussi bien qu'eût pu le faire le plus vénéré parmi les prêtres du jeune Dieu, couronnés de pampres et de raisins.





Mlle JANE GARDNER

LA COUPE IMPROVISÉE

Confessons nos péchés pour en obtenir l'absolution.

C'est une réparation tardive que nous offrons aujourd'hui à Mlle Élisabeth-Jane Gardner, en lui donnant une place dans le petit Musée intime de notre Paris-Salon. Elle méritait, depuis longtemps déjà, d'en faire partie. Brillante élève de Jules Lefebvre et de Bouguereau, Mlle Jane Gardner a l'élégance et la correction de ces deux maîtres distingués, et elle y ajoute encore, comme note personnelle, un sentiment délicat, et ce je ne sais quoi que j'appelierai volontiers le charme féminin.

C'est vraiment un très joli tableau de genre, celui

qu'elle appelle : « *La coupe improvisée* ».

Nous sommes en pleine campagne, en pleine nature. Bébé a soif, et petite-mère, qui n'est point une femme *Pschutt*, a oublié sans doute à la maison le nécessaire de voyage dans lequel se trouve tout ce qu'il faut pour goûter. Aussi, s'agenouillant au bord de la fontaine, elle remplit de l'onde argentine et pure le creux de ses deux mains rapprochées. Et c'est là, comme nous le dit si bien le titre, « la coupe improvisée » dans laquelle boit à longs traits la fillette, une main appuyée à l'épaule de sa mère, retenant, de l'autre, les plis de la jupe qu'il ne faut pas mouiller — et, de son grand œil inquiet et naïf, scrutant l'espace, pour s'assurer qu'on ne la regarde point. Très sympathique, cette petite scène de tendresse filiale et d'amour maternel.



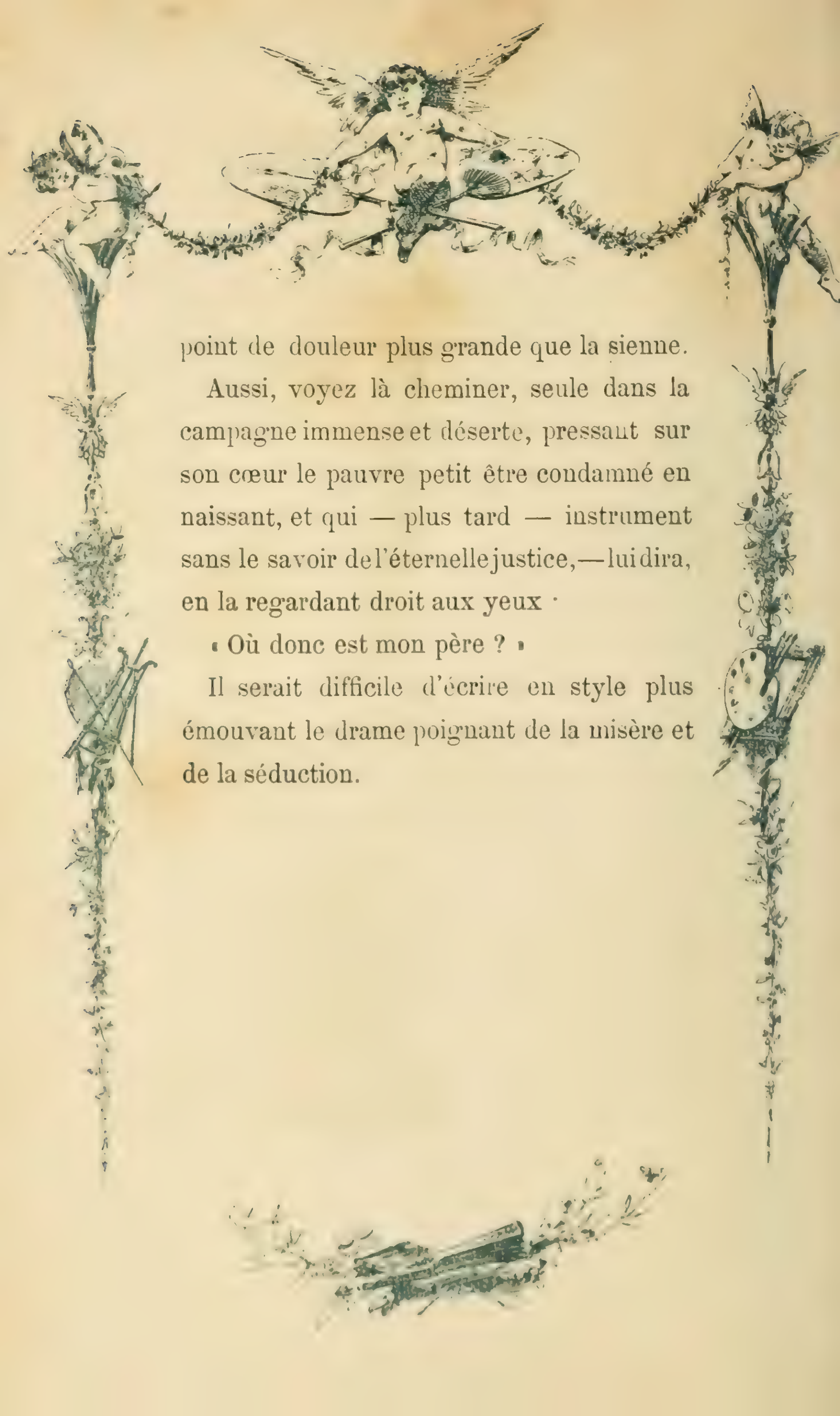


ADAN

L'ABANDONNÉE

PATHÉTIQUE au premier chef, le tableau de M. ÉMILE ADAN est de ceux que l'on ne regarde pas longtemps d'un œil sec. J'avoue, pour mon compte, qu'il m'a plus d'une fois mouillé la paupière.

L'*Abandonnée !* Ne devinez-vous point la sombre histoire contenue dans ce seul mot ? Elle était jeune, elle était belle, elle était sensible et confiante, comme l'innocence même. Elle a cru être aimée... et elle a aimé, et maintenant, l'*autre*, traître, oublieux, ingrat, s'en est allé — la laissant seule... je me trompe, la laissant avec un enfant *dans* les bras et *sur* les bras — et ce fruit de son amour est maintenant le témoignage de sa honte. Son présent est désolé et son avenir est brisé. Il n'est



point de douleur plus grande que la sienne.

Aussi, voyez là cheminer, seule dans la campagne immense et déserte, pressant sur son cœur le pauvre petit être condamné en naissant, et qui — plus tard — instrument sans le savoir de l'éternelle justice, — lui dira, en la regardant droit aux yeux ·

« Où donc est mon père ? »

Il serait difficile d'écrire en style plus émouvant le drame poignant de la misère et de la séduction.





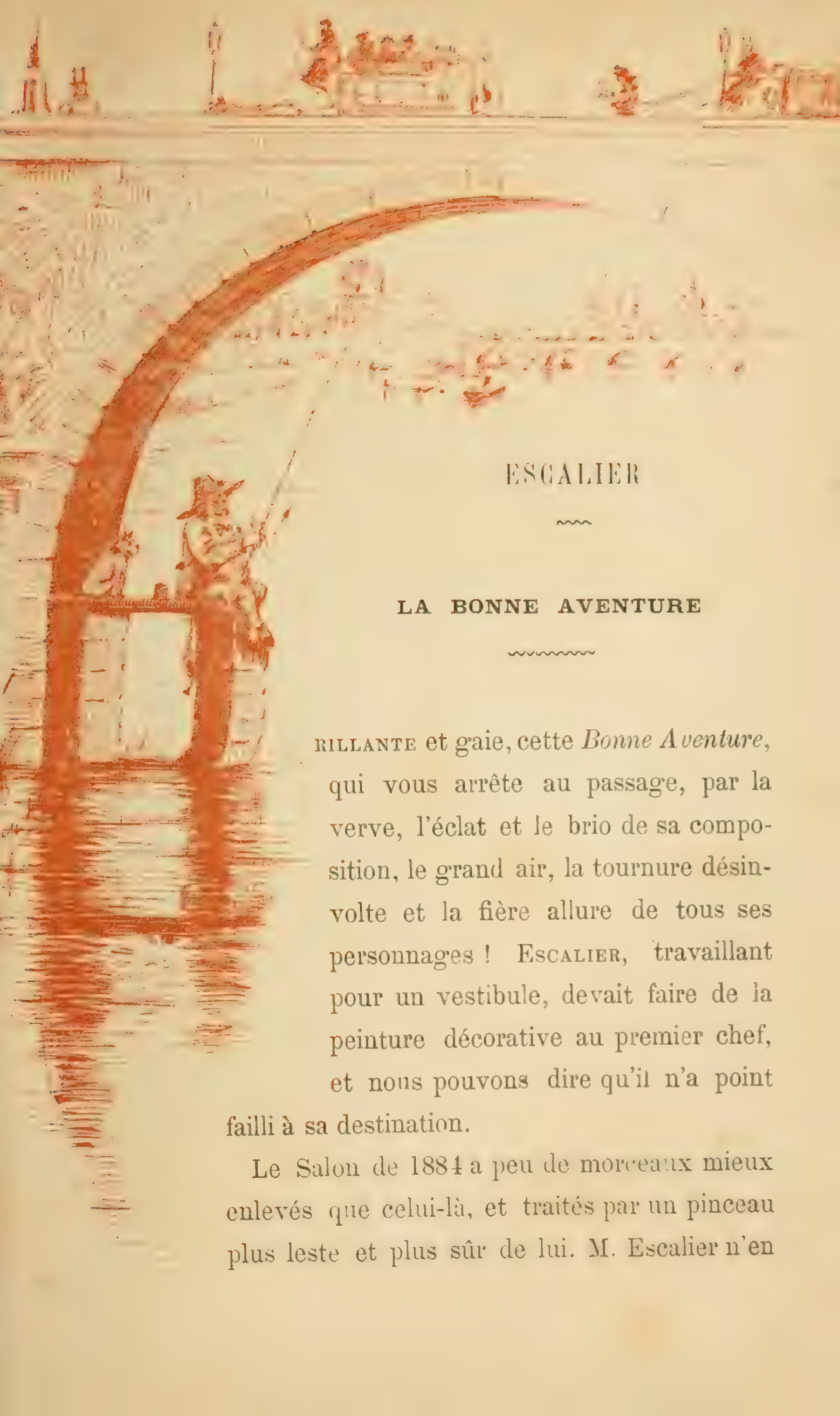
BAUDOIN

MATIN D'AVRIL

DISONS-LE tout de suite, il y a dans cette jolie toile une impression de poésie, de jeunesse et de fraîcheur qui nous séduit et qui nous charme. C'est bien le réveil de la nature, par une adorable matinée de printemps, et nous nous surprenons à soupirer comme dans nos belles années..

« Oh! jeunesse, printemps de la vie!
oh! printemps, jeunesse de l'année! »

Nous sommes en Normandie, sur cette terre entre toutes plantureuse et féconde; à l'heure où la campagne toute entière n'est plus qu'un gros bouquet de mariée...



ESCALIER

LA BONNE AVENTURE

BRILLANTE et gaie, cette *Bonne Aventure*, qui vous arrête au passage, par la verve, l'éclat et le brio de sa composition, le grand air, la tournure désinvolte et la fière allure de tous ses personnages ! ESCALIER, travaillant pour un vestibule, devait faire de la peinture décorative au premier chef, et nous pouvons dire qu'il n'a point failli à sa destination.

Le Salon de 1884 a peu de morceaux mieux enlevés que celui-là, et traités par un pinceau plus leste et plus sûr de lui. M. Escalier n'en

est plus, du reste, à faire ses preuves. Le joli hôtel de Sarah Bernhardt, et vingt autres, que je pourrais citer, attestent tout à la fois et la fécondité de son imagination et l'habileté de sa main. La partie architecturale de son tableau a toute la grandeur et toute la pompe des plus belles œuvres des maîtres vénitiens, — c'est bien un palais que M. Escalier a bâti pour ces belles dames et ces grands seigneurs. Ajoutez la grâce exquise de tous les types féminins — un vrai décaméron de beautés, — dont quelques-uns sont de véritables types, qui nous restent dans les yeux — et dans l'âme.



KARL-ROBERT

LE SOIR



HARMONIEUX et calme, le fusain de KARL-ROBERT, que reproduit le PARIS-SALON, est une des œuvres les plus poétiques de l'Exposition de 1884. Nous ne croyons point que le jeune maître soit jamais arrivé à une plus grande intensité d'effet.

M. Karl-Robert n'a pas eu besoin de courir jusqu'au bout du monde pour trouver ce motif si complet, si heureux, et s'arrangeant, en quelque sorte, de lui-même, de manière à former un véritable tableau, que le peintre n'a eu que la peine — ou le plaisir — de transporter de la nature dans son cadre.

Nous sommes à deux pas de Paris, dans ces jolis *Bois*

de Chaville, d'un aspect si tranquille, d'un ton si reposé, d'une solitude si profonde — qu'à de certains moments — par exemple à cette heure charmante du *soir*, que l'artiste a choisie, — nous pourrions nous croire au fond des Savanes du Nouveau Monde, avant le passage des pionniers, qui chassent la nature devant eux et traînent à leur suite la civilisation — ou quelque chose qui a la prétention de lui ressembler.

Les grands arbres majestueux qui s'élancent vers le ciel avec la sveltesse élégante des colonnes de quelque temple antique; l'enchevêtrement des herbes folles qui croissent à leurs pieds; le miroitement des flaques d'eau; la ligne fuyante des horizons lointains, tout concourt à produire une impression du charme agreste le plus exquis.





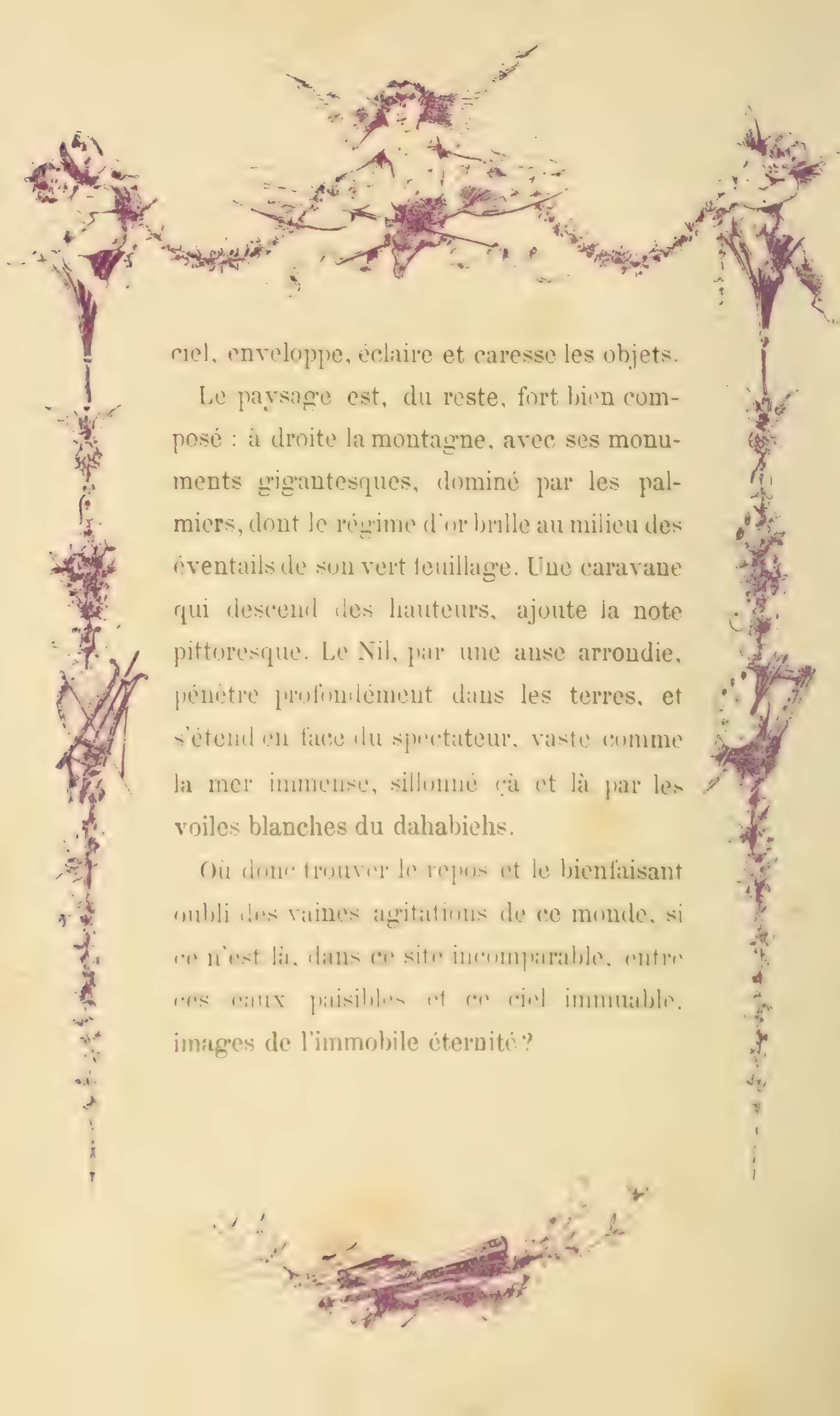
THÉODORE FRÈRE

LE NIL A NAGADI

Théodore Frère sait que l'Orient est la source de la poésie la plus brillante comme de l'inspiration la plus haute, et il y revient sans cesse, certain qu'il est de ne l'épuiser jamais. Que de motifs charmants il a rapportés de cette malheureuse Égypte, où tonne aujourd'hui le canon anglais, et que déchire la lance mortelle du Mahadi.

Le Nil à Nagadi est un de ces paysages de la Haute-Égypte, plein de grandeur, de calme et de majesté, empreint d'un sentiment si juste de cette nature auguste et magnifique, qui semble garder quelque chose de la sérénité divine de son Créateur.

C'est le matin, et une lumière douce, que rappelle les lueurs nacrées de la perle et de l'opale, descend du

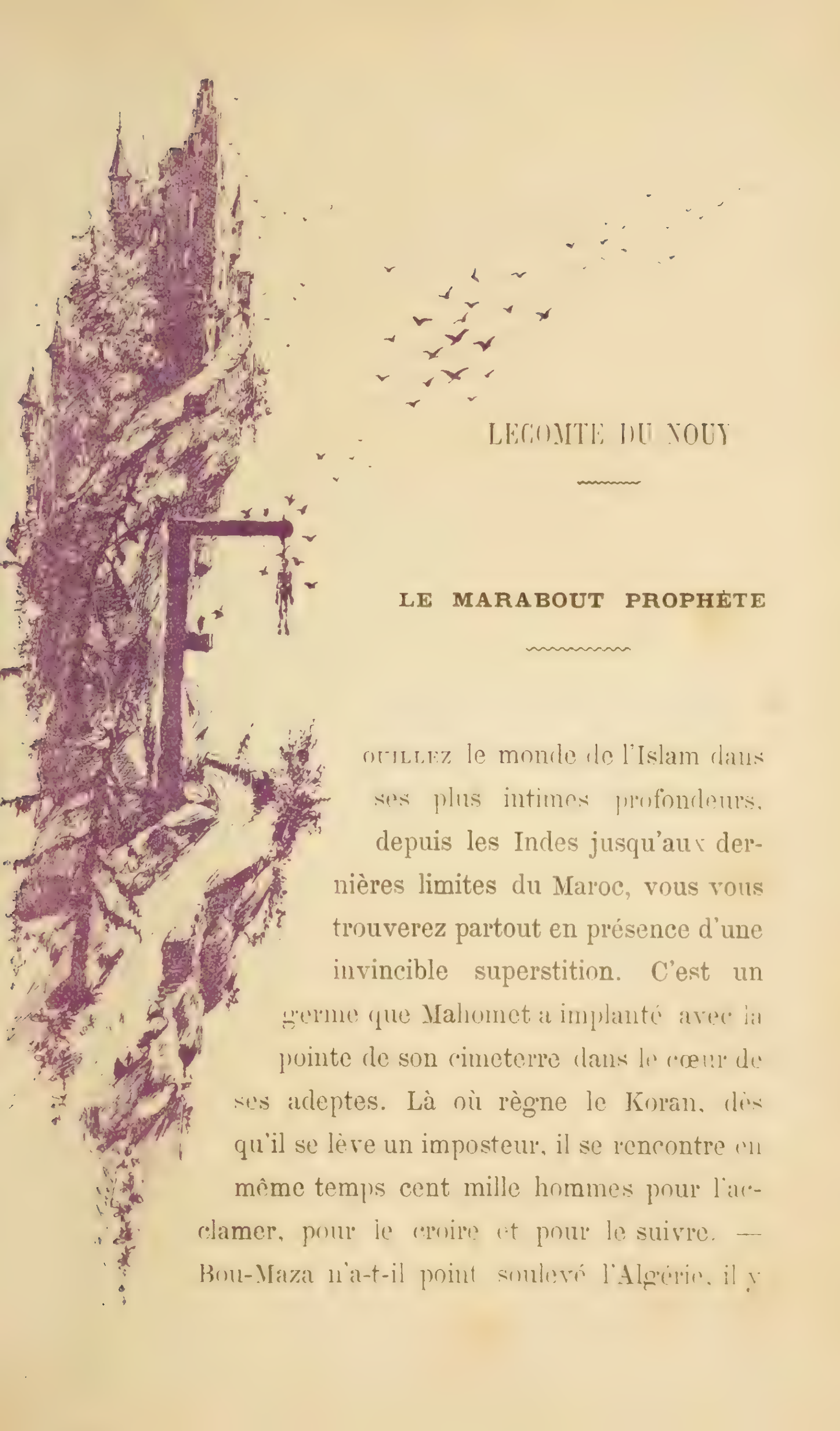


ciel, enveloppe, éclaire et caresse les objets.

Le paysage est, du reste, fort bien composé : à droite la montagne, avec ses monuments gigantesques, dominé par les palmiers, dont le régime d'or brille au milieu des éventails de son vert feuillage. Une caravane qui descend des hauteurs, ajoute la note pittoresque. Le Nil, par une anse arrondie, pénètre profondément dans les terres, et s'étend en face du spectateur, vaste comme la mer immense, sillonné çà et là par les voiles blanches du dahabiehs.

Où donc trouver le repos et le bienfaisant oubli des vaines agitations de ce monde, si ce n'est là, dans ce site incomparable, entre ces eaux paisibles et ce ciel immuable, images de l'immobile éternité ?

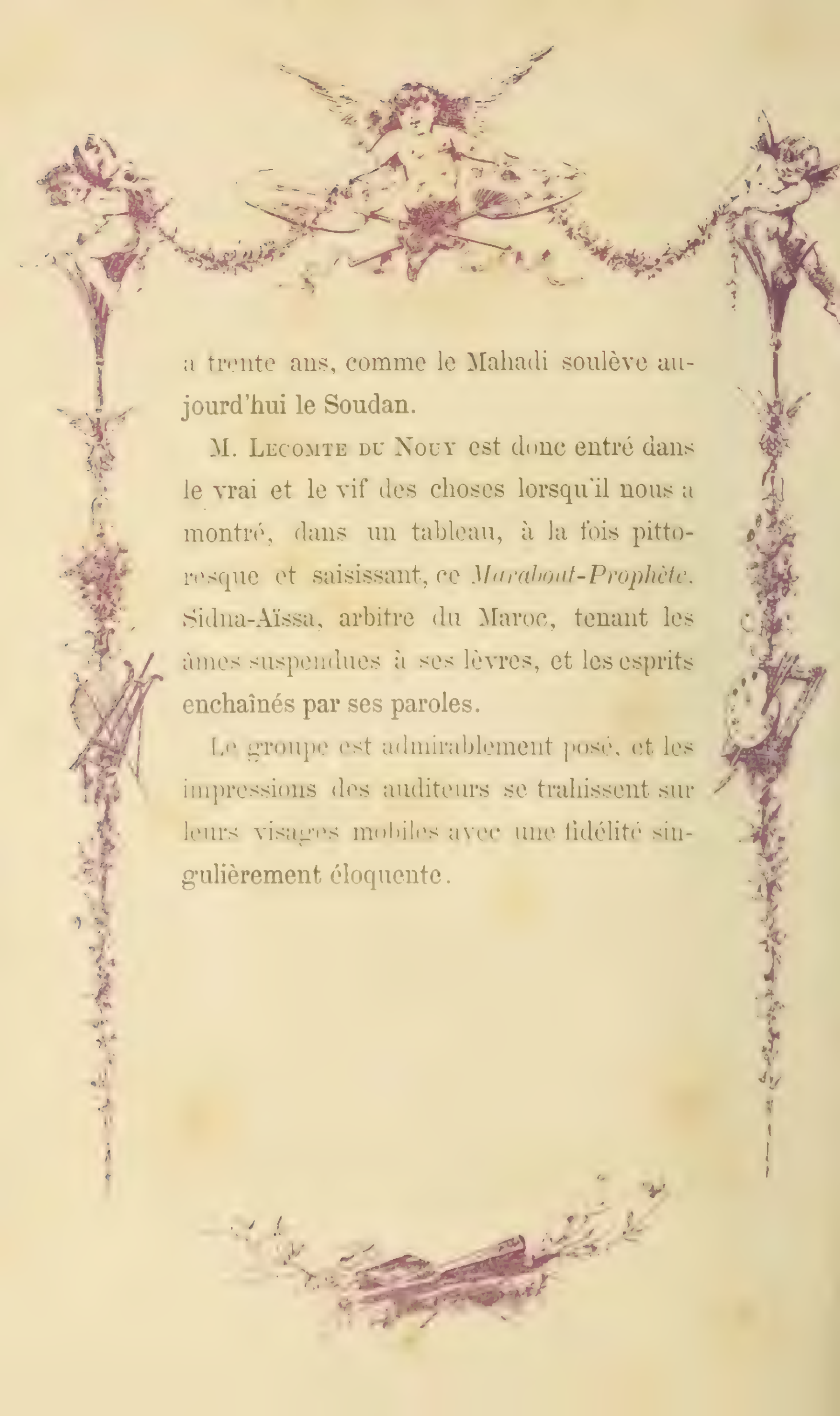




LECOMTE DU NOUY

LE MARABOUT PROPHÈTE

FOUILLEZ le monde de l'Islam dans ses plus intimes profondeurs, depuis les Indes jusqu'aux dernières limites du Maroc, vous vous trouverez partout en présence d'une invincible superstition. C'est un germe que Mahomet a implanté avec la pointe de son cimeterre dans le cœur de ses adeptes. Là où règne le Koran, dès qu'il se lève un imposteur, il se rencontre en même temps cent mille hommes pour l'acclamer, pour le croire et pour le suivre. — Bou-Maza n'a-t-il point soulevé l'Algérie, il y



a trente ans, comme le Mahadi soulève aujourd'hui le Soudan.

M. Lecomte du Nouy est donc entré dans le vrai et le vif des choses lorsqu'il nous a montré, dans un tableau, à la fois pittoresque et saisissant, ce *Marabout-Prophète*. Sidna-Aïssa, arbitre du Maroc, tenant les âmes suspendues à ses lèvres, et les esprits enchaînés par ses paroles.

Le groupe est admirablement posé, et les impressions des auditeurs se trahissent sur leurs visages mobiles avec une fidélité singulièrement éloquente.

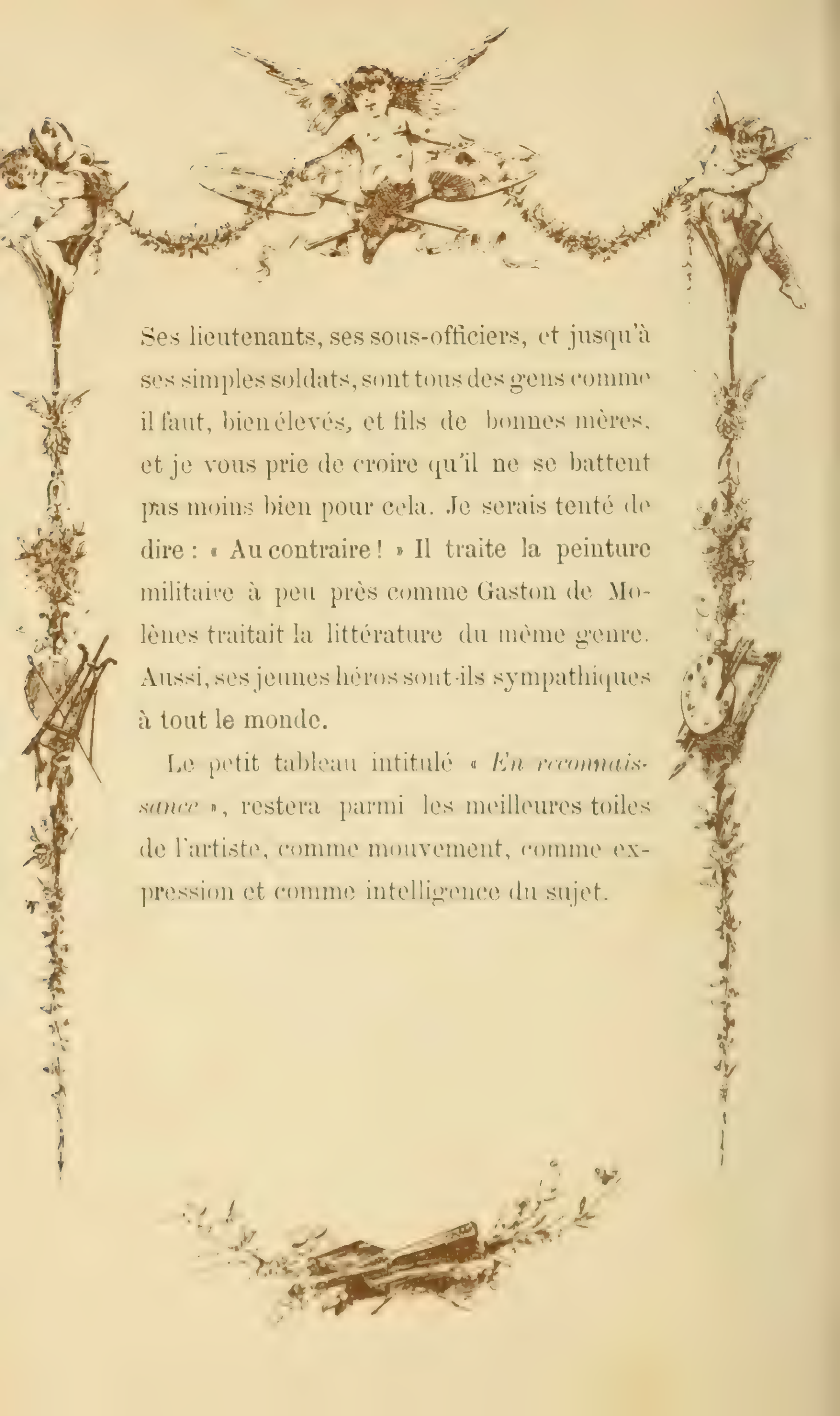


PROTAIS

EN RECONNAISSANCE

Vous savez aussi bien que moi, mes lecteurs honorés, que M. Protais, est un des hommes de ce temps-ci, le plus au fait des choses militaires. Je ne sais si c'est pour se faire illusion à lui-même, mais il affecte, ou plutôt, il a tout naturellement, la tenue et la tournure d'un officier en bourgeois. Il a joué longtemps les jeunes capitaines. Aujourd'hui, on le prendrait volontiers pour un colonel en retraite. Je serais bien étonné s'il n'avait pas un haut grade dans la territoriale, en tout cas, je sais bien, pour mon compte, que si je devais reprendre du service, il me plairait fort de me trouver sous ses ordres.

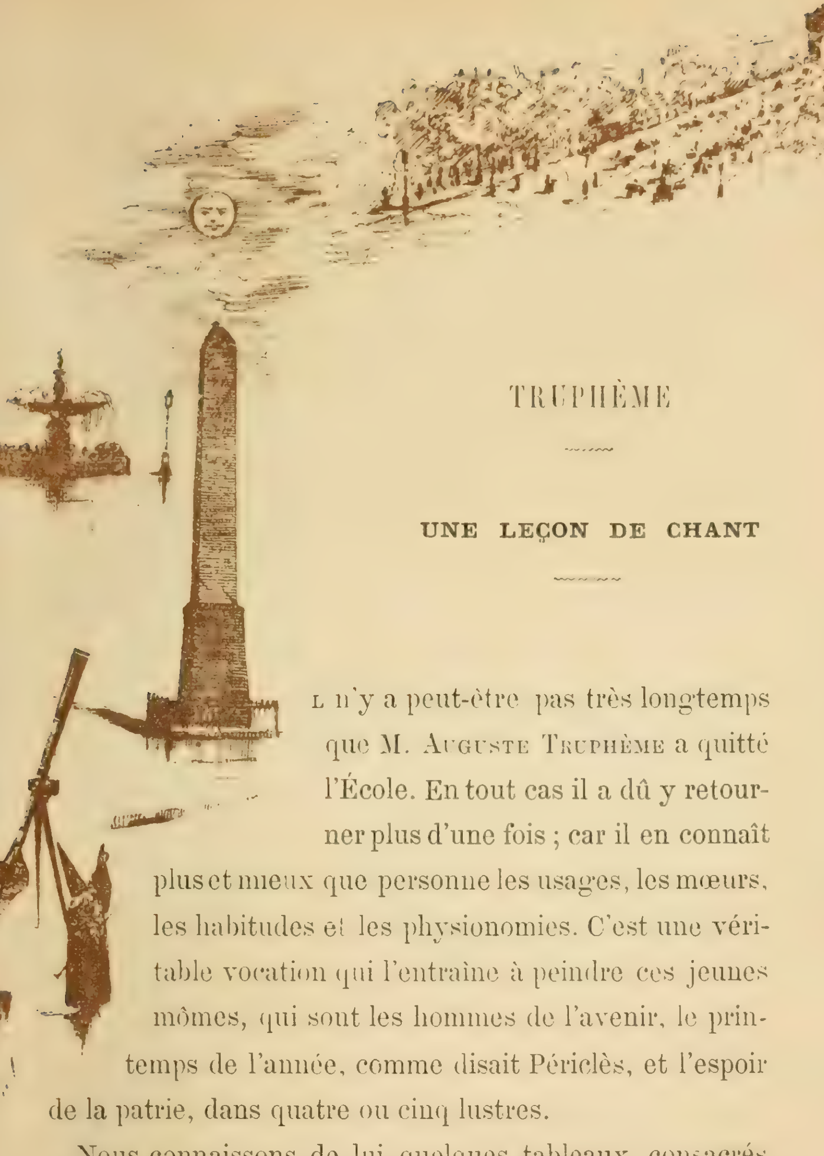
M. Protais ne joue pas les grognards, et je l'en félicite, car je trouve ce vieux rôle, aussi insipide qu'il est démodé.



Ses lieutenants, ses sous-officiers, et jusqu'à ses simples soldats, sont tous des gens comme il faut, bien élevés, et fils de bonnes mères, et je vous prie de croire qu'il ne se battent pas moins bien pour cela. Je serais tenté de dire : « Au contraire ! » Il traite la peinture militaire à peu près comme Gaston de Molènes traitait la littérature du même genre. Aussi, ses jeunes héros sont-ils sympathiques à tout le monde.

Le petit tableau intitulé « *En reconnaissance* », restera parmi les meilleures toiles de l'artiste, comme mouvement, comme expression et comme intelligence du sujet.





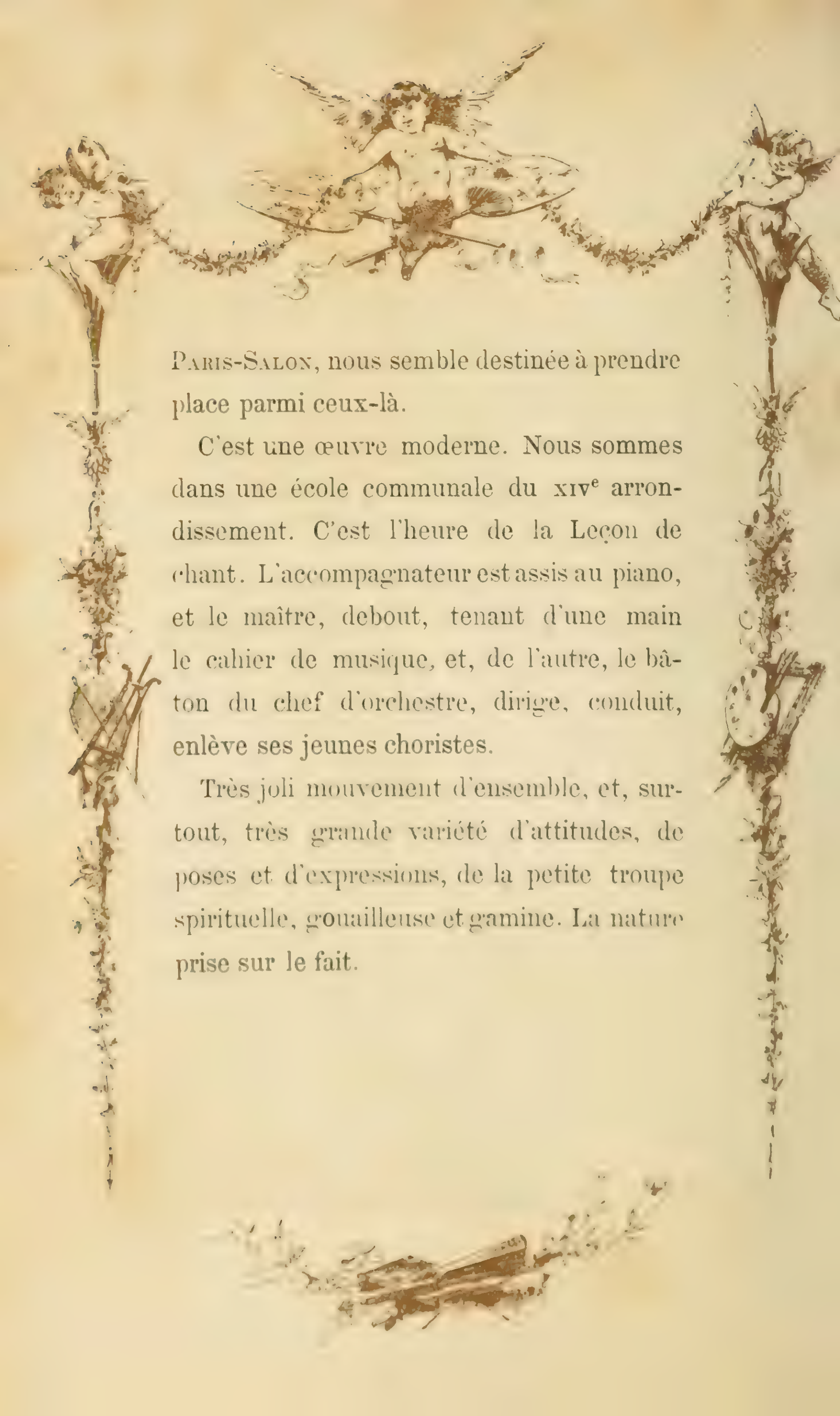
TRUPHÈME

UNE LEÇON DE CHANT

Il n'y a peut-être pas très longtemps que M. AUGUSTE TRUPHÈME a quitté l'École. En tout cas il a dû y retourner plus d'une fois ; car il en connaît plus et mieux que personne les usages, les mœurs, les habitudes et les physionomies. C'est une véritable vocation qui l'entraîne à peindre ces jeunes mômes, qui sont les hommes de l'avenir, le printemps de l'année, comme disait Périclès, et l'espoir de la patrie, dans quatre ou cinq lustres.

Nous connaissons de lui quelques tableaux, consacrés au jeune âge, et qui sont de petits chefs-d'œuvre d'observation, de finesse et de rendu.

La *Leçon de chant*, que reproduit aujourd'hui notre



Paris-Salon, nous semble destinée à prendre place parmi ceux-là.

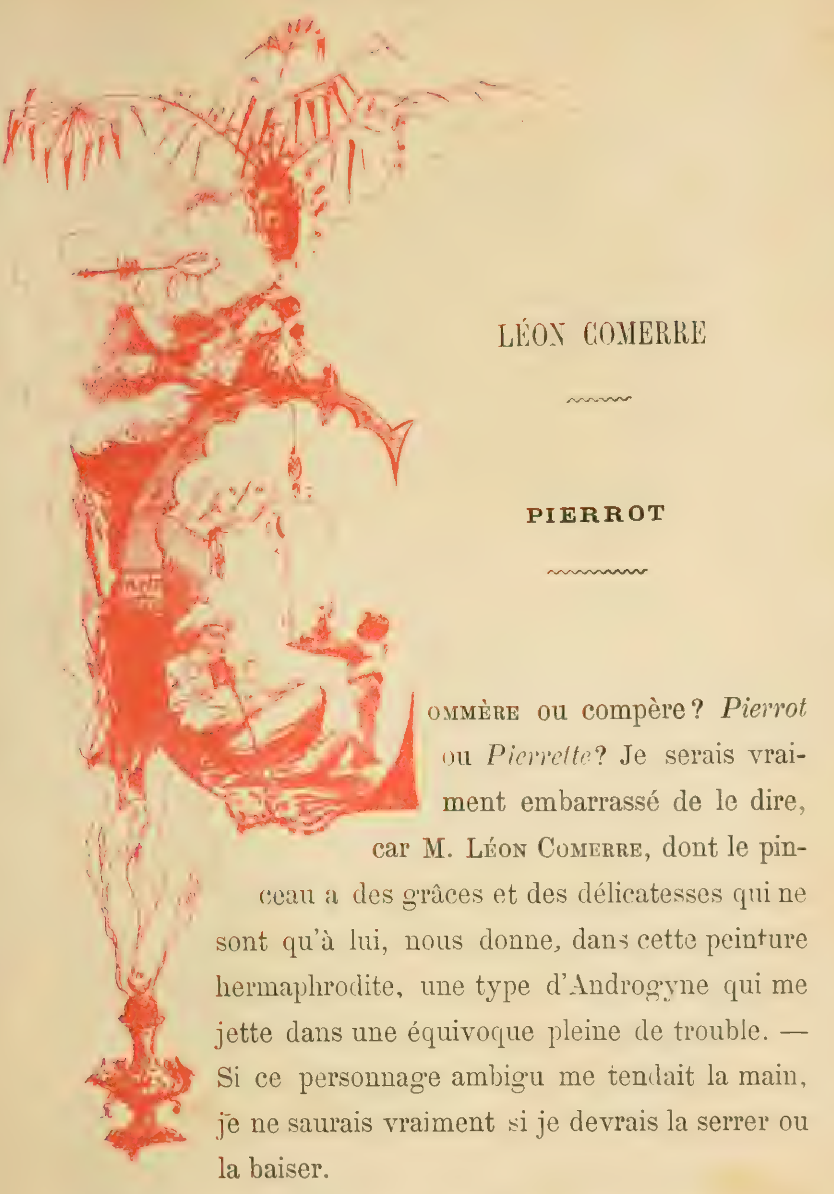
C'est une œuvre moderne. Nous sommes dans une école communale du xive arrondissement. C'est l'heure de la Leçon de chant. L'accompagnateur est assis au piano, et le maître, debout, tenant d'une main le cahier de musique, et, de l'autre, le bâton du chef d'orchestre, dirige, conduit, enlève ses jeunes choristes.

Très joli mouvement d'ensemble, et, surtout, très grande variété d'attitudes, de poses et d'expressions, de la petite troupe spirituelle, gouailleuse et gamine. La nature prise sur le fait.



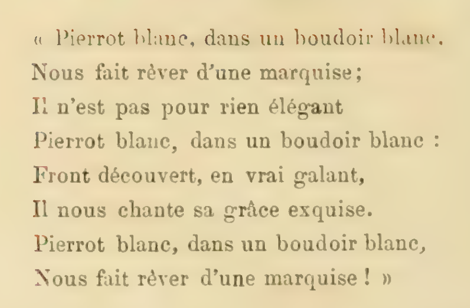
LÉON COMERRE

PIERROT



COMMÈRE ou compère? *Pierrot* ou *Pierrette*? Je serais vraiment embarrassé de le dire, car M. LÉON COMERRE, dont le pinceau a des grâces et des délicatesses qui ne sont qu'à lui, nous donne, dans cette peinture hermaphrodite, une type d'Androgyne qui me jette dans une équivoque pleine de trouble. — Si ce personnage ambigu me tendait la main, je ne saurais vraiment si je devrais la serrer ou la baiser.

M. Emmanuel Ducros a très bien traduit mes incertitudes et mes doutes dans un joli virelai. Je le cite ; car j'ai la conscience que ma prose ne vaut pas ses vers :



« Pierrot blanc, dans un boudoir blanc,
Nous fait rêver d'une marquise ;
Il n'est pas pour rien élégant
Pierrot blanc, dans un boudoir blanc :
Front découvert, en vrai galant,
Il nous chante sa grâce exquise.
Pierrot blanc, dans un boudoir blanc,
Nous fait rêver d'une marquise ! »

Quoiqu'il en soit, ce *Pierrot*, pour lui laisser le nom que lui a donné son parrain, est un très joli morceau, d'un modelé très fin et d'une coloration très suave. Il y a là je ne sais quel parfum du XVIIIe siècle, et quelle vague odeur de poudre à la maréchale et de sachet à l'iris, que je préfère pour mon compte, à l'assa fétida du clan malpropre de nos prétendus réalistes.


Léon Comerre

BEYLE

LES BRULEUSES DE VARECH



Les humbles, les petits, les travailleurs de la terre, et ceux de la mer plus encore, attirent M. Beyle, dont le pinceau sympathique nous raconte leur vie toujours sévère, parfois pénible, souvent pittoresque.— Par état, par nature, par aspiration — en quelque sorte fatale, — c'est ce dernier aspect que le peintre cherche surtout à faire revivre dans ses tableaux.

Les *Brûleuses de Varech*, sur les côtes de la Basse-Normandie, devaient bien avoir à ses yeux toutes les qualités du genre. C'est là un morceau d'une très jolie facture — et véritablement intéressant.

Si mes souvenirs sont fidèles, l'artiste nous transporte sur les grèves de la Manche — à marée basse. — Le flot des grandes eaux s'est retiré au loin, laissant à découvert les bas-fonds du rivage immense, tout couverts de la glauque moisson du varech.

Trois jeunes femmes sont revenues des roches avec une brouette pleine, et, pour recueillir les cendres précieuses, mettent le feu au stock humide, qui brule en crépitant, pendant que la fumée âcre monte dans l'air calme en spirales épaisses.

Tout à leur affaire, et faisant bien ce qu'elles font, bien posées, très vraies de geste et d'attitude, les trois femmes font tableau.

Le peintre n'a pas voulu autre chose.



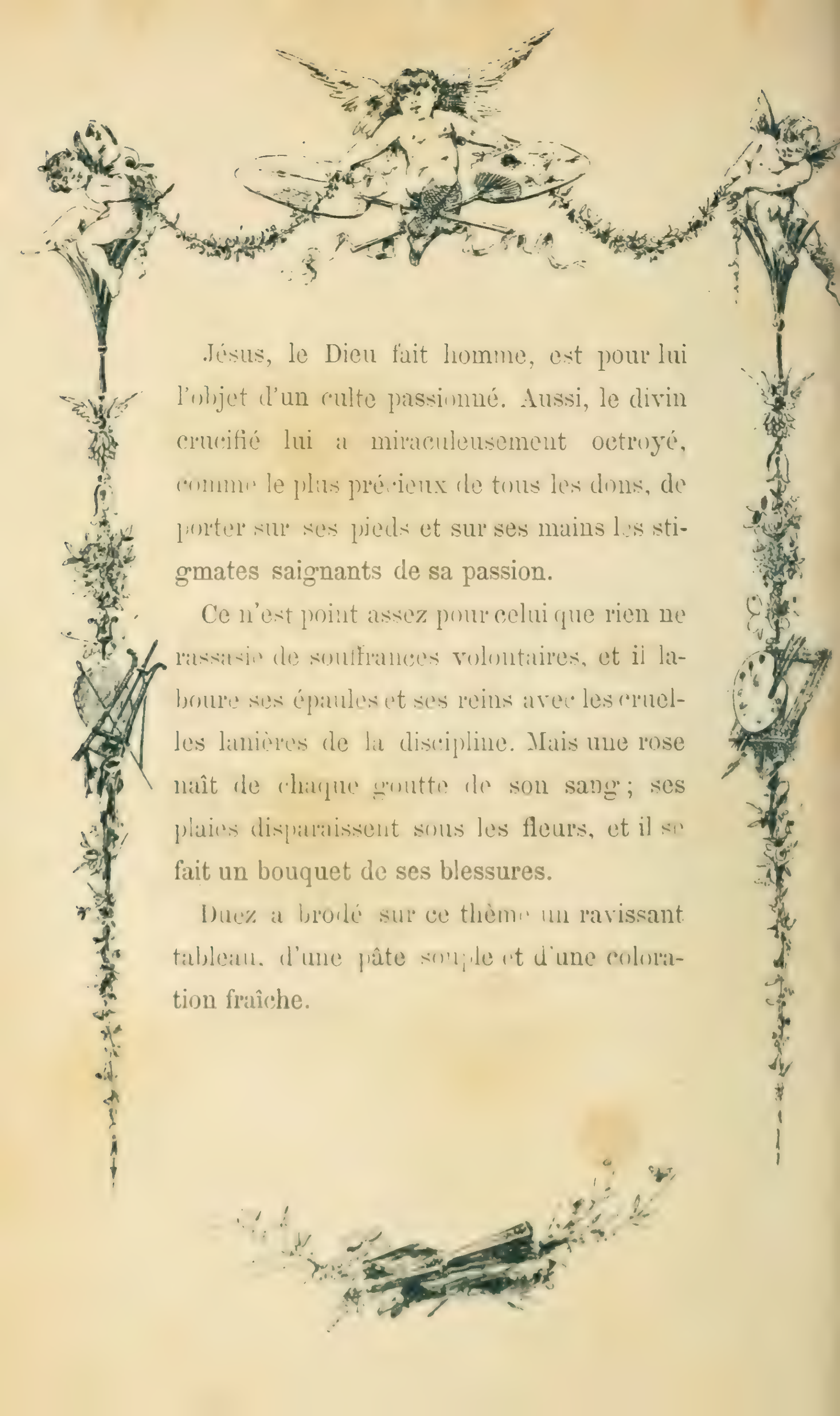


DUEZ

LE MIRACLE DES ROSES

Duez poursuit, avec une persévérance que rien ne détourne de son but, et avec une ardeur que rien n'affaiblit, ses belles études de plein air, inaugurées avec tant d'éclat par le miracle de saint Cuthbert, évêque crossé, mitré et canonisé.

Saint François d'Assise, que M. Duez choisit aujourd'hui pour illustrer par le pinceau une scène de sa glorieuse vie, est à coup sûr un des personnages les plus séduisants que le monde mystique du *Moyen âge* ait jamais offert à notre admiration et à nos hommages.

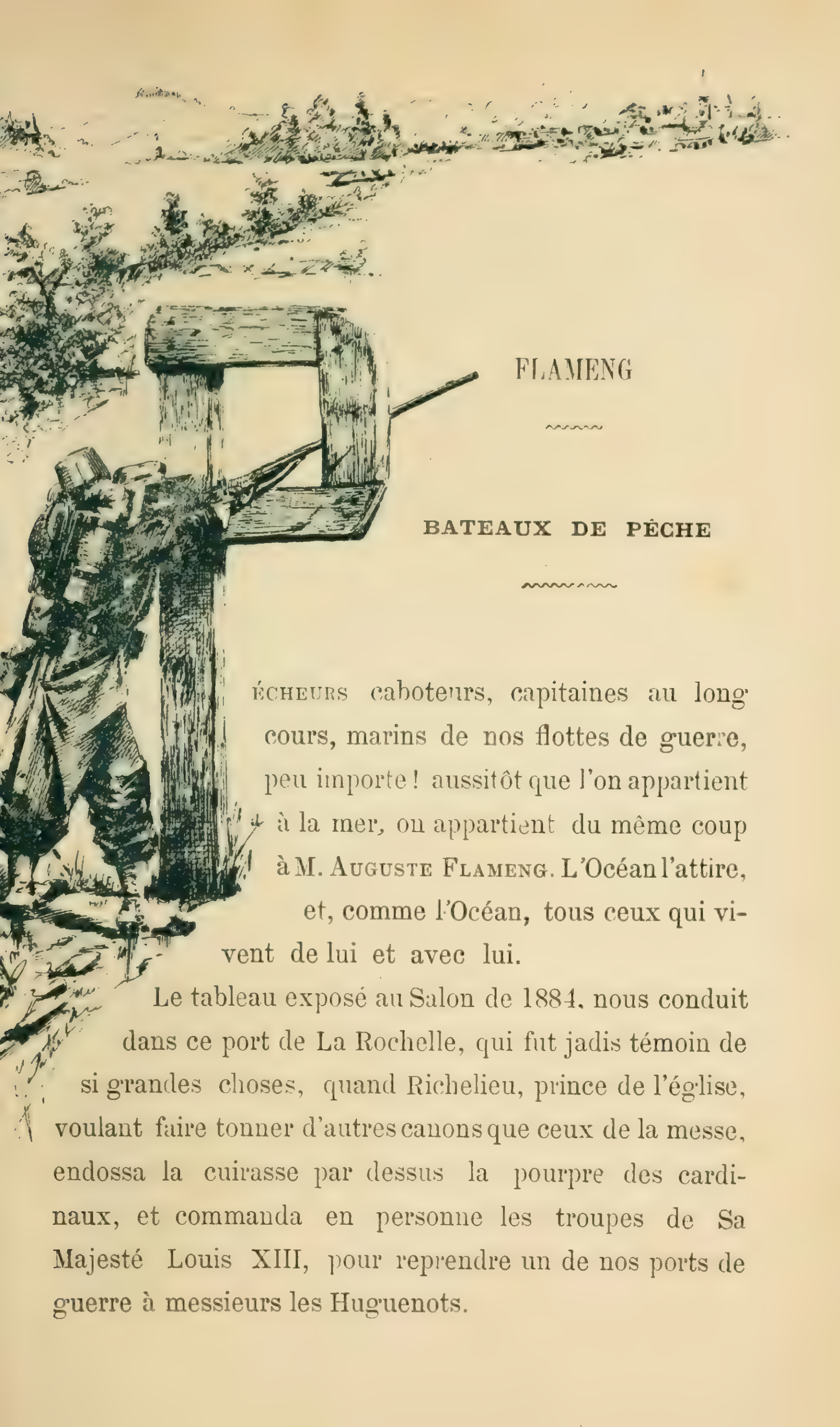


Jésus, le Dieu fait homme, est pour lui l'objet d'un culte passionné. Aussi, le divin crucifié lui a miraculeusement octroyé, comme le plus précieux de tous les dons, de porter sur ses pieds et sur ses mains les stigmates saignants de sa passion.

Ce n'est point assez pour celui que rien ne rassasie de souffrances volontaires, et il laboure ses épaules et ses reins avec les cruelles lanières de la discipline. Mais une rose naît de chaque goutte de son sang ; ses plaies disparaissent sous les fleurs, et il se fait un bouquet de ses blessures.

Duez a brodé sur ce thème un ravissant tableau, d'une pâte souple et d'une coloration fraîche.



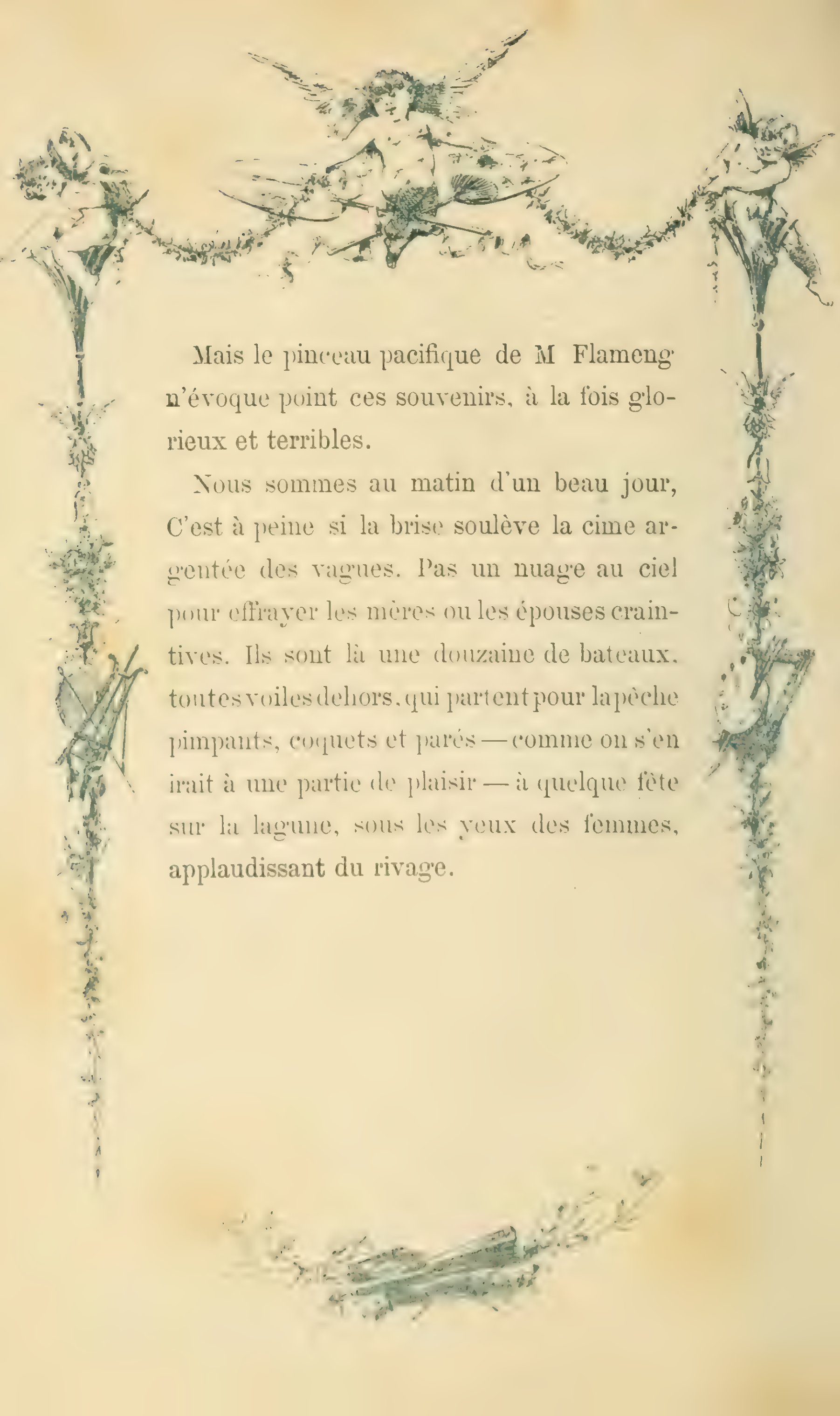


FLAMENG

BATEAUX DE PÊCHE

PÊCHEURS caboteurs, capitaines au long cours, marins de nos flottes de guerre, peu importe ! aussitôt que l'on appartient à la mer, on appartient du même coup à M. AUGUSTE FLAMENG. L'Océan l'attire, et, comme l'Océan, tous ceux qui vivent de lui et avec lui.

Le tableau exposé au Salon de 1884, nous conduit dans ce port de La Rochelle, qui fut jadis témoin de si grandes choses, quand Richelieu, prince de l'église, voulant faire tonner d'autres canons que ceux de la messe, endossa la cuirasse par dessus la pourpre des cardinaux, et commanda en personne les troupes de Sa Majesté Louis XIII, pour reprendre un de nos ports de guerre à messieurs les Huguenots.



Mais le pinceau pacifique de M Flameng n'évoque point ces souvenirs, à la fois glorieux et terribles.

Nous sommes au matin d'un beau jour, C'est à peine si la brise soulève la cime argentée des vagues. Pas un nuage au ciel pour effrayer les mères ou les épouses craintives. Ils sont là une douzaine de bateaux, toutes voiles dehors, qui partent pour la pêche pimpants, coquets et parés — comme on s'en irait à une partie de plaisir — à quelque fête sur la lagune, sous les yeux des femmes, applaudissant du rivage.





TATTEGRAIN

LA CONVALESCENTE

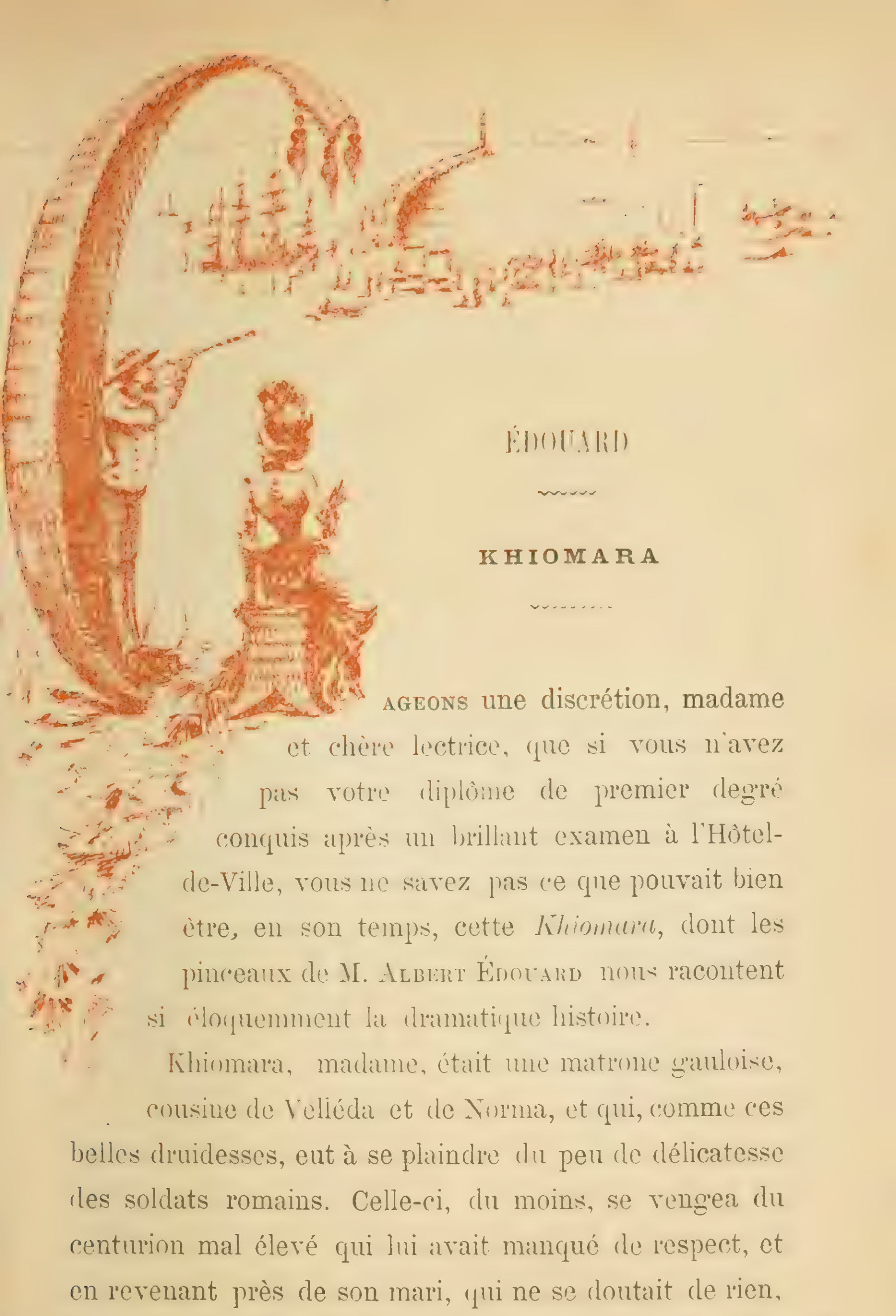
Entre la vie et la mort, la convalescence est une des périodes de l'existence humaine où nos sensations acquièrent leur plus grande somme d'intensité. Le monde auquel la camarde a failli nous arracher, se pare à nos yeux d'un charme nouveau. Ce qui nous semblait jadis indifférent nous apparaît maintenant tout rempli d'attrait, et nous nous attachons avec je ne sais quelle effusion de tendresse et de désir à ce que, jadis, nous ne songions même point à honorer d'un regard. Cette impression, à la fois fugitive et vive, a été surprise, saisie et rendue avec justesse et puissance par M. Tattegrain. Son tableau est de ceux que l'on peut regarder longtemps.

Son petit drame intime se passe dans les sphères

humbles de notre société moderne. La *Convalescente* est une jeune paysanne, dont on a roulé la couche tout près de la fenêtre — une fenêtre à guillotine comme on en a dans le Nord — et dont le châssis relevé permet à son œil mélancolique et doux d'errer au loin sur la nature qui lui sourit. Quelques fleurs, dans un vase rustique, parfument son réveil, et les grains du chapelet, qui se montrent sous l'oreiller de toile blanche, indiquent l'âme pieuse et chrétienne, reconnaissante de la vie, mais résignée à la mort.

Très touchant vraiment, ce petit tableau, qui fait grand honneur à M. Tattegrain.



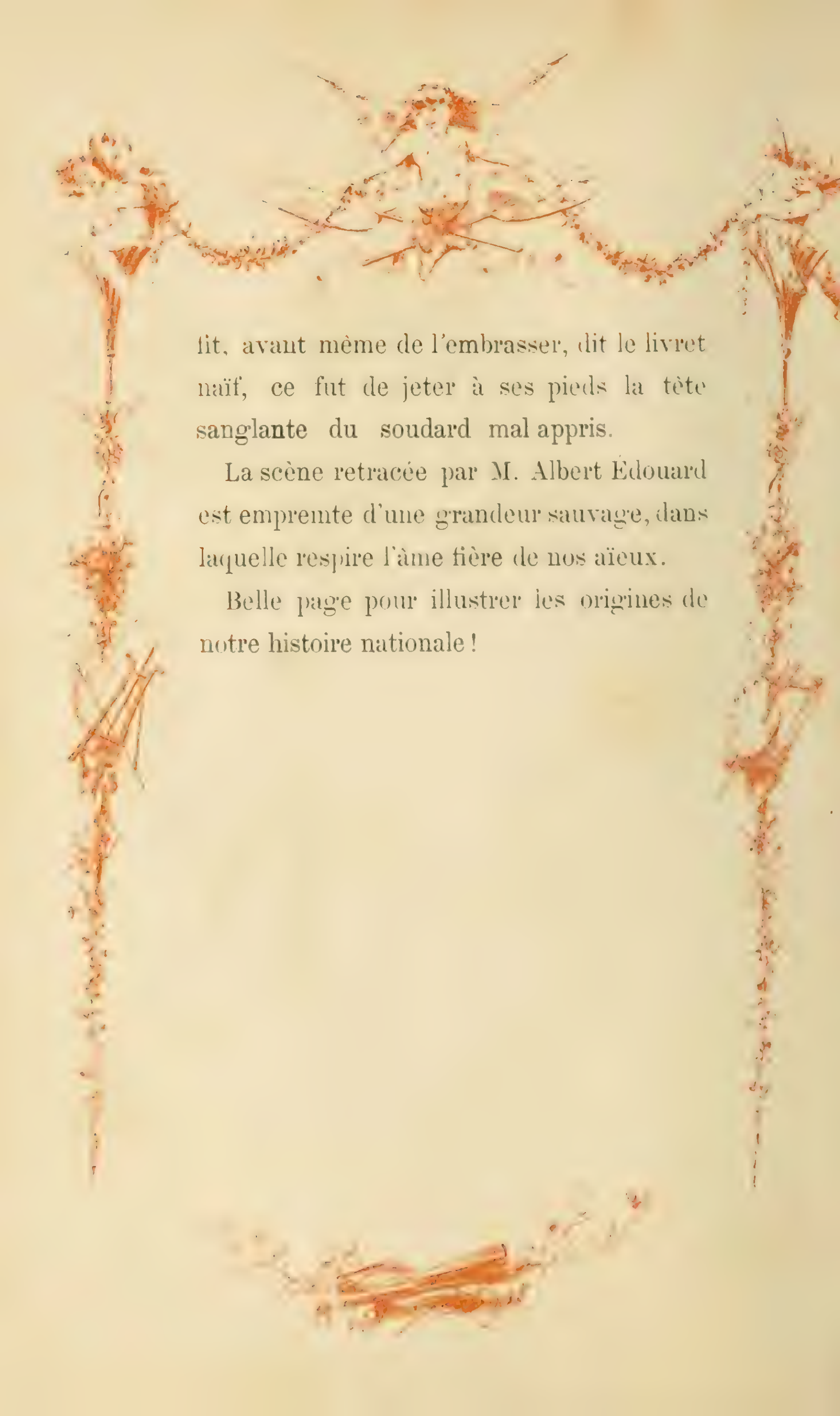


ÉDOUARD

KHIOMARA

GAGEONS une discrétion, madame et chère lectrice, que si vous n'avez pas votre diplôme de premier degré conquis après un brillant examen à l'Hôtel-de-Ville, vous ne savez pas ce que pouvait bien être, en son temps, cette *Khiomara*, dont les pinceaux de M. Albert Édouard nous racontent si éloquemment la dramatique histoire.

Khiomara, madame, était une matrone gauloise, cousine de Velléda et de Norma, et qui, comme ces belles druidesses, eut à se plaindre du peu de délicatesse des soldats romains. Celle-ci, du moins, se vengea du centurion mal élevé qui lui avait manqué de respect, et en revenant près de son mari, qui ne se doutait de rien, comme un vrai mari qu'il était, la première chose qu'elle

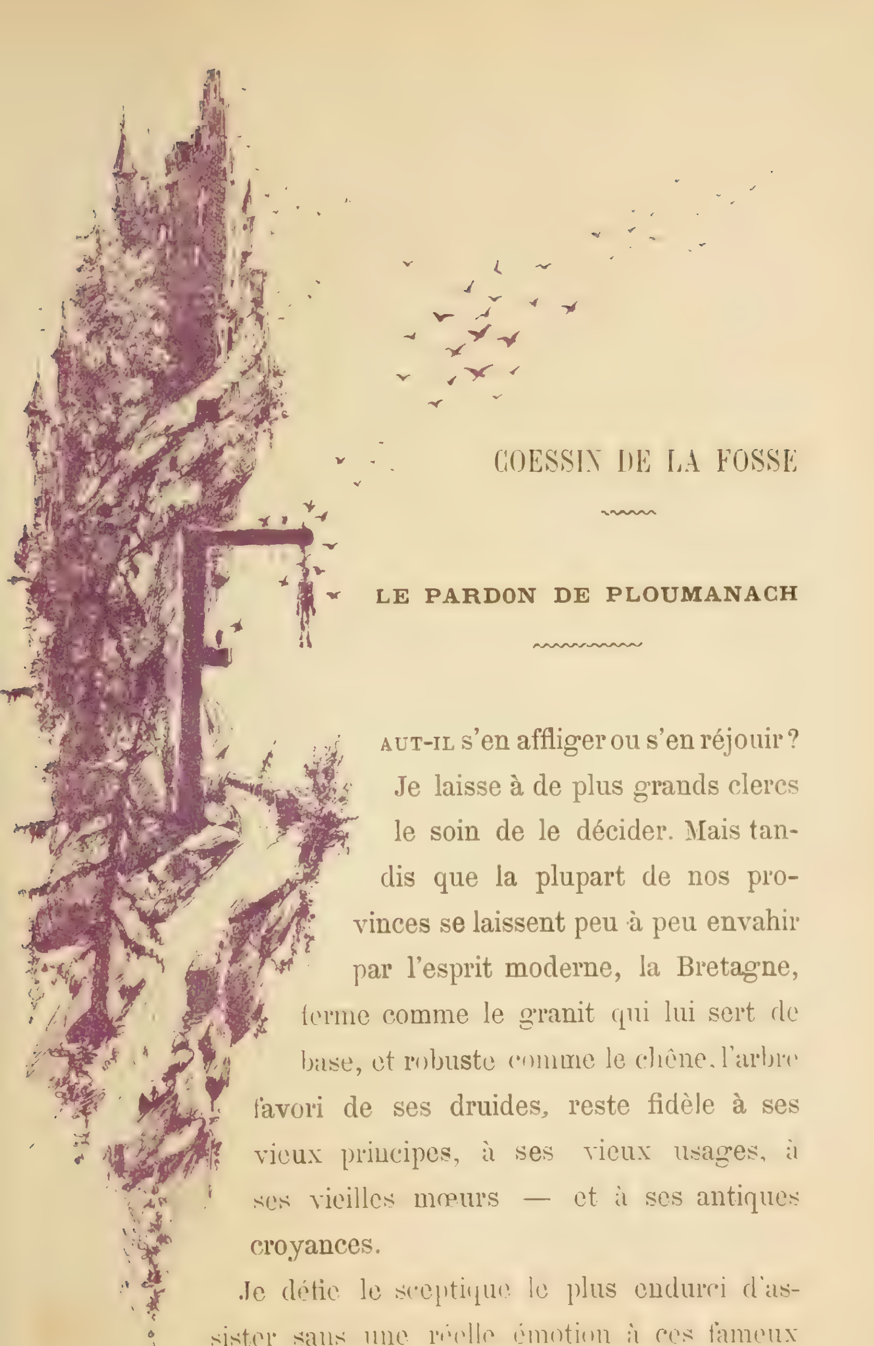


fit, avant même de l'embrasser, dit le livret naïf, ce fut de jeter à ses pieds la tête sanglante du soudard mal appris.

La scène retracée par M. Albert Édouard est empreinte d'une grandeur sauvage, dans laquelle respire l'âme fière de nos aïeux.

Belle page pour illustrer les origines de notre histoire nationale !



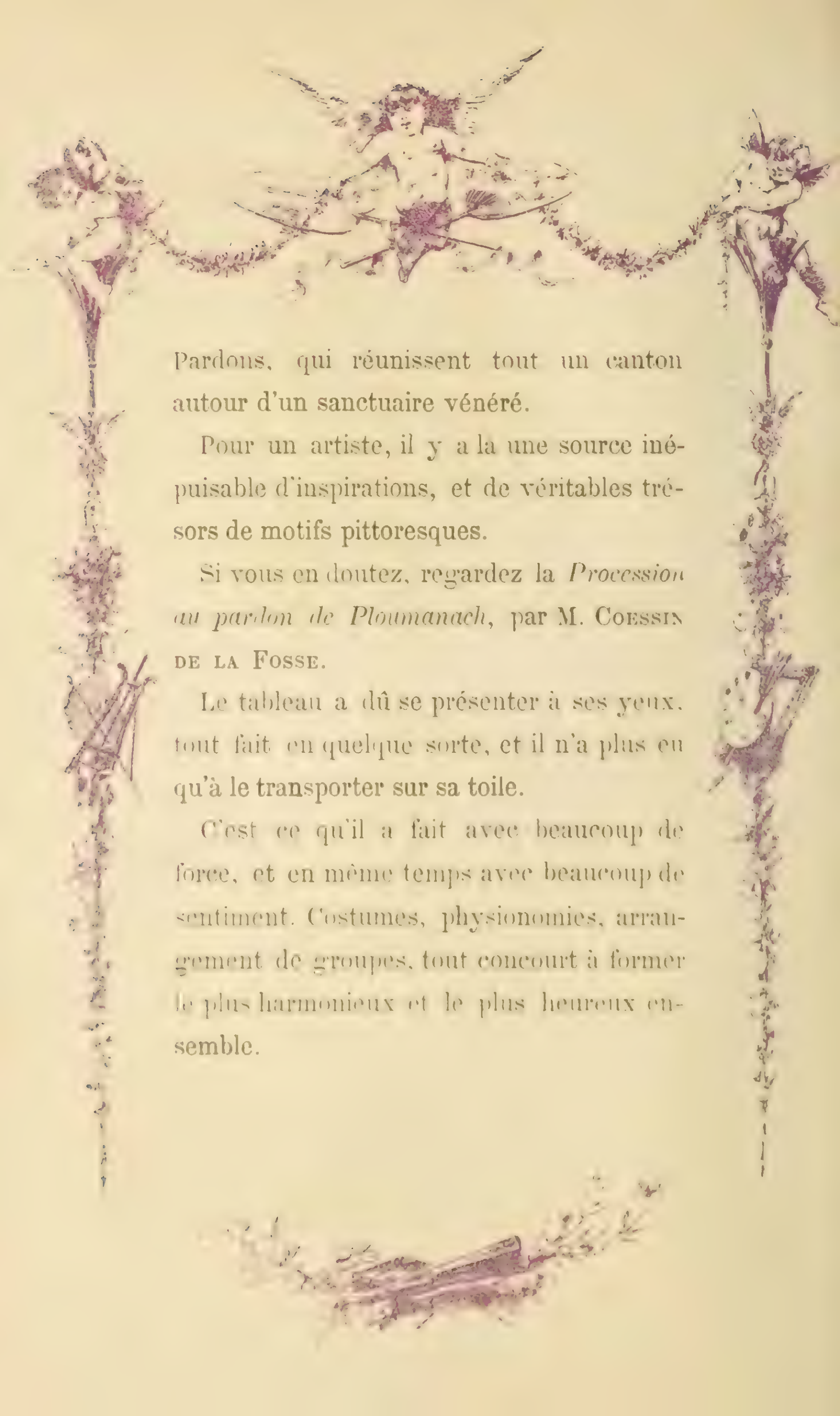


COESSIN DE LA FOSSE

LE PARDON DE PLOUMANACH

FAUT-IL s'en affliger ou s'en réjouir? Je laisse à de plus grands clercs le soin de le décider. Mais tandis que la plupart de nos provinces se laissent peu à peu envahir par l'esprit moderne, la Bretagne, ferme comme le granit qui lui sert de base, et robuste comme le chêne, l'arbre favori de ses druides, reste fidèle à ses vieux principes, à ses vieux usages, à ses vieilles mœurs — et à ses antiques croyances.

Je défie le sceptique le plus endurci d'assister sans une réelle émotion à ces fameux



Pardons, qui réunissent tout un canton autour d'un sanctuaire vénéré.

Pour un artiste, il y a la une source inépuisable d'inspirations, et de véritables trésors de motifs pittoresques.

Si vous en doutez, regardez la *Procession au pardon de Ploumanach*, par M. Coessin de la Fosse.

Le tableau a dû se présenter à ses yeux, tout fait en quelque sorte, et il n'a plus eu qu'à le transporter sur sa toile.

C'est ce qu'il a fait avec beaucoup de force, et en même temps avec beaucoup de sentiment. Costumes, physionomies, arrangement de groupes, tout concourt à former le plus harmonieux et le plus heureux ensemble.





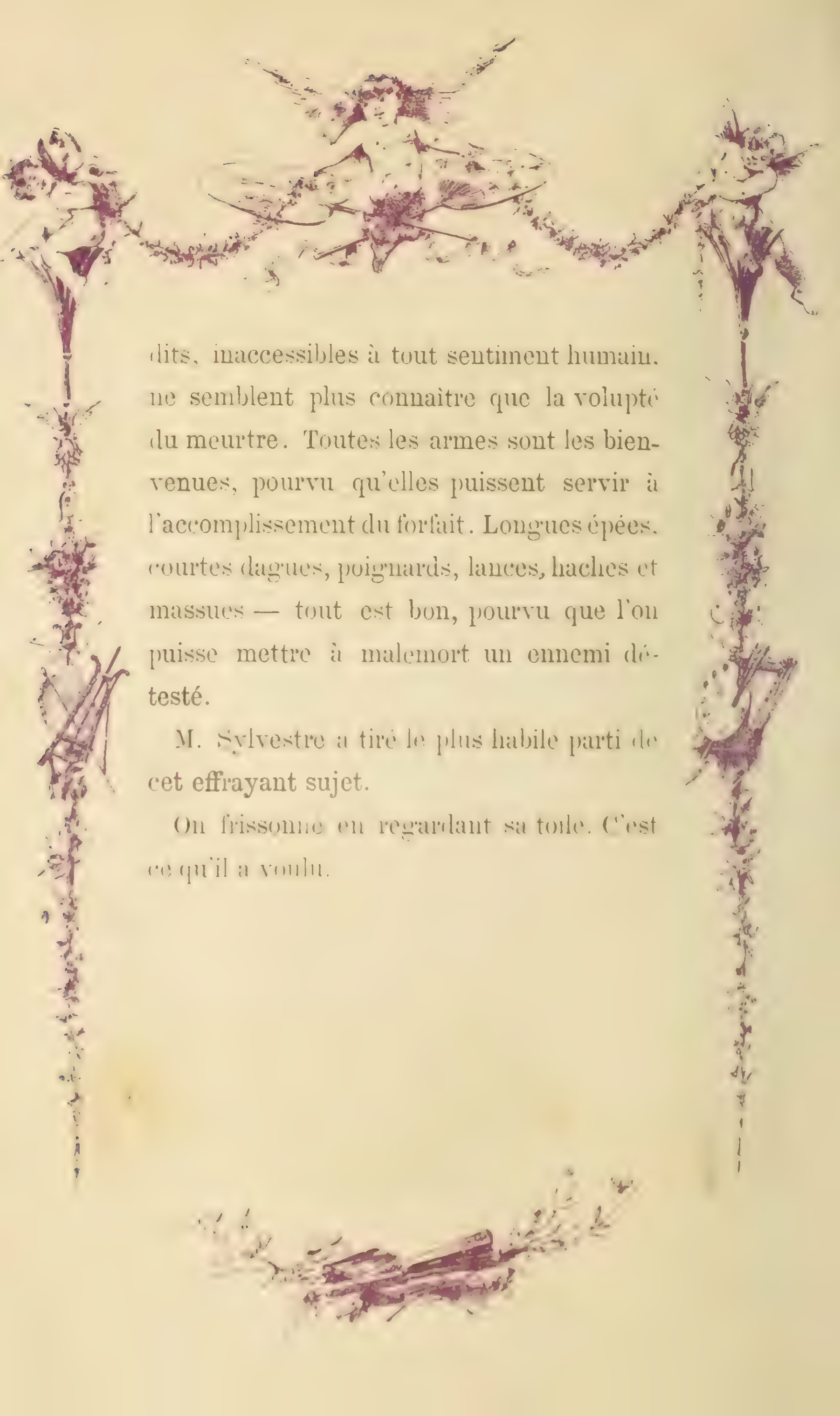
SYLVESTRE

TRENCAVEL

TUEZ les tous ! disait à ses sectaires, je ne sais plus quel chef de bande. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas !

Les égorgeurs qui remplissent le tableau très dramatique et très émouvant de M. SYLVESTRE, semblent obéir à ce mot d'ordre sans pitié. Jamais la fureur homicide ne s'est emparée avec cette violence d'un monde d'assassins. La rage de tuer les égare : ils voient rouge comme le taureau dans l'arène, quand on lui a planté les banderillas dans la chair vive et il leur faut du sang. Rien ne peut apaiser la soif de meurtre qui les dévore.

Je ne sais rien de plus terrible que ce drame sans entrailles dont les atroces péripéties ont été rendues par l'artiste avec une sombre et farouche énergie. Ces ban-

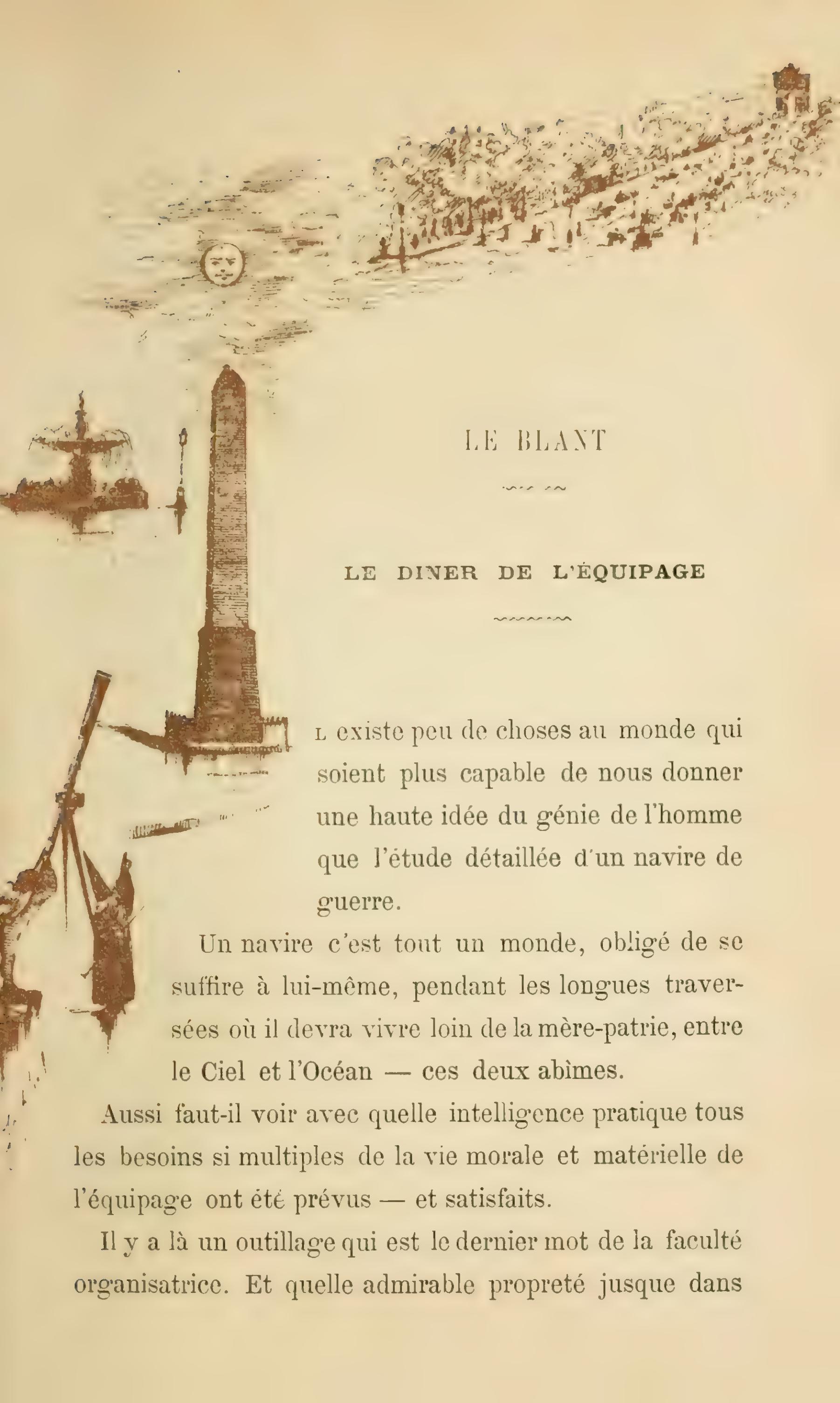


dits, inaccessibles à tout sentiment humain, ne semblent plus connaître que la volupté du meurtre. Toutes les armes sont les bienvenues, pourvu qu'elles puissent servir à l'accomplissement du forfait. Longues épées, courtes dagues, poignards, lances, haches et massues — tout est bon, pourvu que l'on puisse mettre à malemort un ennemi détesté.

M. Sylvestre a tiré le plus habile parti de cet effrayant sujet.

On frissonne en regardant sa toile. C'est ce qu'il a voulu.


Sylvestre
1884



LE BLANT

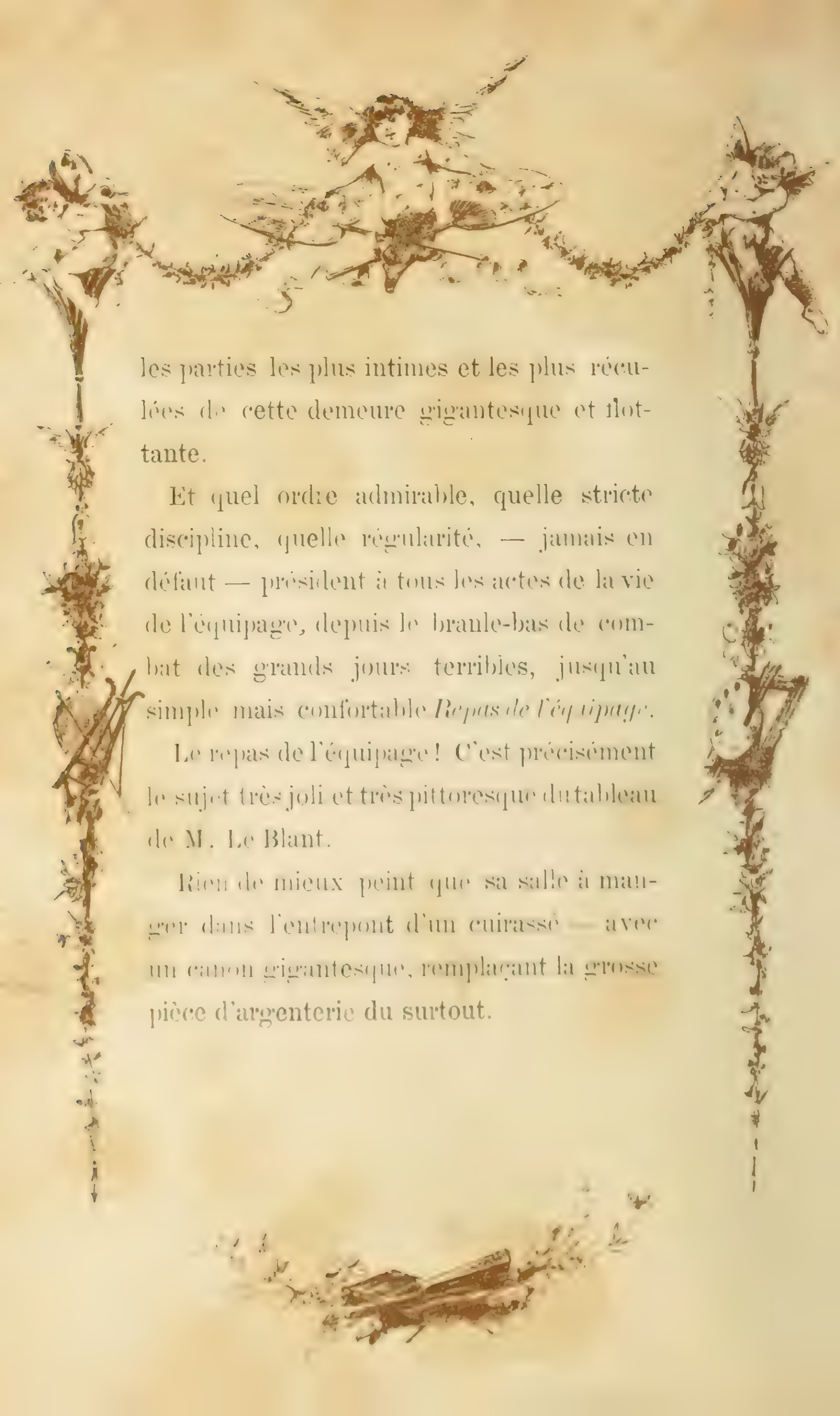
LE DINER DE L'ÉQUIPAGE

Il existe peu de choses au monde qui soient plus capable de nous donner une haute idée du génie de l'homme que l'étude détaillée d'un navire de guerre.

Un navire c'est tout un monde, obligé de se suffire à lui-même, pendant les longues traversées où il devra vivre loin de la mère-patrie, entre le Ciel et l'Océan — ces deux abîmes.

Aussi faut-il voir avec quelle intelligence pratique tous les besoins si multiples de la vie morale et matérielle de l'équipage ont été prévus — et satisfaits.

Il y a là un outillage qui est le dernier mot de la faculté organisatrice. Et quelle admirable propreté jusque dans



les parties les plus intimes et les plus reculées de cette demeure gigantesque et flottante.

Et quel ordre admirable, quelle stricte discipline, quelle régularité, — jamais en défaut — président à tous les actes de la vie de l'équipage, depuis le branle-bas de combat des grands jours terribles, jusqu'au simple mais confortable *Repas de l'équipage*.

Le repas de l'équipage ! C'est précisément le sujet très joli et très pittoresque du tableau de M. Le Blant.

Rien de mieux peint que sa salle à manger dans l'entrepont d'un cuirassé — avec un canon gigantesque, remplaçant la grosse pièce d'argenterie du surtout.

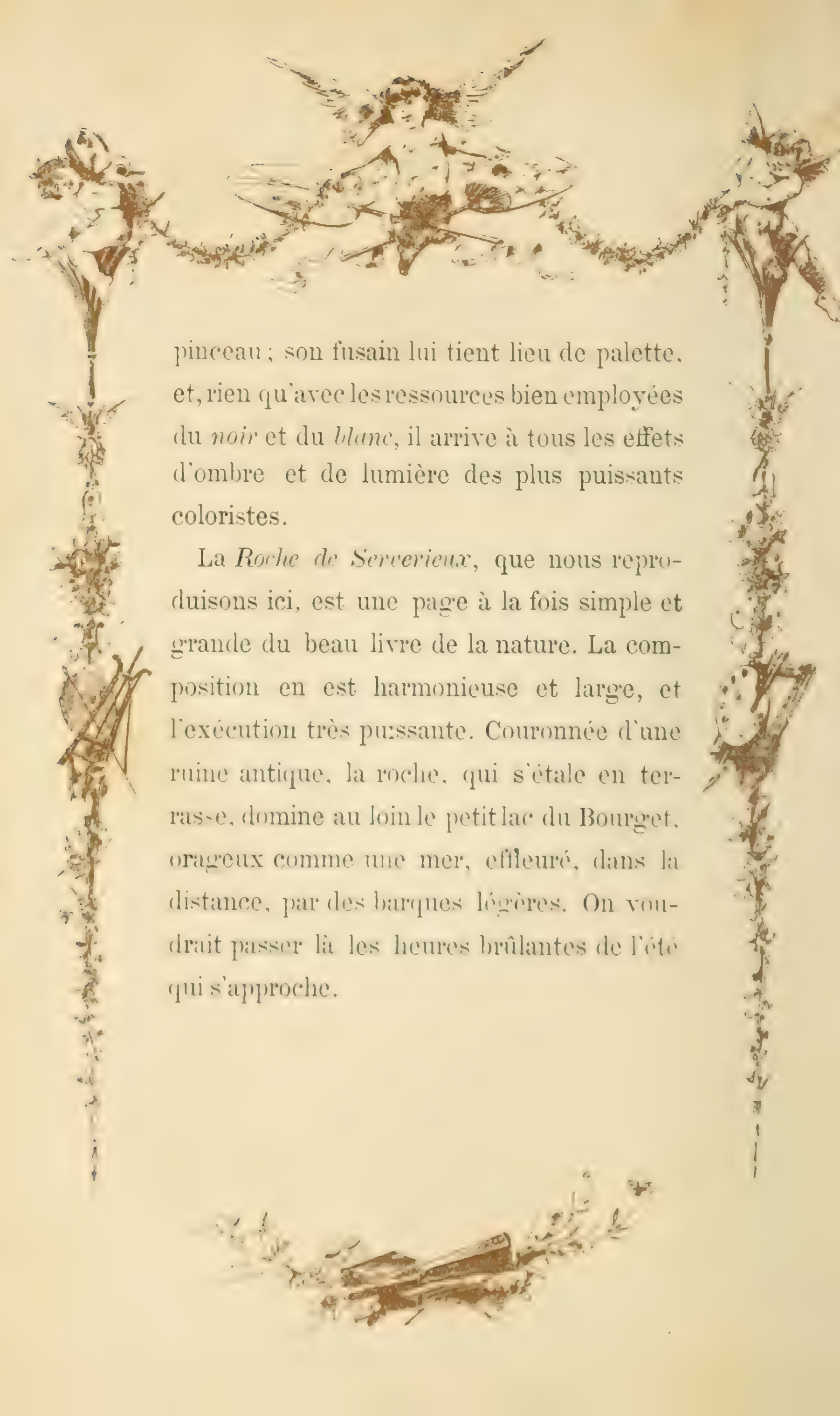


APPIAN

LA ROCHE DE SERVERIEUX

Voici plusieurs années déjà que M. Adolphe Appian est le fidèle et dévoué collaborateur du Paris-Salon. Depuis que nous avons les armes à la main, il a combattu avec nous le bon combat, sous le même drapeau. Aussi croirions-nous commettre une faute envers nos lecteurs si nous laissions passer une seule exposition, sans leur offrir une œuvre de ce vaillant artiste, toujours sur la brèche, que tant de succès n'ont pu ni lasser, ni contenter, et qui, à l'heure où il voit son fils entrer dans la lice et rompre ses premières lances, sent encore en lui les jeunes et belles ardeurs des premières années. Il n'y a vraiment que les artistes et les poètes, pour conserver ainsi une éternelle verdeur.

Appian se sert avec une égale habileté du crayon et du



pinceau ; son fusain lui tient lieu de palette, et, rien qu'avec les ressources bien employées du *noir* et du *blanc*, il arrive à tous les effets d'ombre et de lumière des plus puissants coloristes.

La *Roche de Serverieux*, que nous reproduisons ici, est une page à la fois simple et grande du beau livre de la nature. La composition en est harmonieuse et large, et l'exécution très puissante. Couronnée d'une ruine antique, la roche, qui s'étale en terrasse, domine au loin le petit lac du Bourget, orageux comme une mer, effleuré, dans la distance, par des barques légères. On voudrait passer là les heures brûlantes de l'été qui s'approche.



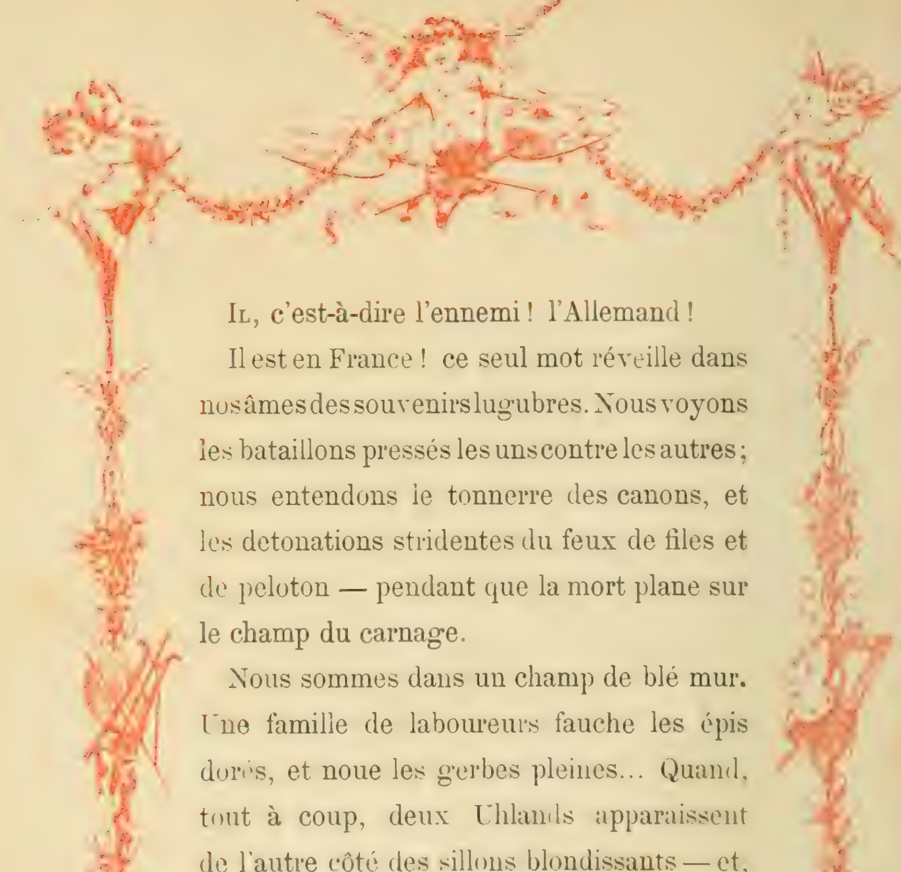


BETTANIER

IL EST EN FRANCE

Né à Metz, dans cette Lorraine, au cœur si français, que l'épée de la Victoire a retranchée de la France, M. Albert Bettanier, un des meilleurs élèves de ces maîtres regrettés qui s'appelaient Henri Lehmann et Isidore Pils, a ressenti avec plus d'amertume que personne les angoisses de l'invasion et les amertumes de la défaite.

Il en fait partager, avec une puissance d'émotion singulièrement communicative à tous ceux qui regardent avec l'attention qu'elle mérite, la belle page que nous reproduisons ici, et qu' l intitule « *Il est en France!* » . . . .



Il, c'est-à-dire l'ennemi ! l'Allemand !

Il est en France ! ce seul mot réveille dans nos âmes des souvenirs lugubres. Nous voyons les bataillons pressés les uns contre les autres ; nous entendons le tonnerre des canons, et les detonations stridentes du feux de files et de peloton — pendant que la mort plane sur le champ du carnage.

Nous sommes dans un champ de blé mur. Une famille de laboureurs fauche les épis dorés, et noue les gerbes pleines... Quand, tout à coup, deux Uhlands apparaissent de l'autre côté des sillons blondissants — et, par leur seule présence évoquent dans nos âmes tous les malheurs de l'année terrible.





FEYEN-PERRIN

ARMORICA

MÉLANCOLIQUE et rêveuse, assise, ou plutôt couchée, sur le sable du rivage, une de ses mains appuyée sur le sol, et, de l'autre, soutenant sa jolie tête, languissante et pâle, comme un beau lys dont le fer aurait blessé la racine.

L'aimable créature que M. Feyen-Perrin nous montre dans une pose si mollement abandonnée, s'appelle *Armorica*, en Français nous dirions *Armoricaine*. Mais elle n'a rien de commun avec ses savoureuses compatriotes, qui nous arrivent à Paris sous le même nom, mais en bour-

riches, que l'on vend à la douzaine, et que l'on mange avec délices dans les mois qui n'ont pas d'R.

L'*Armorica* continue avec bonheur la tradition de ces filles du peuple, saisies dans le vif de leur vie honnête et modeste, mais qui, pour appartenir aux classes simples et laborieuses, n'en ont pas moins en elles-mêmes une source intime et abondante de poésie et de grâce.

Cette poésie et cette grâce, personne plus que M. Feyen-Perrin n'excelle à la mettre en dehors, à la répandre et à l'épancher sur ses tableaux, et à nous en faire goûter le charme pénétrant et doux.

Armorica est un type dans lequel s'incarne avec un rare bonheur la manière du maître, sympatique entre tous.



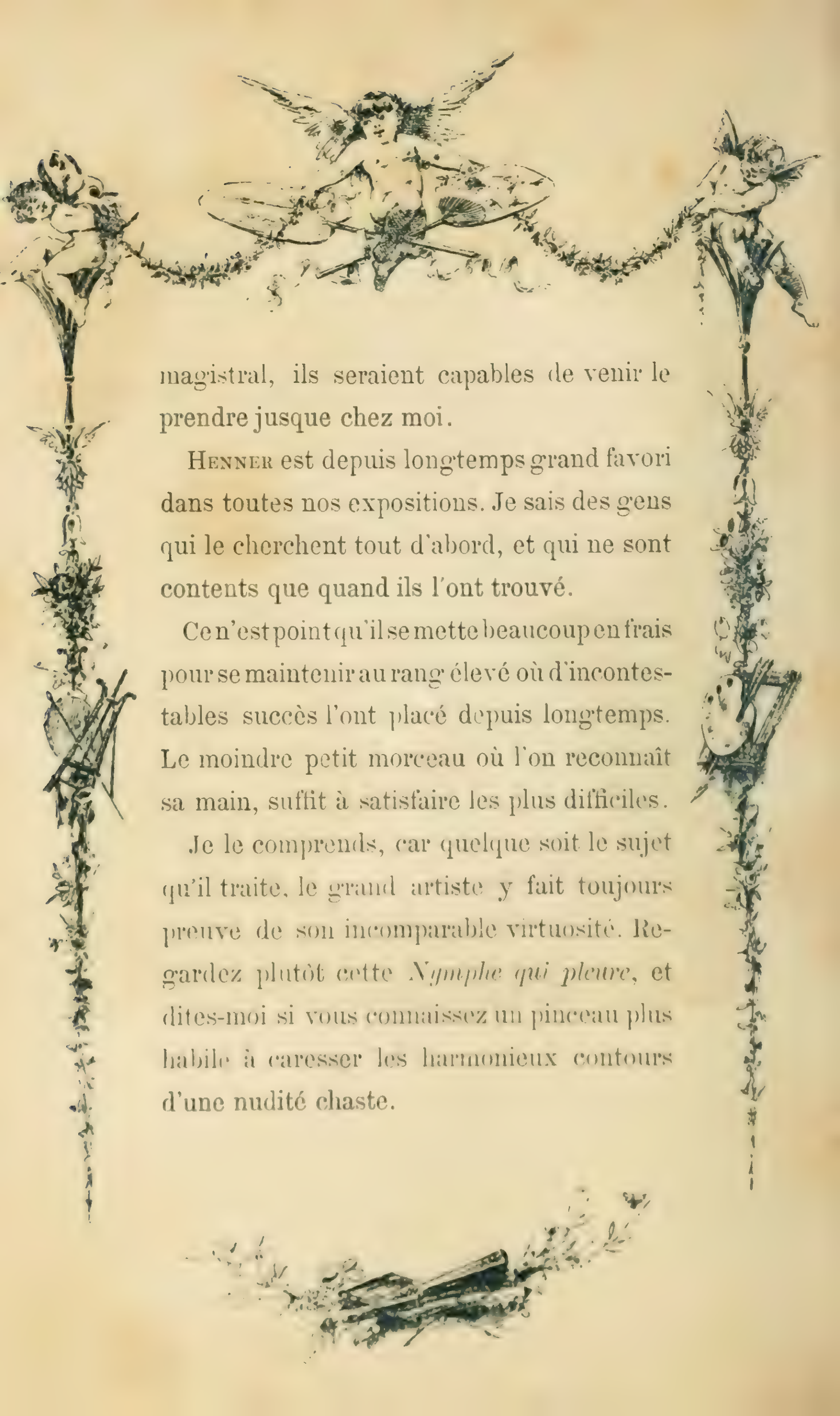


HENNER

LA NYMPHE QUI PLEURE

U est-il le barbare qui fait couler les larmes de ces beaux yeux? Que ce soit un faune ou un satyre, un berger ou un dieu, je le déclare indigne de pardon, et je le condamne à ne jamais revoir, même en peinture — même dans le tableau d'Henner — la belle créature dont il a méconnu l'amour.

Pour moi, il me serait aussi impossible de comprendre un PARIS-SALON sans Henner, qu'une année sans printemps, ou le printemps sans rossignol. Si je n'offrais point à mes lecteurs un spécimen de ce talent



magistral, ils seraient capables de venir le prendre jusque chez moi.

HENNER est depuis longtemps grand favori dans toutes nos expositions. Je sais des gens qui le cherchent tout d'abord, et qui ne sont contents que quand ils l'ont trouvé.

Ce n'est point qu'il se mette beaucoup en frais pour se maintenir au rang élevé où d'incontestables succès l'ont placé depuis longtemps. Le moindre petit morceau où l'on reconnaît sa main, suffit à satisfaire les plus difficiles.

Je le comprends, car quelque soit le sujet qu'il traite, le grand artiste y fait toujours preuve de son incomparable virtuosité. Regardez plutôt cette *Nymphe qui pleure*, et dites-moi si vous connaissez un pinceau plus habile à caresser les harmonieux contours d'une nudité chaste.





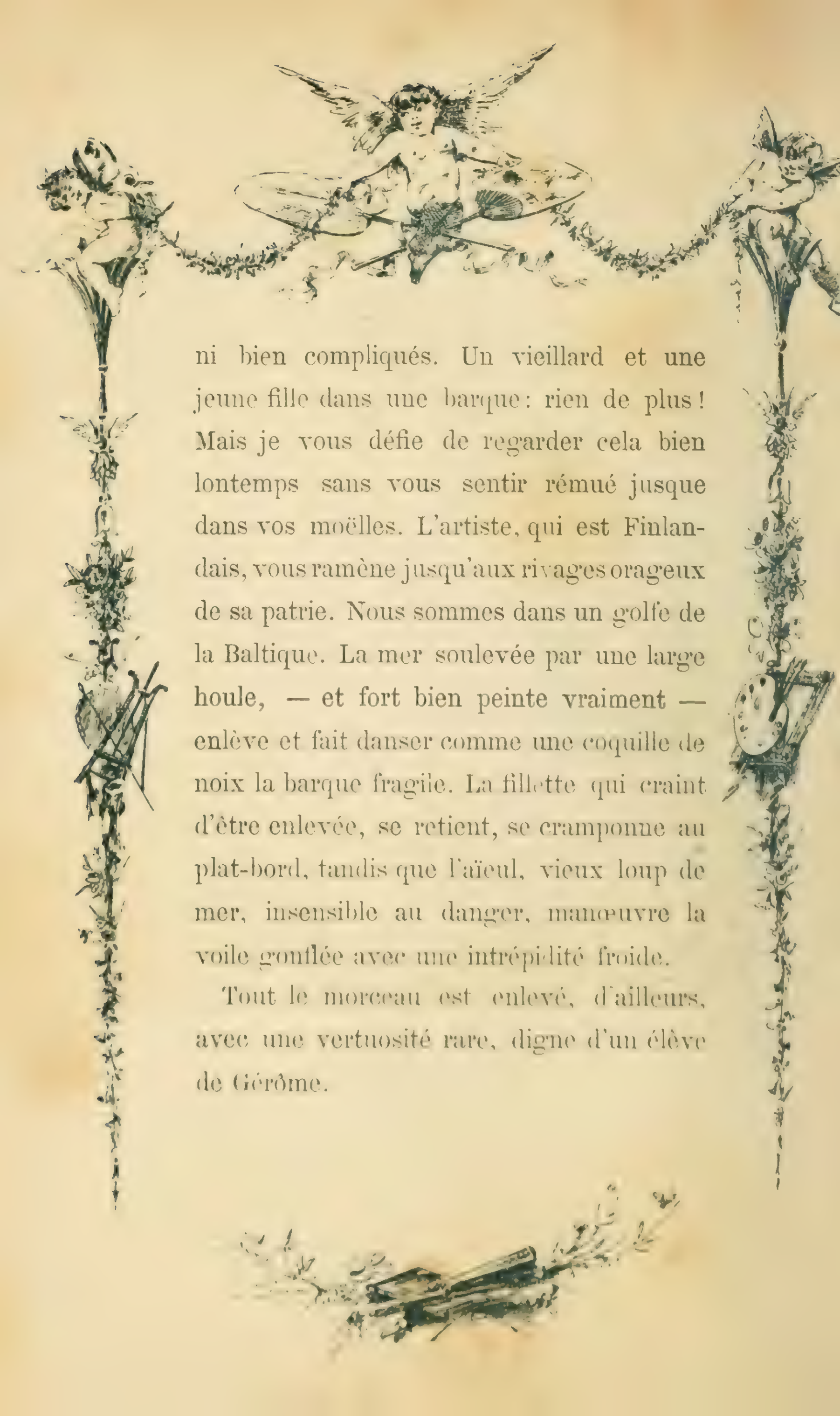
EDELFELD

EN MER

ECONNAIS peu d'artistes, parmi ceux de la génération contemporaine, qui sachent attaquer la fibre sensible avec plus de franchise et de force que M. ALBERT EDELFELT. C'est un peintre vibrant et pathétique au premier chef. Comme à tous les hommes de talent, il lui faut peu de chose pour émouvoir, parce que la source de l'émotion est en lui-même.

Regardez plutôt le tableau du Salon actuel, intitulé « *En mer.* »

Les éléments ne vous en sembleront ni bien nombreux



ni bien compliqués. Un vieillard et une jeune fille dans une barque : rien de plus ! Mais je vous défie de regarder cela bien lontemps sans vous sentir rémué jusque dans vos moëlles. L'artiste, qui est Finlandais, vous ramène jusqu'aux rivages orageux de sa patrie. Nous sommes dans un golfe de la Baltique. La mer soulevée par une large houle, — et fort bien peinte vraiment — enlève et fait danser comme une coquille de noix la barque fragile. La fillette qui craint d'être enlevée, se retient, se cramponne au plat-bord, tandis que l'aïeul, vieux loup de mer, insensible au danger, manœuvre la voile gonflée avec une intrépidité froide.

Tout le morceau est enlevé, d'ailleurs, avec une vertuosité rare, digne d'un élève de Gérôme.





SAINT-PIERRE

SOURCE CHARMEUSE

HÉBERT, le poète de la peinture, parce qu'il est le peintre de la femme, signerait des deux mains cette *Source charmeuse* de M. GASTON SAINT-PIERRE.

Le sujet est peut-être un peu alambiqué, et les vers de M. EMMANUEL DUCROS, complaisamment insérés par le livret, ne le rendent pas beaucoup plus clair.

« Son eau, loin de tout bruit, coule mélodieuse,
Et forme un lit, où vient se poser sans danger,
Derrière les roseaux, comme un sylphe léger,
Une femme, à nos yeux, une source charmeuse. »

Voilà donc une jeune personne métamorphosée en fon-

taine. Cela s'est probablement vu dans les temps antiques; en tout cas ce n'est point à celle-ci que l'on dira jamais :

« Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ! »

Elle nous attire par le sourire de sphinx de sa bouche en fleur, et par le regard profond de ses grands yeux pleins de trouble et de mystère. Peu de figures, au Salon, impressionnent plus que celle-ci les sensibles et les délicats. Reconnaissons, d'ailleurs, que M. Gaston Saint-Pierre l'a modelée dans une pâte souple et fine, et que le morceau est enlevé, j'allais dire caressé, par une main amoureuse. L'ajustement, un peu fantaisiste, ne vient pas de chez Rodrigue, mais il n'en est pas moins fort élégant. Il n'y a que les artistes qui sachent ainsi habiller et déshabiller une femme.





GEORGES DE DRAMARD

LA CHARITÉ

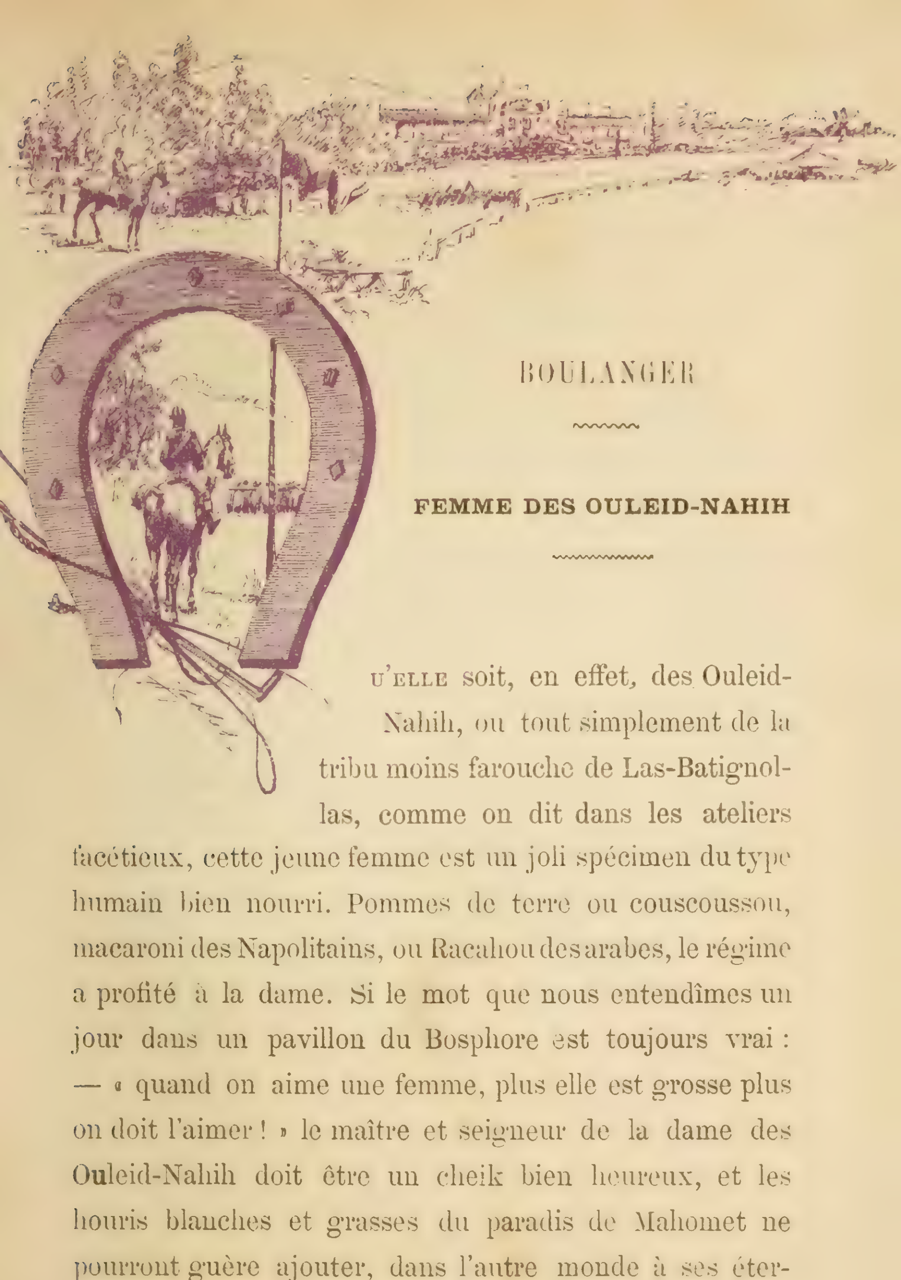
[B]énie soit la main qui m'étrenne ! semble dire la pauvresse assise sur un banc, à l'ombre du porche de la vieille église, en remerciant du regard et du geste, plus encore que de la parole, la bonne religieuse qui vient de lui faire l'aumône.

Ce tableau de genre, mais d'un genre pieux, mérite bien son titre « *La Charité !* cette vertu divine a heureusement inspiré l'artiste, M. Georges de Dramard, qui a trouvé le moyen d'être en même temps émouvant et pittoresque. Les divers personnages qui jouent leur rôle

dans ce petit drame intime, sont très bien posés. L'honorable président du cercle de la rue Volney, possède à un degré remarquable le sentiment du plein air. Il n'a pas besoin pour arriver à l'effet, du jour concentré et nécessairement un peu factice de l'atelier, et il nous rend avec autant de justesse que de puissance l'aspect même des choses, tel que la vérité nous les montre.

La façade Renaissance de l'église de Dives, qui sert de fond à cette jolie composition, est d'une excellente facture, — c'est le ton même de la pierre, rouillée, effritée et dorée par le temps, avec cette patine incomparable que ne sauraient avoir, dans leur blancheur neuve, les monuments modernes.

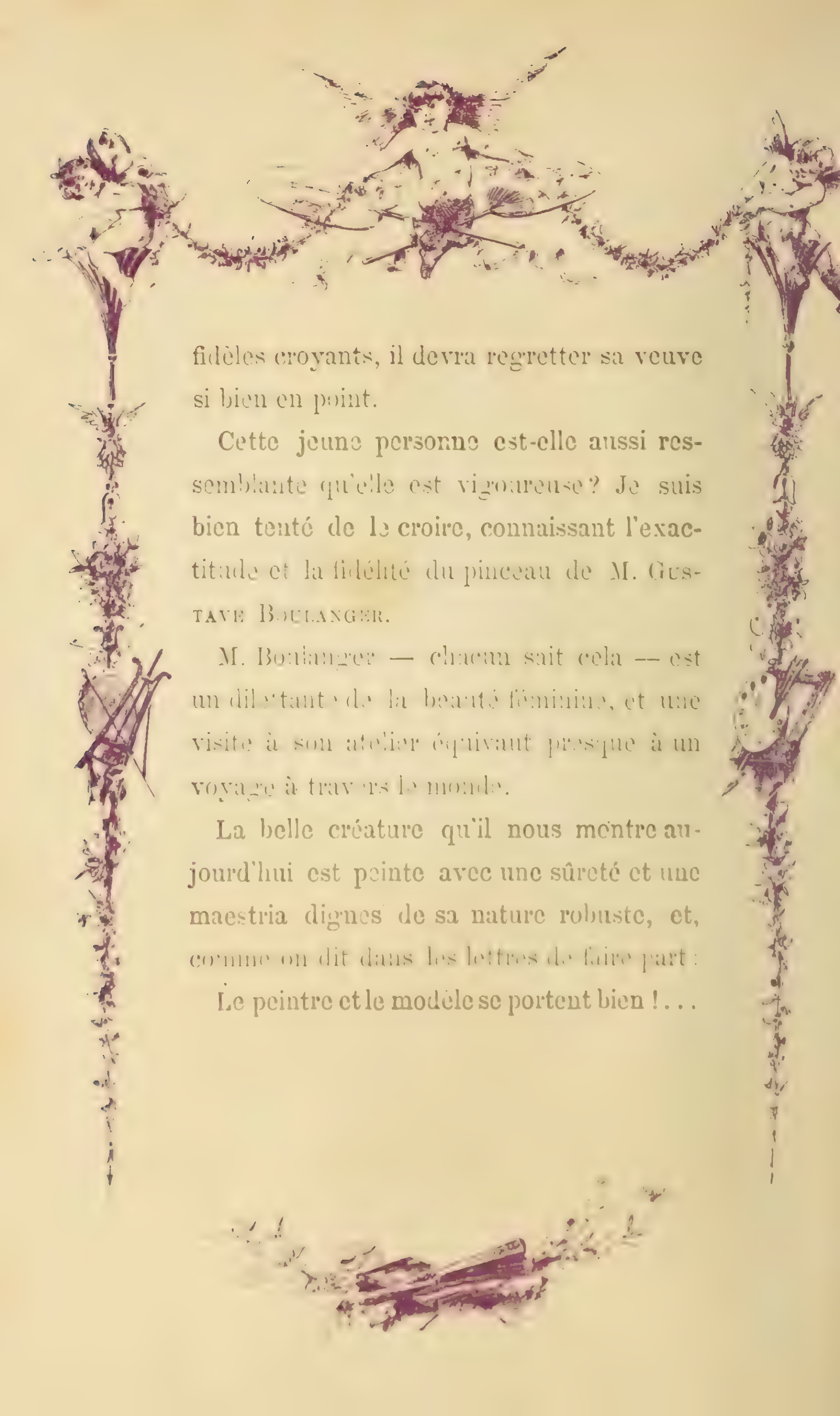




BOULANGER

FEMME DES OULEID-NAHIH

U'ELLE soit, en effet, des Ouleid-Nahih, ou tout simplement de la tribu moins farouche de Las-Batignollas, comme on dit dans les ateliers facétieux, cette jeune femme est un joli spécimen du type humain bien nourri. Pommes de terre ou couscoussou, macaroni des Napolitains, ou Racahou des arabes, le régime a profité à la dame. Si le mot que nous entendîmes un jour dans un pavillon du Bosphore est toujours vrai : — « quand on aime une femme, plus elle est grosse plus on doit l'aimer ! » le maître et seigneur de la dame des Ouleid-Nahih doit être un cheik bien heureux, et les houris blanches et grasses du paradis de Mahomet ne pourront guère ajouter, dans l'autre monde à ses éternelles félicités. Même au milieu des joies réservées aux



fidèles croyants, il devra regretter sa veuve si bien en point.

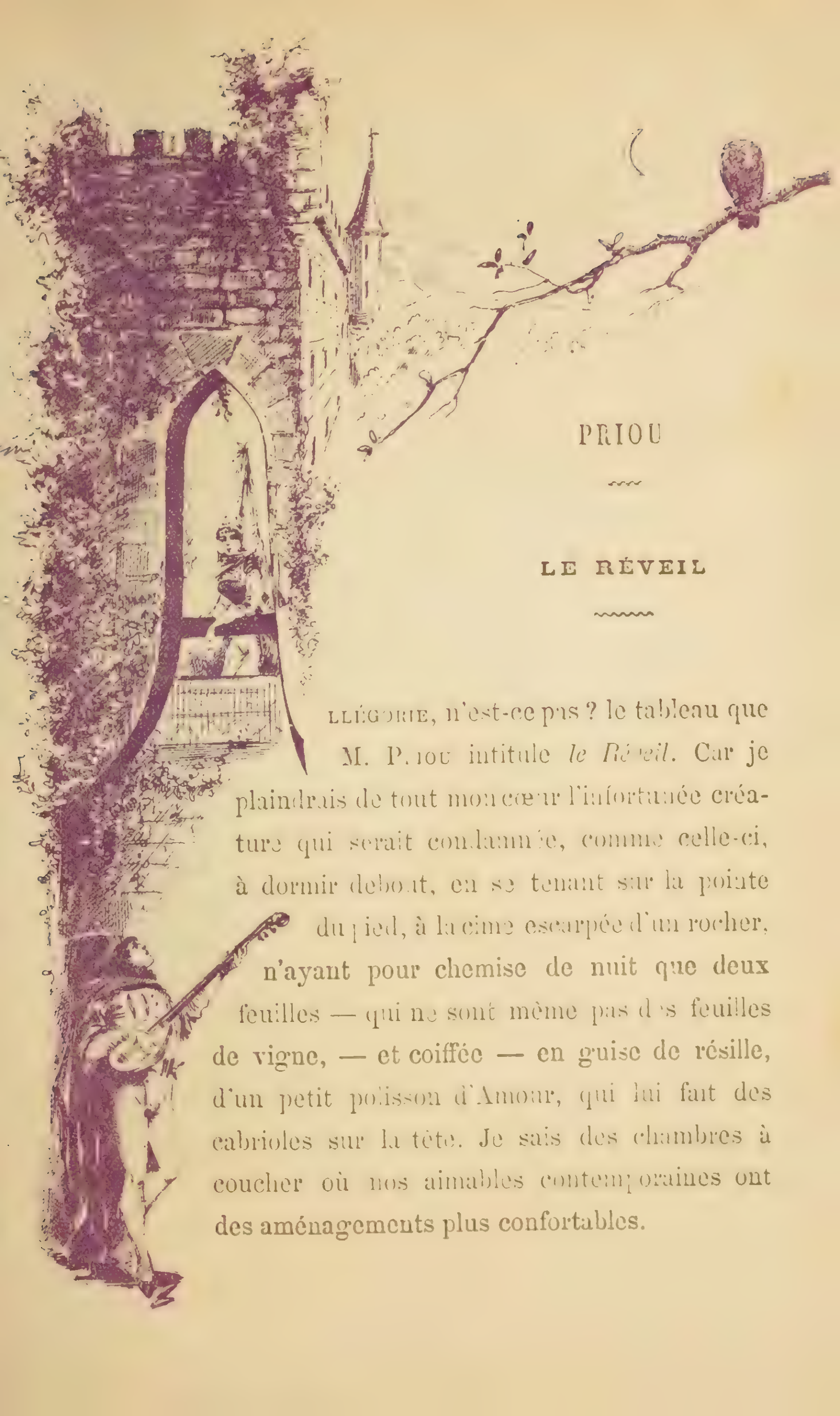
Cette jeune personne est-elle aussi ressemblante qu'elle est vigoureuse? Je suis bien tenté de le croire, connaissant l'exactitude et la fidélité du pinceau de M. Gustave Boulanger.

M. Boulanger — chacun sait cela — est un dilettante de la beauté féminine, et une visite à son atelier équivaut presque à un voyage à travers le monde.

La belle créature qu'il nous montre aujourd'hui est peinte avec une sûreté et une maestria dignes de sa nature robuste, et, comme on dit dans les lettres de faire part :

Le peintre et le modèle se portent bien !...

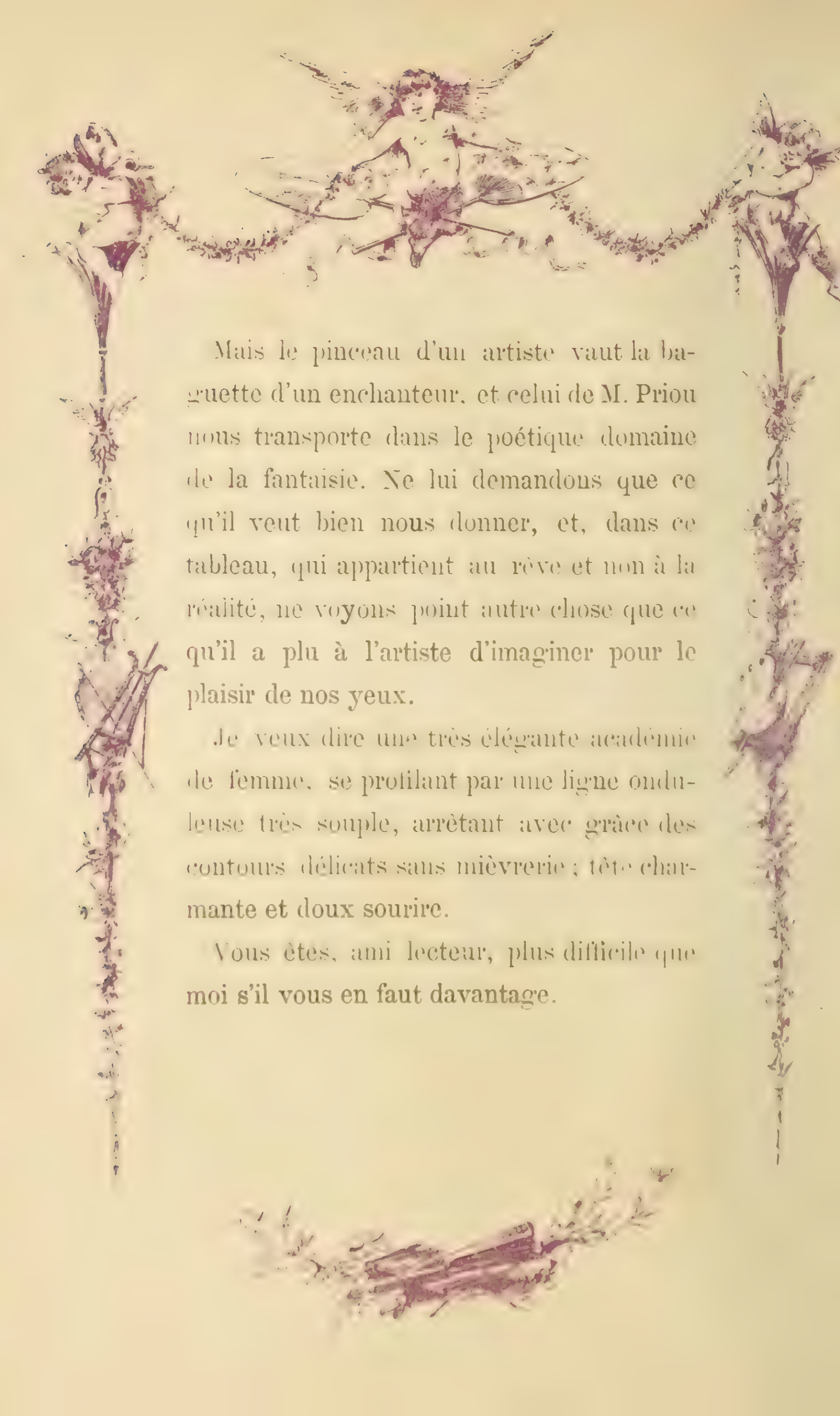




PRIOU

LE RÉVEIL

ALLÉGORIE, n'est-ce pas ? le tableau que M. Priou intitule *le Réveil*. Car je plaindrais de tout mon cœur l'infortunée créature qui serait condamnée, comme celle-ci, à dormir debout, en se tenant sur la pointe du pied, à la cime escarpée d'un rocher, n'ayant pour chemise de nuit que deux feuilles — qui ne sont même pas des feuilles de vigne, — et coiffée — en guise de résille, d'un petit polisson d'Amour, qui lui fait des cabrioles sur la tête. Je sais des chambres à coucher où nos aimables contemporaines ont des aménagements plus confortables.

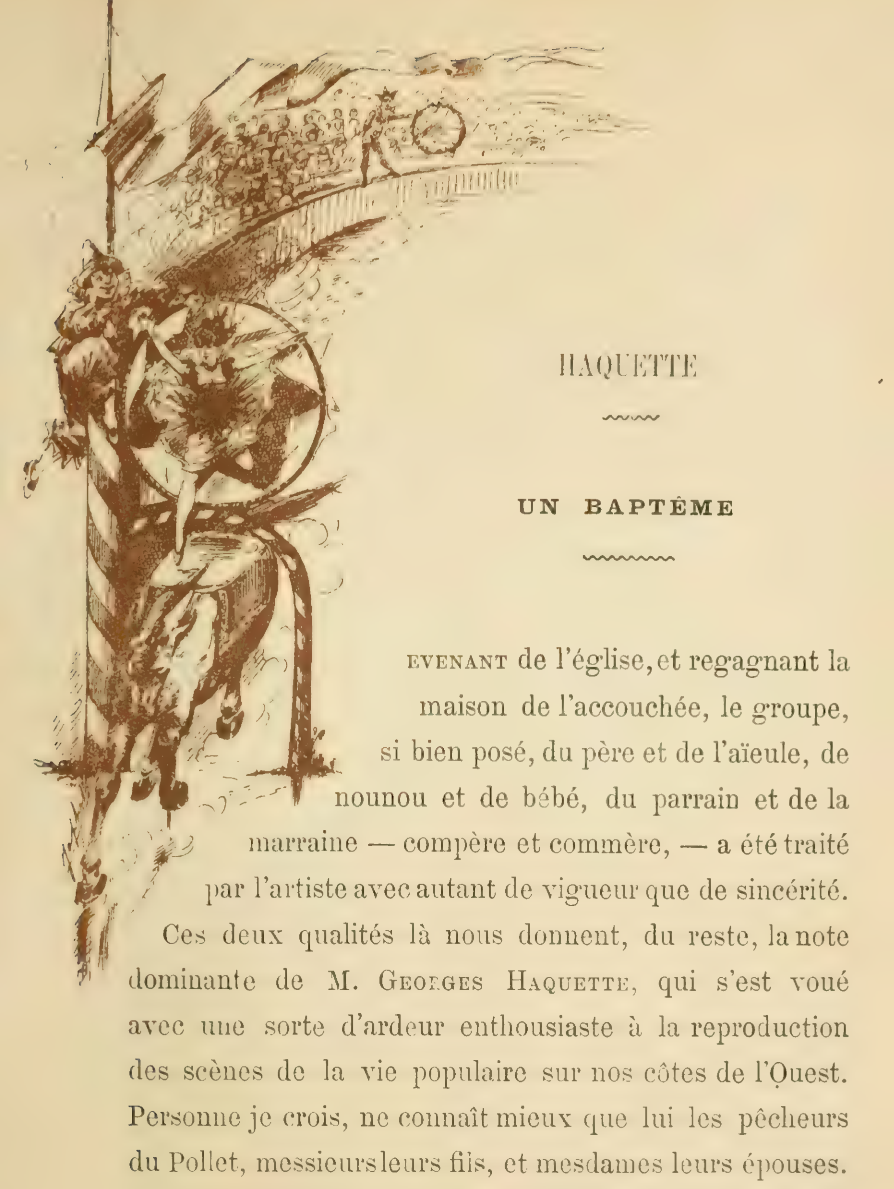


Mais le pinceau d'un artiste vaut la baguette d'un enchanteur, et celui de M. Priou nous transporte dans le poétique domaine de la fantaisie. Ne lui demandons que ce qu'il veut bien nous donner, et, dans ce tableau, qui appartient au rêve et non à la réalité, ne voyons point autre chose que ce qu'il a plu à l'artiste d'imaginer pour le plaisir de nos yeux.

Je veux dire une très élégante académie de femme, se profilant par une ligne onduleuse très souple, arrêtant avec grâce des contours délicats sans mièvrerie ; tête charmante et doux sourire.

Vous êtes, ami lecteur, plus difficile que moi s'il vous en faut davantage.



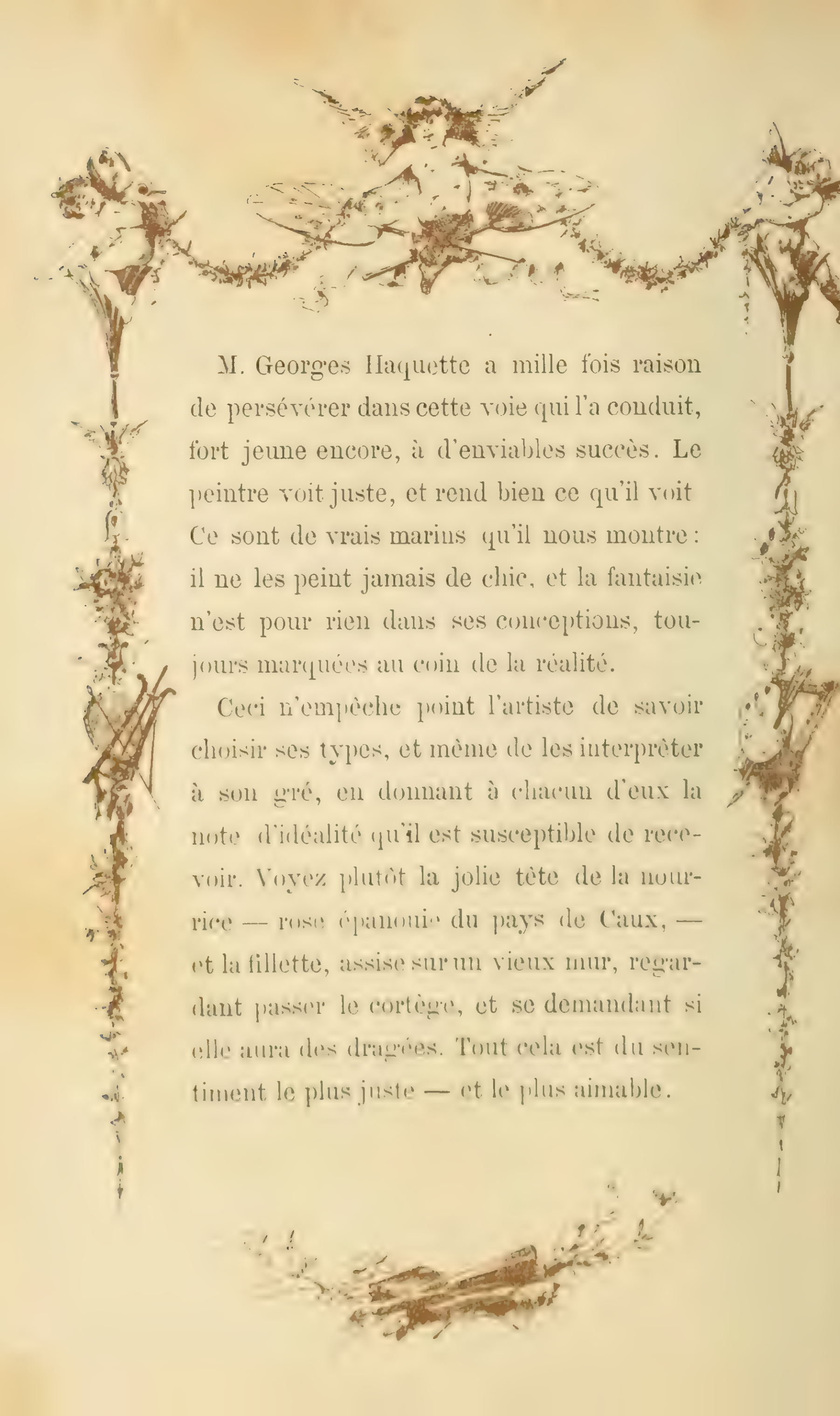


HAQUETTE

UN BAPTÊME

EVENANT de l'église, et regagnant la maison de l'accouchée, le groupe, si bien posé, du père et de l'aïeule, de nounou et de bébé, du parrain et de la marraine — compère et commère, — a été traité par l'artiste avec autant de vigueur que de sincérité. Ces deux qualités là nous donnent, du reste, la note dominante de M. GEORGES HAQUETTE, qui s'est voué avec une sorte d'ardeur enthousiaste à la reproduction des scènes de la vie populaire sur nos côtes de l'Ouest. Personne je crois, ne connaît mieux que lui les pêcheurs du Pollet, messieurs leurs fils, et mesdames leurs épouses.

Il a dû manger la matelotte normande sur leurs tables de bois luisant, et boire le cidre mousseux dans leurs moques de terre brune.



M. Georges Haquette a mille fois raison de persévérer dans cette voie qui l'a conduit, fort jeune encore, à d'enviables succès. Le peintre voit juste, et rend bien ce qu'il voit Ce sont de vrais marins qu'il nous montre : il ne les peint jamais de chic, et la fantaisie n'est pour rien dans ses conceptions, toujours marquées au coin de la réalité.

Ceci n'empêche point l'artiste de savoir choisir ses types, et même de les interpréter à son gré, en donnant à chacun d'eux la note d'idéalité qu'il est susceptible de recevoir. Voyez plutôt la jolie tête de la nourrice — rose épanouie du pays de Caux, — et la fillette, assise sur un vieux mur, regardant passer le cortège, et se demandant si elle aura des dragées. Tout cela est du sentiment le plus juste — et le plus aimable.





JAMES BERTRAND

OPHÉLIE

SILENCE ! elle n'est peut-être qu'endormie, et il ne faut pas troubler le repos qui lui fait oublier ses douleurs.

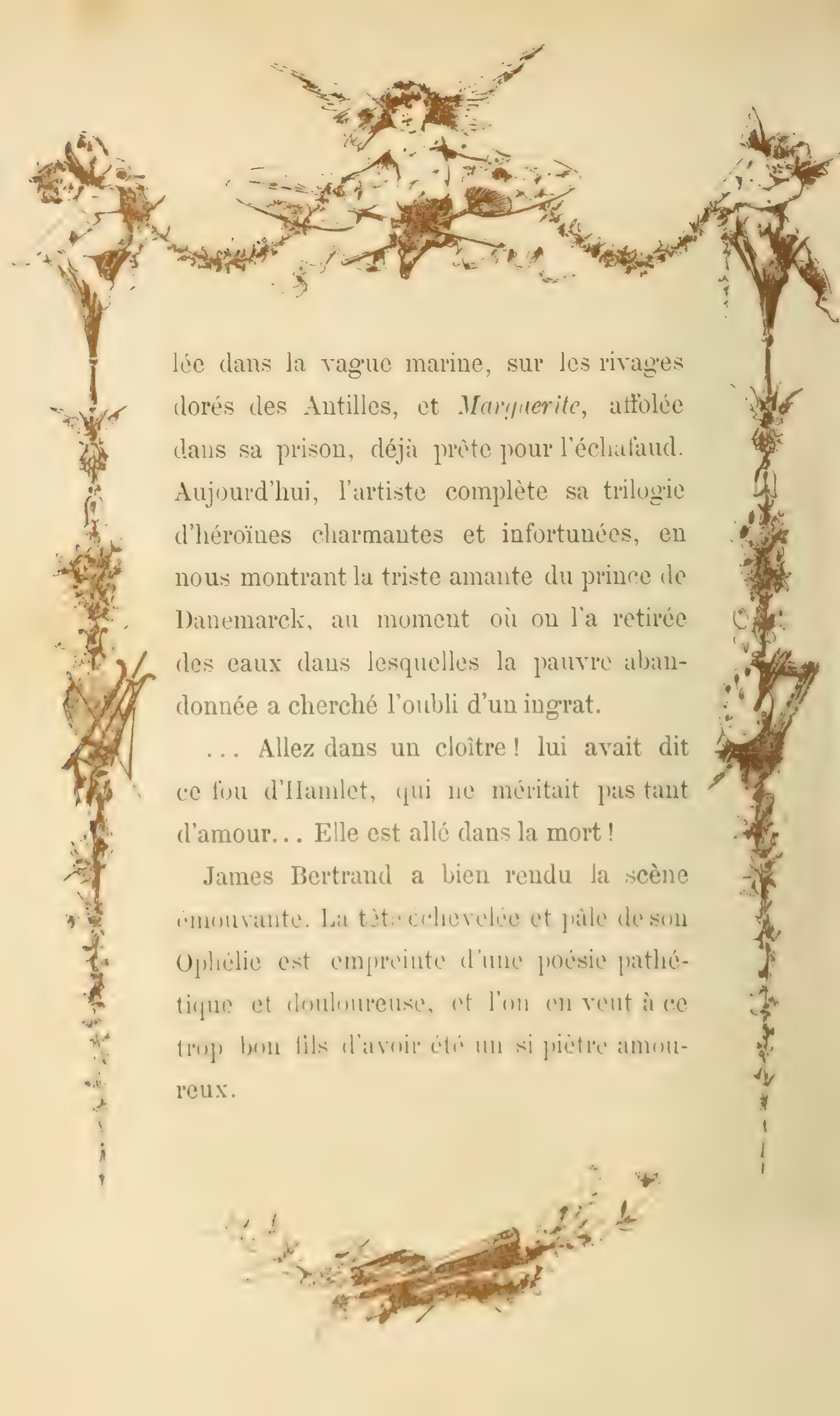
To be or not to be !

... La mort est un sommeil : C'est un réveil..., peut-être.

La belle et tendre figure d'*Ophélie* manquait à la jolie galerie féminine, si bien peuplée par les pinceaux de M. JAMES BERTRAND.

James Bertrand, qui doit avoir l'âme vibrante, délicate et sensible d'un poète, s'est épris de ces tristes victimes de l'amour et de la fatalité, filles des nobles génies qui les ont conçues et enfantées, et aussi vivantes dans les souvenirs et dans la pensée de l'hmanité que les plus réelles personnalités de l'histoire.

A M. James Bertrand nous devions déjà *Virginie,* rou-



lée dans la vague marine, sur les rivages dorés des Antilles, et *Marguerite*, affolée dans sa prison, déjà prête pour l'échafaud. Aujourd'hui, l'artiste complète sa trilogie d'héroïnes charmantes et infortunées, en nous montrant la triste amante du prince de Danemarck, au moment où on l'a retirée des eaux dans lesquelles la pauvre abandonnée a cherché l'oubli d'un ingrat.

... Allez dans un cloître ! lui avait dit ce fou d'Hamlet, qui ne méritait pas tant d'amour... Elle est allé dans la mort !

James Bertrand a bien rendu la scène émouvante. La tête échevelée et pâle de son Ophélie est empreinte d'une poésie pathétique et douloureuse, et l'on en veut à ce trop bon fils d'avoir été un si piètre amoureux.





MÉLIDA

MARDI-GRAS

DEVANT LE THEATRE MARCELLUS

A ROME

Mardi-Gras n'est pas mort ! son trépas n'est qu'un méchant bruit, mis en circulation par Carême-Prenant, qui lorgne sa succession. Mais on a beau l'enterrer en effigie, chaque année, à l'aube pâle du Mercredi-des-Cendres, on est certain de le voir réapparaître, l'année suivante, la panse remplie, l'œil émérillonné, la marche titubante, et la trogne fleurie.

C'est à ce personnage immortel que M. Enrique Mélida consacre cette année l'effort de son pinceau.

M. Mélida est un Madrilène, naturalisé Parisien par son

amour pour la France, et par son mariage avec la sœur d'un des plus illustres maitres de notre École : il est le beau-frère de Léon Bonnat.

M. Enrique Mélida a fort habillement rajeuni le vieux thème carnavalesque, par la nouveauté et l'originalité de la mise en scène.

Nous sommes à Rome, sous les portiques de ce majestueux théâtre Marcellus, dont les puissantes assises, bâties pour l'éternité, contrastent avec ces oripeaux d'un jour, que le populaire de la Rome des Césars, — devenue la Rome des Papes — vient se disputer à coups de baïoques, pour aller, ce soir, rire et danser dans les osteries du Transtevère.

Joli tableau de genre, très spirituel, très gai, très vif et très pimpant.





RICHTER

SULTANE

SE RENDANT AU BAIN

Nulle part, peut-être, M. Richter ne se sent plus à l'aise que lorsqu'il traite les sujets orientaux. L'intérieur des Mosquées et des palais musulmans l'attire, et il en sait rendre avec autant de puissance que de fidélité la richesse et l'élégance.

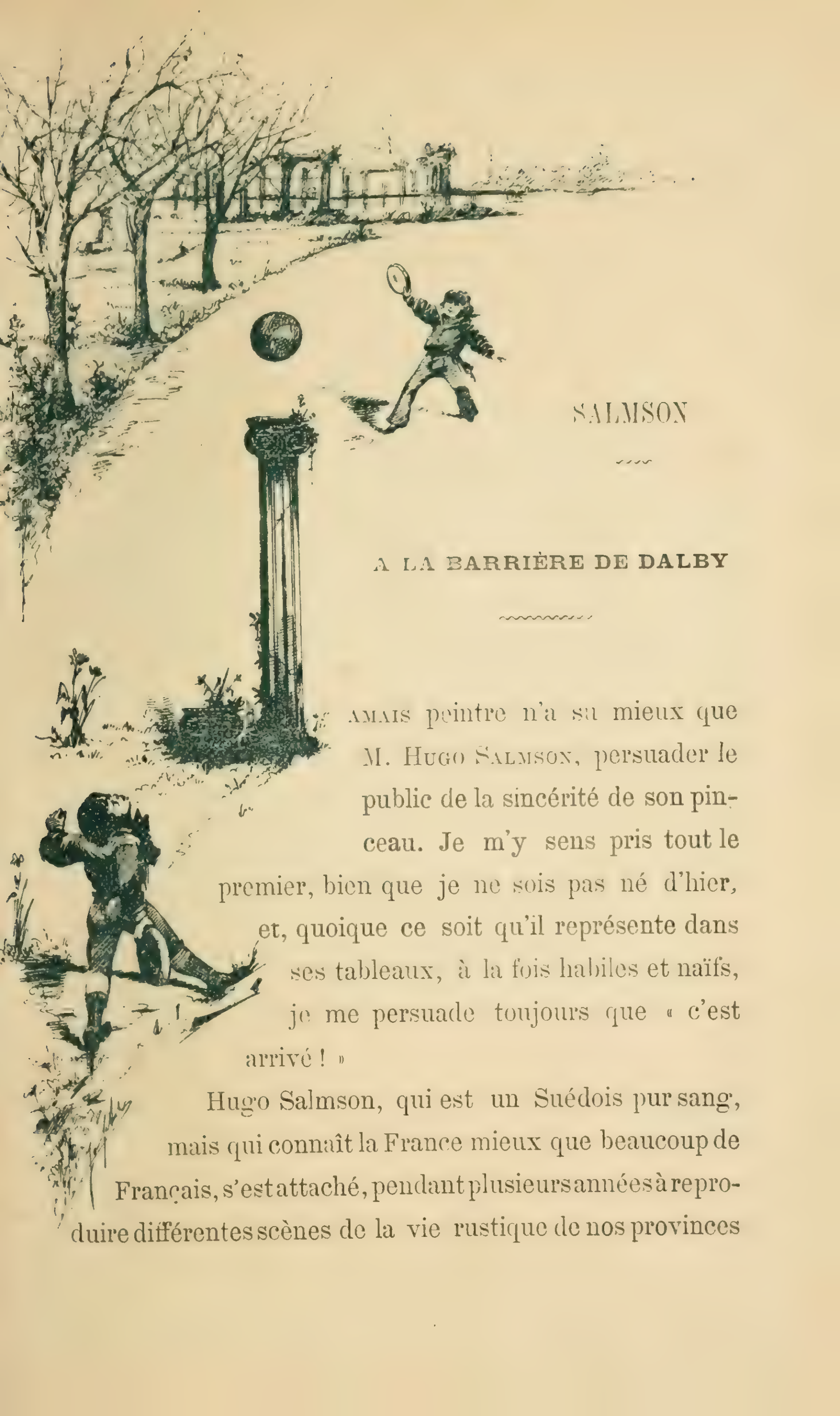
Le tableau, que reproduit aujourd'hui notre Paris-Salon, nous montre une *Sultane se rendant au bain.*

Ceux qui ne connaissent point les mœurs de cette patrie de la vie oisive et enfermée éprouveront peut-être quelque étonnement en examinant le type choisi par

M. Richter. Cette Orientale, en effet, est blonde, blanche et grasse comme une de ces patriciennes de Venise, dont Goldoni faisait le portrait en trois mots : « *Bionda, bianca e grassotta !* » Il y a beaucoup de blondes en Orient. D'ailleurs, les harems des grands seigneurs, qui se recrutent un peu partout, offrent une extrême variété de types féminins, et M. Richter a pu se livrer à sa fantaisie sans blesser ni la vraisemblance ni la vérité.

Les deux suivantes de la sultane forment avec elle un trio charmant, et l'on conçoit que l'artiste, qui les a faites si jolies, ait voulu les placer dans un milieu digne de leur grâce et de leur beauté.



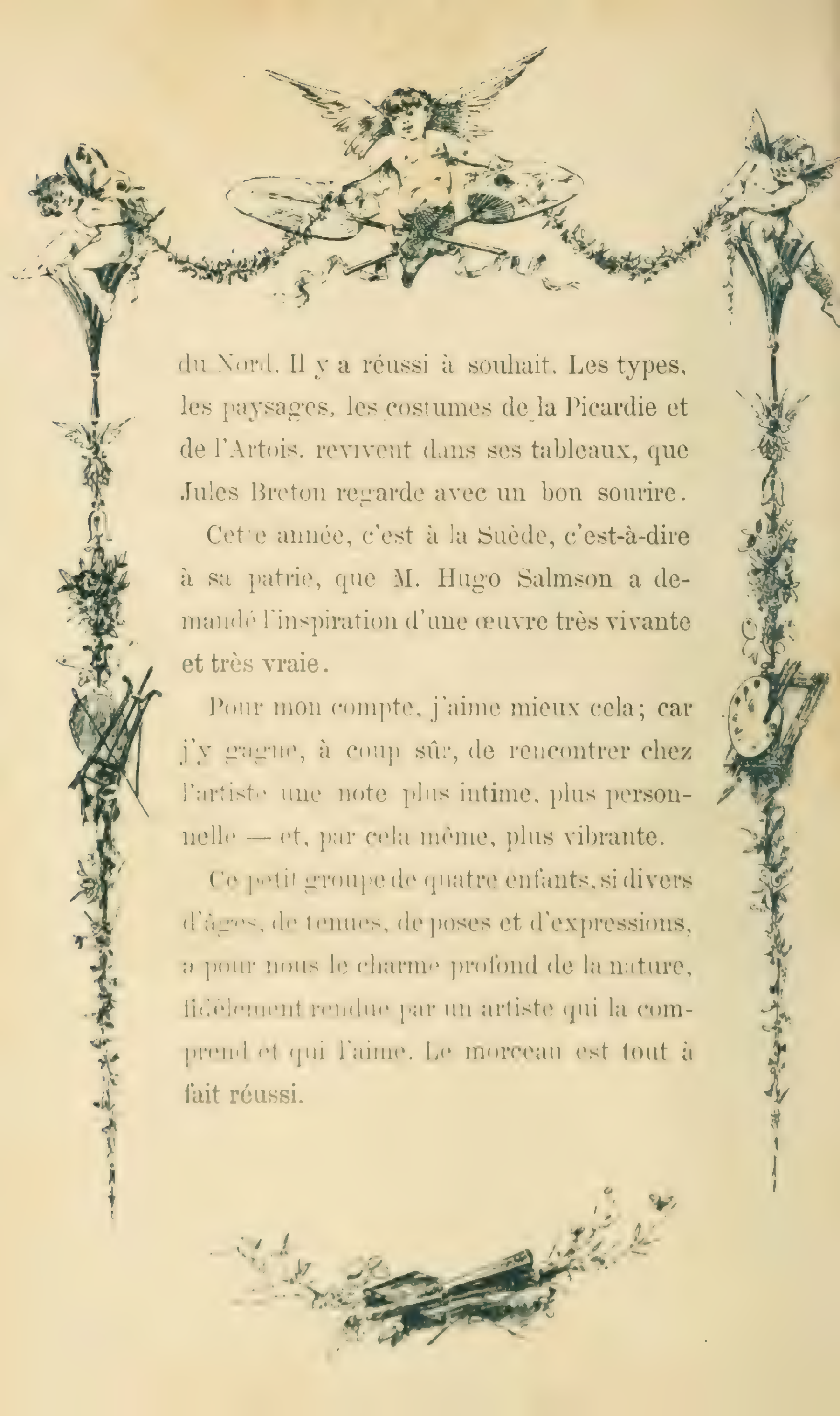


SALMSON

A LA BARRIÈRE DE DALBY

JAMAIS peintre n'a su mieux que M. HUGO SALMSON, persuader le public de la sincérité de son pinceau. Je m'y sens pris tout le premier, bien que je ne sois pas né d'hier, et, quoique ce soit qu'il représente dans ses tableaux, à la fois habiles et naïfs, je me persuade toujours que « c'est arrivé ! »

Hugo Salmson, qui est un Suédois pur sang, mais qui connaît la France mieux que beaucoup de Français, s'est attaché, pendant plusieurs années à reproduire différentes scènes de la vie rustique de nos provinces



du Nord. Il y a réussi à souhait. Les types, les paysages, les costumes de la Picardie et de l'Artois, revivent dans ses tableaux, que Jules Breton regarde avec un bon sourire.

Cette année, c'est à la Suède, c'est-à-dire à sa patrie, que M. Hugo Salmson a demandé l'inspiration d'une œuvre très vivante et très vraie.

Pour mon compte, j'aime mieux cela ; car j'y gagne, à coup sûr, de rencontrer chez l'artiste une note plus intime, plus personnelle — et, par cela même, plus vibrante.

Ce petit groupe de quatre enfants, si divers d'âges, de tenues, de poses et d'expressions, a pour nous le charme profond de la nature, fidèlement rendue par un artiste qui la comprend et qui l'aime. Le morceau est tout à fait réussi.



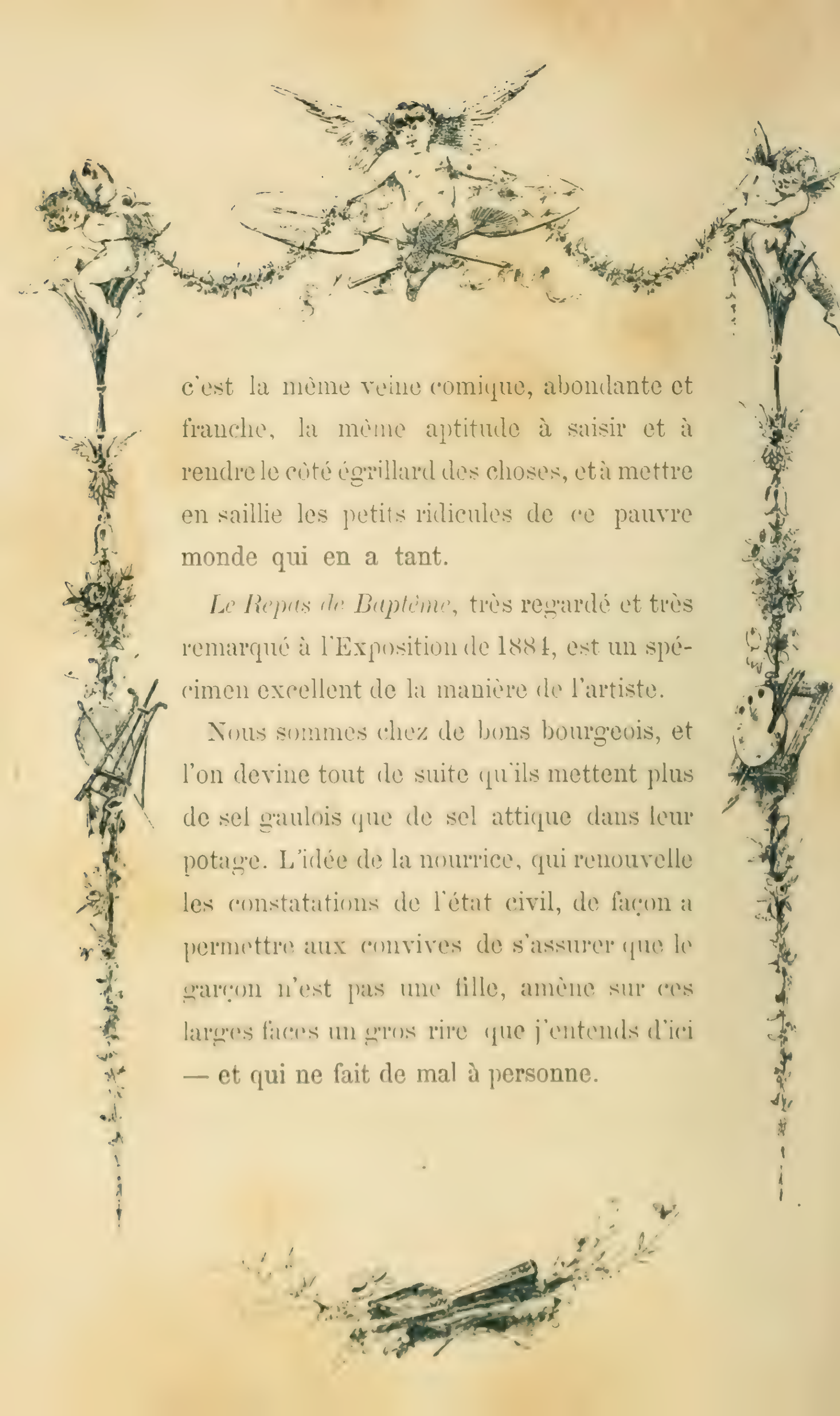


BRISPOT

UN REPAS DE BAPTÊME

On n'échappe point à sa destinée. Il était dans celle de M. Brispot, dont le nom lui-même réveille dans notre esprit je ne sais quelles idées de charge et de caricature, de reproduire les scènes grotesques et drôlatiques de la vie bourgeoise et populaire de notre époque.

Ses tableaux, qui ne sont pas certes l'œuvre de tout le monde, évoquent toujours, en moi et devant moi, l'image et le souvenir de M. Paul de Kock. Il est bien lui-même, le Paul de Kock de la peinture. Chez l'un et chez l'autre



c'est la même veine comique, abondante et franche, la même aptitude à saisir et à rendre le côté égrillard des choses, et à mettre en saillie les petits ridicules de ce pauvre monde qui en a tant.

Le Repas de Baptême, très regardé et très remarqué à l'Exposition de 1884, est un spécimen excellent de la manière de l'artiste.

Nous sommes chez de bons bourgeois, et l'on devine tout de suite qu'ils mettent plus de sel gaulois que de sel attique dans leur potage. L'idée de la nourrice, qui renouvelle les constatations de l'état civil, de façon a permettre aux convives de s'assurer que le garçon n'est pas une fille, amène sur ces larges faces un gros rire que j'entends d'ici — et qui ne fait de mal à personne.





COMTE

CORPS DE GARDE

SOUS LOUIS XIII

Grace à M. Comte et à ce tableau très vif et très animé, qui nous représente un *Corps de garde*, sous sa Majesté Louis XIII, dit le juste, et dit le sage, nous avons un excellent argument de plus contre les partisans du service obligatoire, contraignant même les jeunes séminaristes, qui ont fait vœu de chasteté, à trois années de présence sous les drapeaux, ou de séjour dans les casernes des grandes villes — où mille scandales, qui attendent leurs yeux, leurs oreillles et leurs âmes, défloreront, quoi qu'ils en aient, ce fin duvet de pèche de l'innocence que l'on voudrait pouvoir toujours conserver à ceux qui doivent vivre à l'ombre mystique du sanctuaire.

L'artiste nous avertit que nous sommes dans la salle des

officiers... que serait-ce donc, si nous étions dans celle des sergents ou des simples soldats ! On a pieusement fêté la dive bouteille. La plupart de ces messieurs sont gris comme des Polonais... et leur tenue s'en ressent. Ceux-ci pipent les dés ; ceux-là veulent s'entr'égorger ; un autre cuve son vin, et dort, la tête sur les genoux d'une fille en grands atours, tandis qu'un camarade peu scrupuleux prend un baiser auquel la drôlesse n'oppose aucune objection. Nous sommes ici sous le règne du Soudard, et les délicats, ou simplement les gens paisibles, ne demandent qu'à émigrer.

Beaucoup de vie, d'animation et de fougue, dans ce tableau pittoresque, mouvementé et accidenté.


P.C.COMTE.



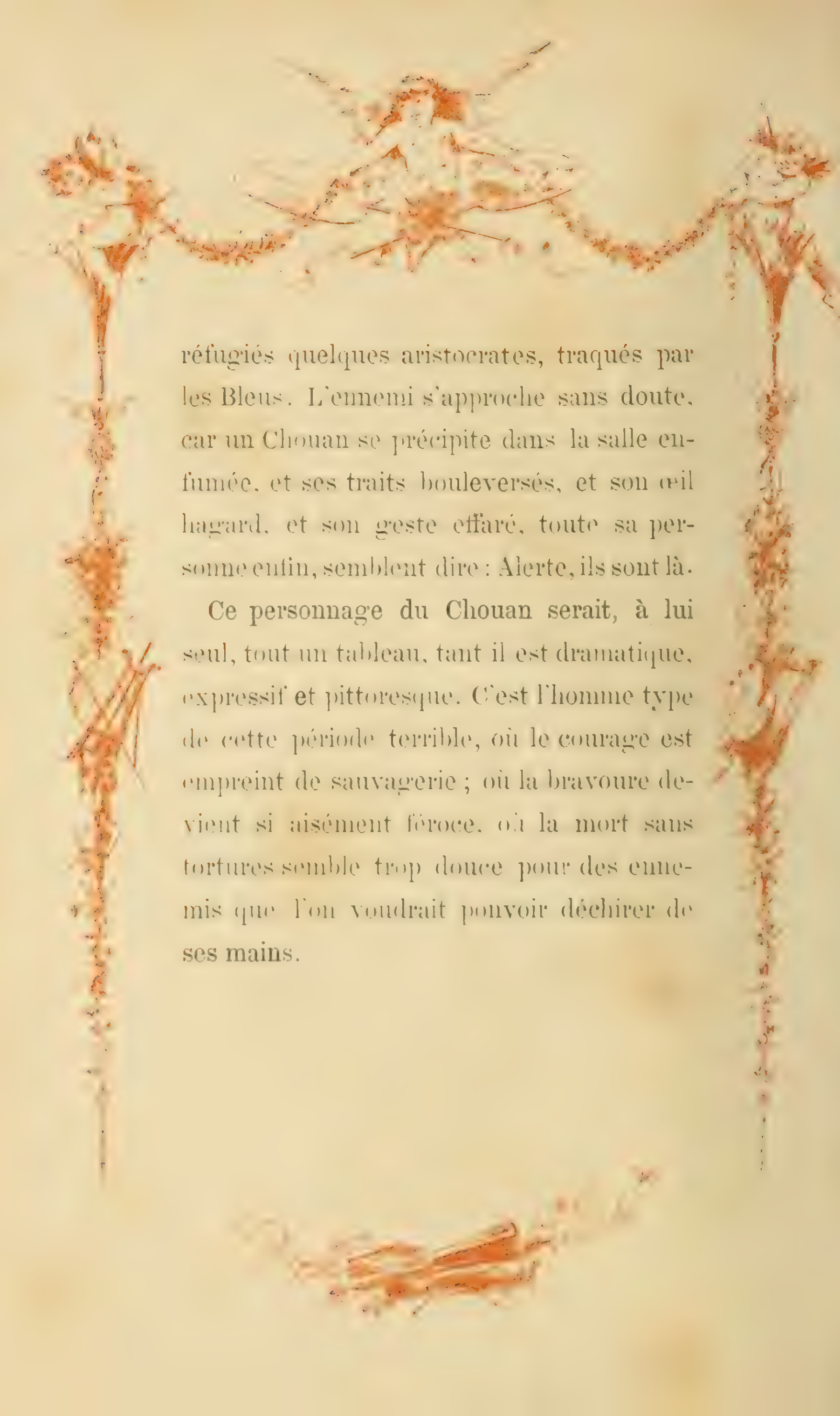
CARPENTIER

L'ALERTE

Évariste Carpentier reste fidèle aux sujets révolutionnaires qui lui valurent ses premiers succès. Il a fait une étude consciencieuse et profonde de la *Terreur*, et des fantoches sanglants qui, pendant cette période néfaste de notre histoire, foulèrent sous leurs pieds plats la France humiliée et meurtrie. L'artiste trouve dans les types ignobles des bourreaux, et dans l'élégante et fière silhouette de leurs victimes, des effets de contraste dont il sait tirer le plus habile et le plus heureux parti. C'est ce que disent assez éloquemment les œuvres exposées à nos derniers Salons.

L'Alerte, que nous reproduisons aujourd'hui, est dans la même gamme.

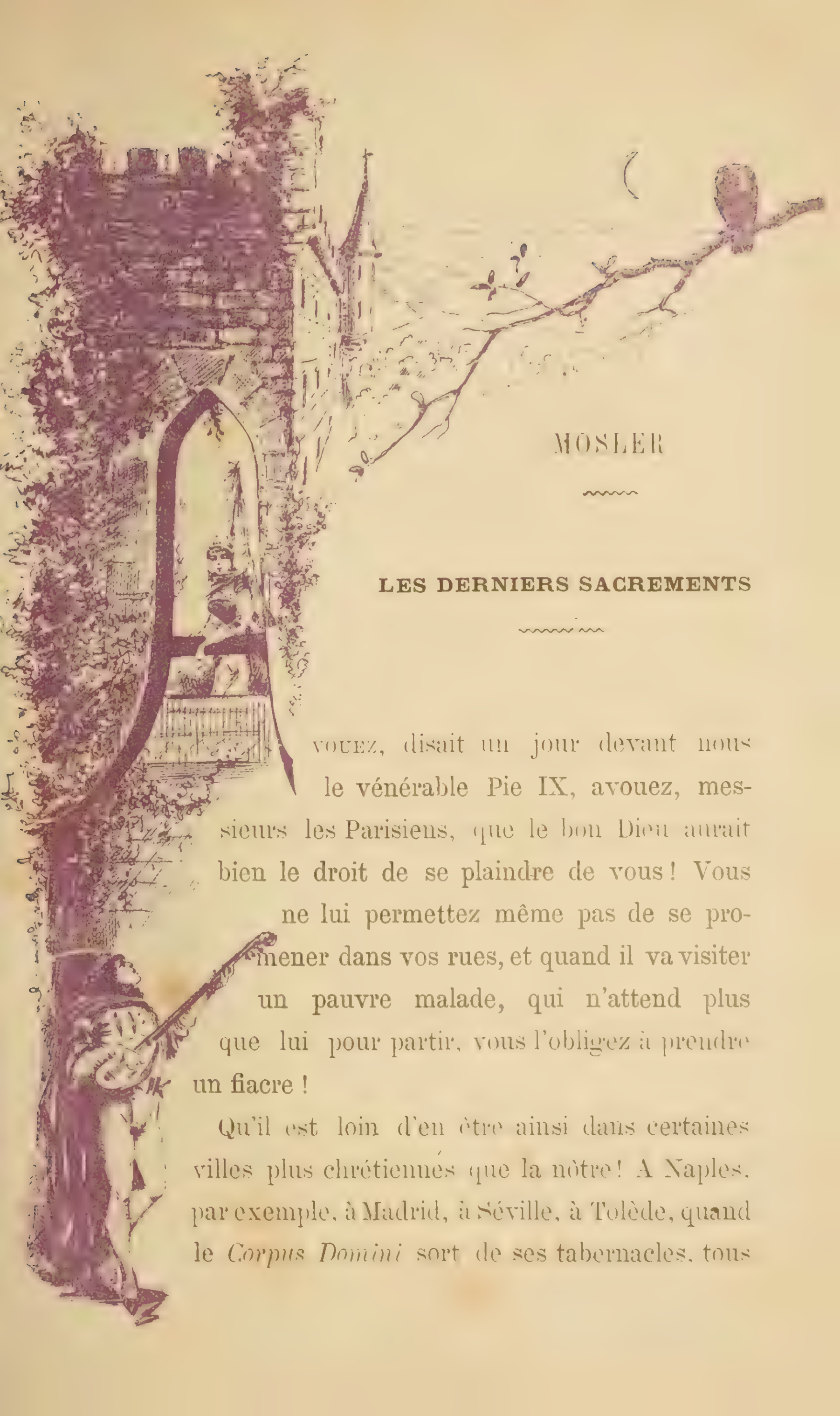
Nous sommes dans une ferme de Vendée, où se sont



réfugiés quelques aristocrates, traqués par les Bleus. L'ennemi s'approche sans doute, car un Chouan se précipite dans la salle enfumée, et ses traits bouleversés, et son œil hagard, et son geste effaré, toute sa personne enfin, semblent dire : Alerte, ils sont là.

Ce personnage du Chouan serait, à lui seul, tout un tableau, tant il est dramatique, expressif et pittoresque. C'est l'homme type de cette période terrible, où le courage est empreint de sauvagerie ; où la bravoure devient si aisément féroce, où la mort sans tortures semble trop douce pour des ennemis que l'on voudrait pouvoir déchirer de ses mains.



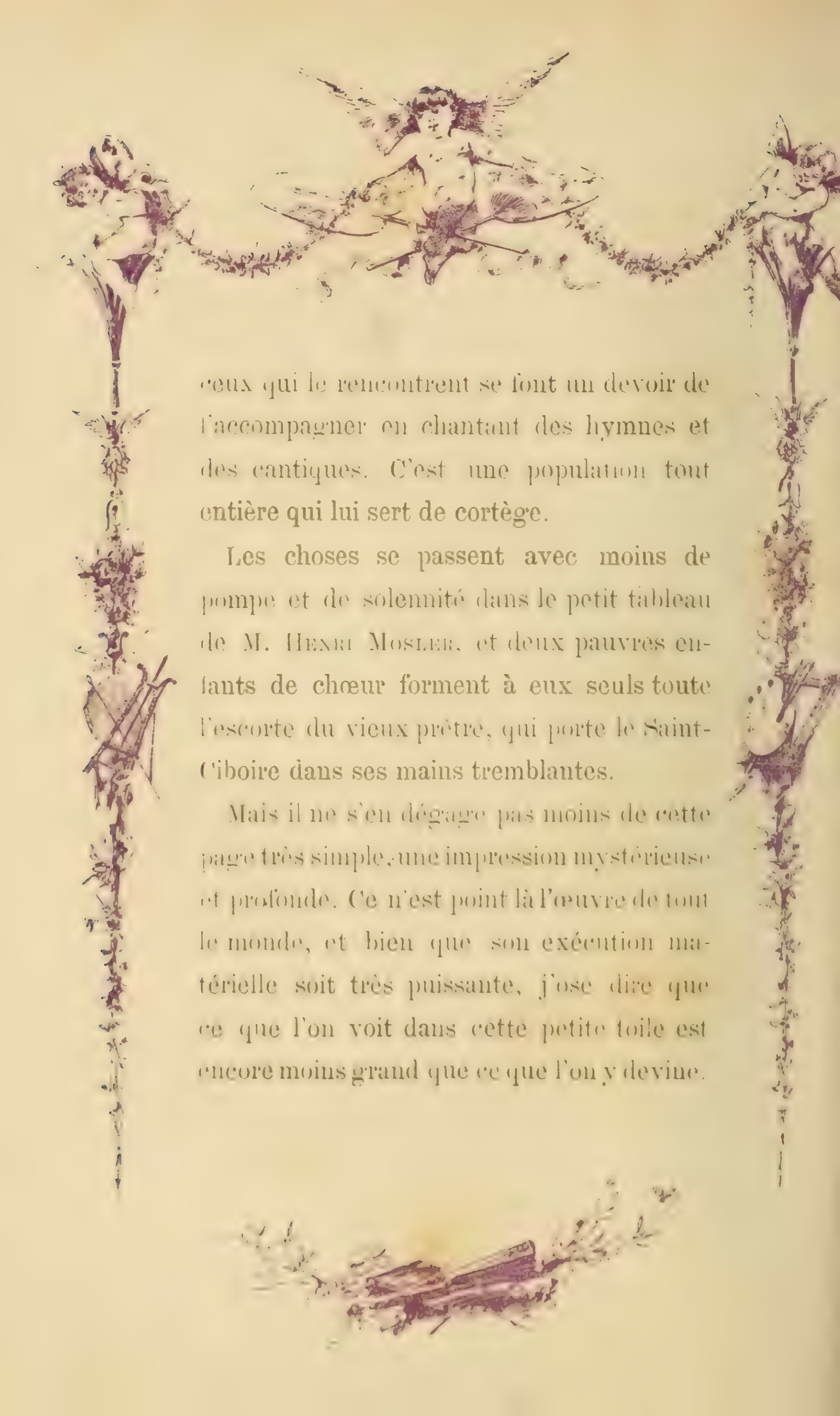


MOSLER

LES DERNIERS SACREMENTS

Avouez, disait un jour devant nous le vénérable Pie IX, avouez, messieurs les Parisiens, que le bon Dieu aurait bien le droit de se plaindre de vous ! Vous ne lui permettez même pas de se promener dans vos rues, et quand il va visiter un pauvre malade, qui n'attend plus que lui pour partir, vous l'obligez à prendre un fiacre !

Qu'il est loin d'en être ainsi dans certaines villes plus chrétiennes que la nôtre ! A Naples, par exemple, à Madrid, à Séville, à Tolède, quand le *Corpus Domini* sort de ses tabernacles, tous



ceux qui le rencontrent se font un devoir de l'accompagner en chantant des hymnes et des cantiques. C'est une population tout entière qui lui sert de cortège.

Les choses se passent avec moins de pompe et de solennité dans le petit tableau de M. Henri Mosler, et deux pauvres enfants de chœur forment à eux seuls toute l'escorte du vieux prêtre, qui porte le Saint-Ciboire dans ses mains tremblantes.

Mais il ne s'en dégage pas moins de cette page très simple, une impression mystérieuse et profonde. Ce n'est point là l'œuvre de tout le monde, et bien que son exécution matérielle soit très puissante, j'ose dire que ce que l'on voit dans cette petite toile est encore moins grand que ce que l'on y devine.





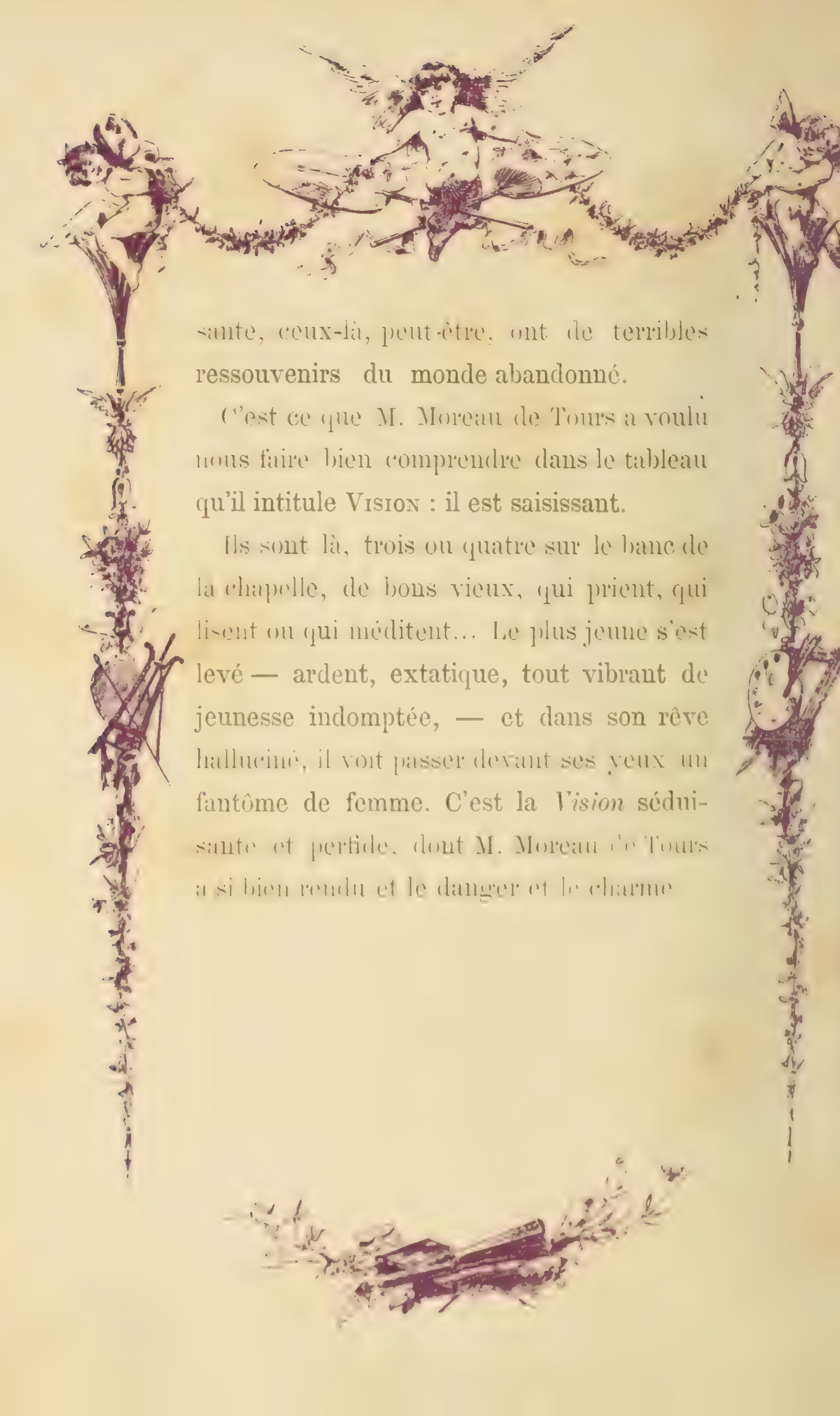
MOREAU DE TOURS

LA VISION

QUELLES tempêtes s'agitent sous ces crânes de moine, émondés par les ciseaux sacrés? C'est là le secret des cloîtres, et les cloîtres sont trop discrets pour le dire au vulgaire profane.

Sans aucun doute, ceux que la vocation ardente, le dégoût du monde, et l'influence des idées mystiques, acceptées sans contrôles, ont jetés dans *l'in-pace* des couvents, la force de l'habitude et la sainte contagion de l'exemple accomplissent leur œuvre, et un calme profond les récompense du renoncement à eux-mêmes, du sacrifice de leur volonté et de l'immolation de leurs désirs.

Mais ceux qui font du froc un cilice, qui sentent sous les verges de la discipline l'aiguillon de la chair renais-



sante, ceux-là, peut-être, ont de terribles ressouvenirs du monde abandonné.

C'est ce que M. Moreau de Tours a voulu nous faire bien comprendre dans le tableau qu'il intitule VISION : il est saisissant.

Ils sont là, trois ou quatre sur le banc de la chapelle, de bons vieux, qui prient, qui lisent ou qui méditent... Le plus jeune s'est levé — ardent, extatique, tout vibrant de jeunesse indomptée, — et dans son rêve halluciné, il voit passer devant ses yeux un fantôme de femme. C'est la *Vision* séduisante et perfide, dont M. Moreau de Tours a si bien rendu et le danger et le charme





HAGBORD

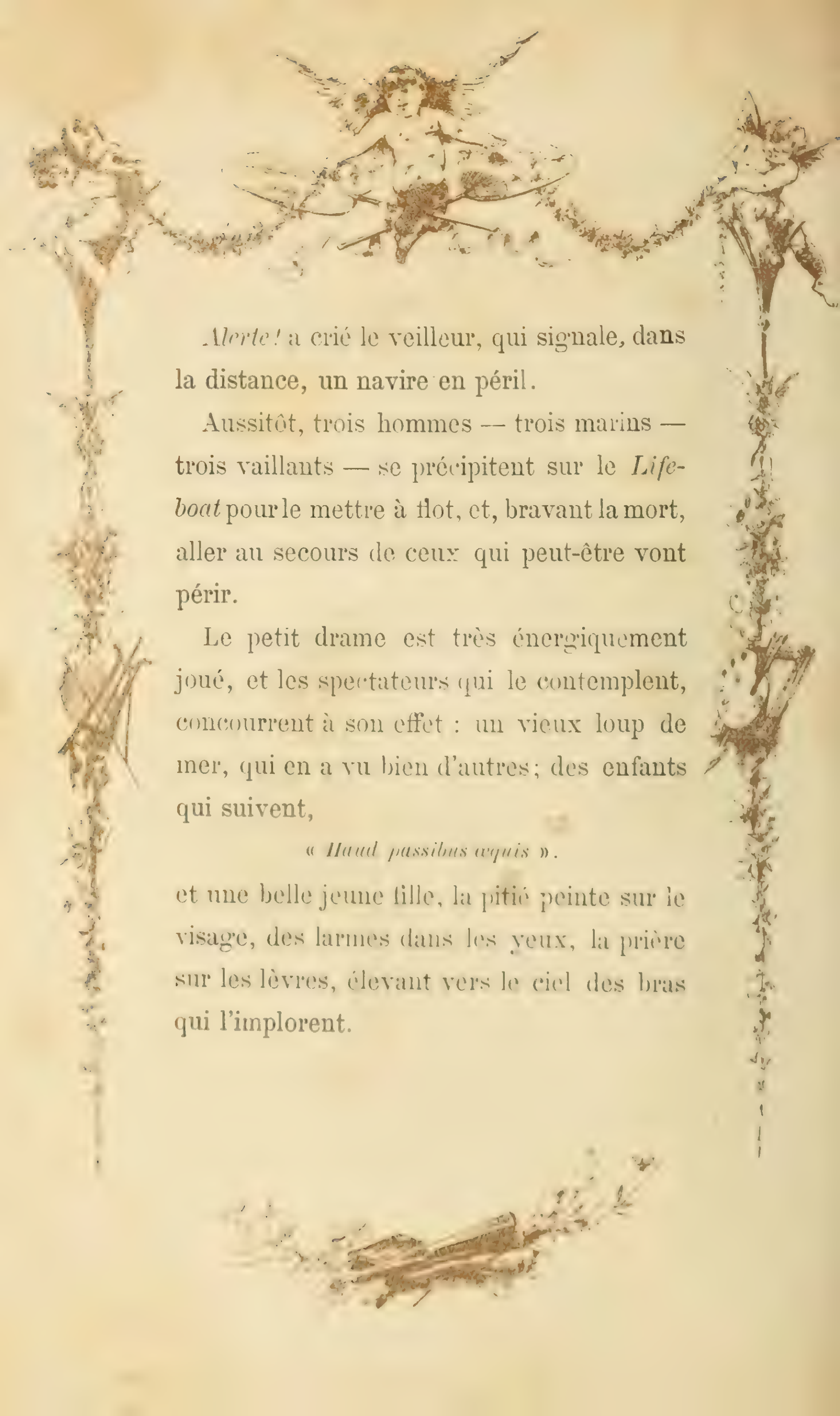
UNE ALERTE

SAUVE qui peut ! s'écrient les lâches, en cas d'alerte. Les gens de cœur font tout le contraire. Le danger les attire, et leur premier mouvement est de s'élancer au secours de ceux qui sont dans le péril et dans la peine. Nous n'avons jamais compris ces vers de Lucrèce, trop admirés par les égoïstes :

> « *Suave mari magno, turbantibus æquora ventis.*
> *Et terrâ magnum alterius spectare laboren* ».

Rien qu'à voir la dernière œuvre de M. AUGUSTE HAGBORD, je suis certain qu'il est de mon avis.

Nous sommes en Suède, sur les bords de la Baltique inhospitalière. L'orage est déchaîné ; la tempête sévit ; le ciel est en colère, et la mer en fureur :



Alerte! a crié le veilleur, qui signale, dans la distance, un navire en péril.

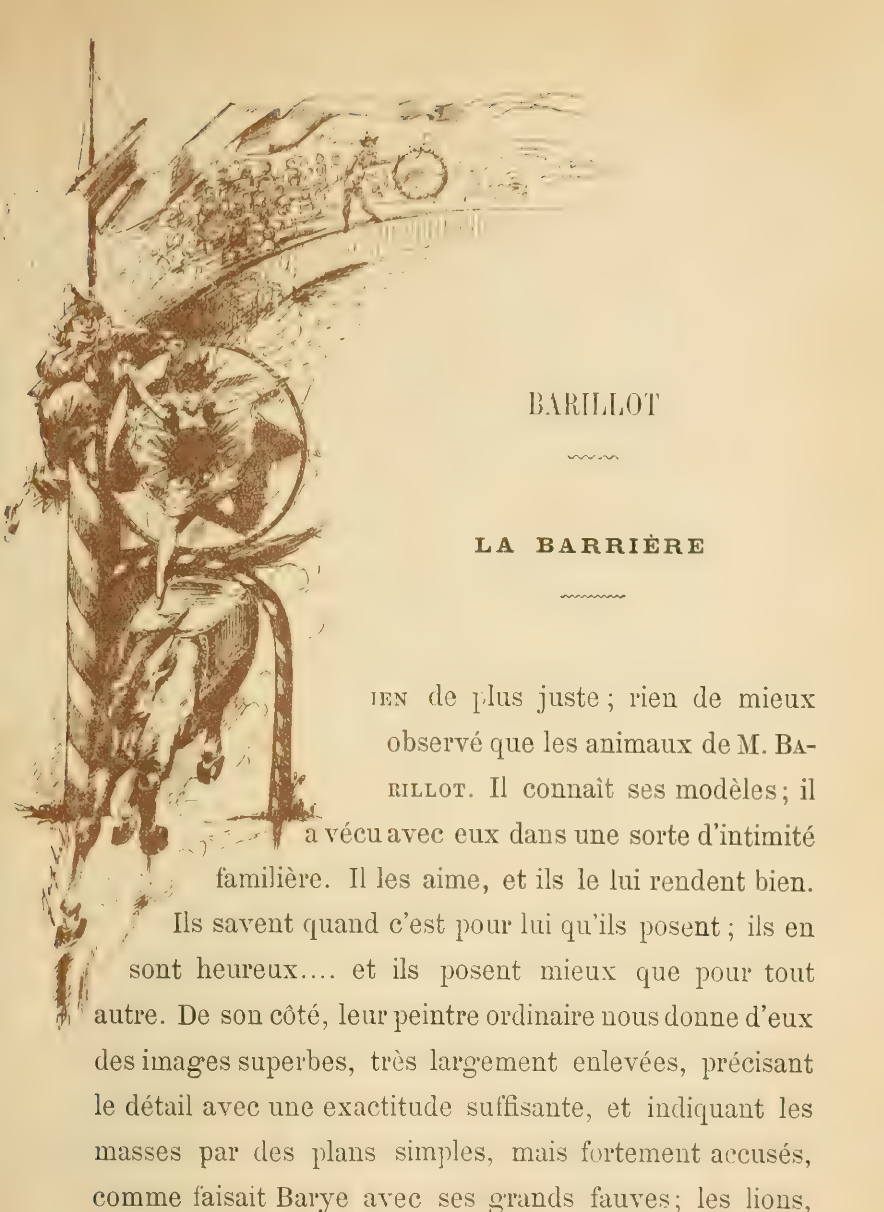
Aussitôt, trois hommes — trois marins — trois vaillants — se précipitent sur le *Life-boat* pour le mettre à flot, et, bravant la mort, aller au secours de ceux qui peut-être vont périr.

Le petit drame est très énergiquement joué, et les spectateurs qui le contemplent, concourrent à son effet : un vieux loup de mer, qui en a vu bien d'autres; des enfants qui suivent,

« *Haud passibus æquis* ».

et une belle jeune fille, la pitié peinte sur le visage, des larmes dans les yeux, la prière sur les lèvres, élevant vers le ciel des bras qui l'implorent.



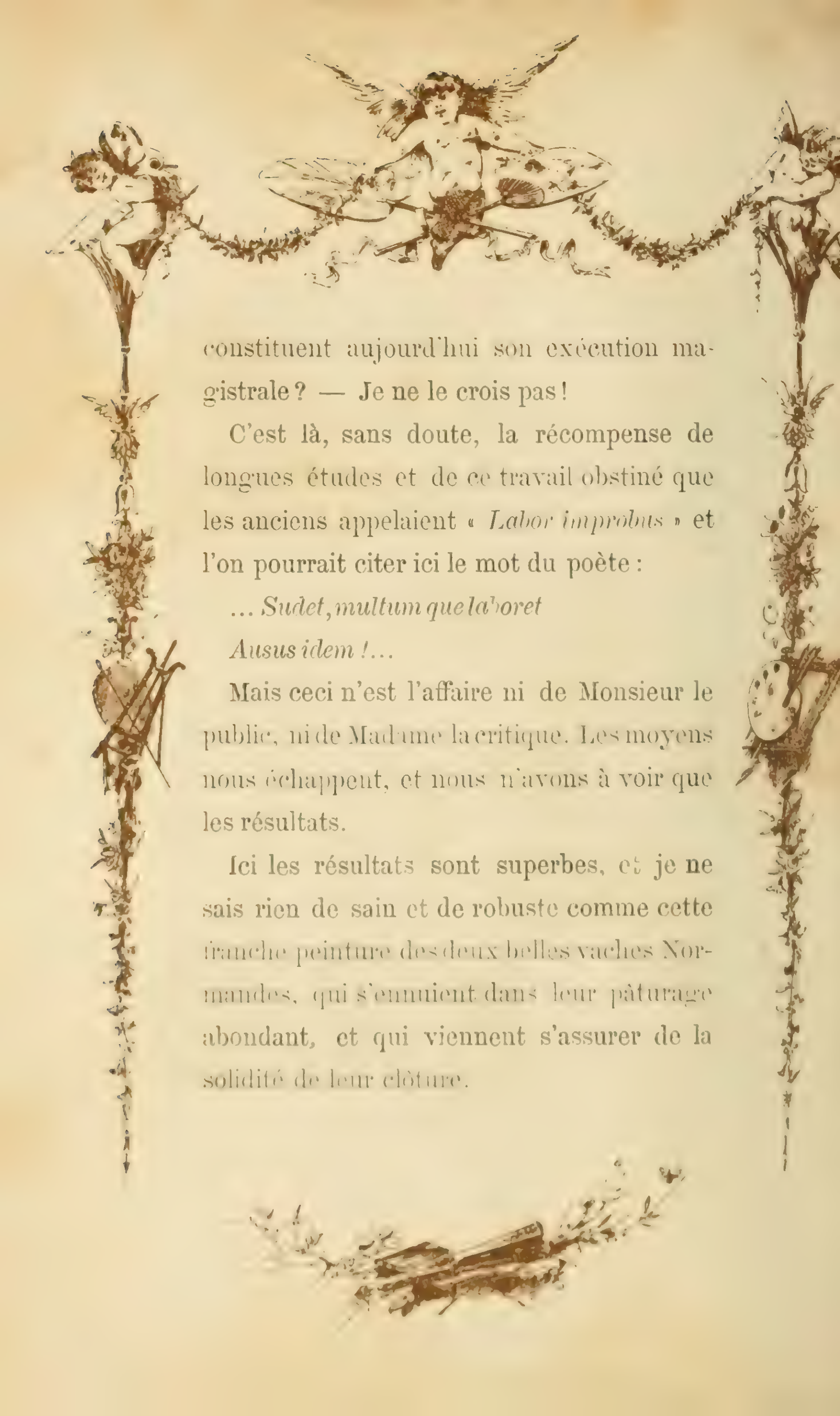


BARILLOT

LA BARRIÈRE

Rien de plus juste ; rien de mieux observé que les animaux de M. Barillot. Il connaît ses modèles ; il a vécu avec eux dans une sorte d'intimité familière. Il les aime, et ils le lui rendent bien. Ils savent quand c'est pour lui qu'ils posent ; ils en sont heureux.... et ils posent mieux que pour tout autre. De son côté, leur peintre ordinaire nous donne d'eux des images superbes, très largement enlevées, précisant le détail avec une exactitude suffisante, et indiquant les masses par des plans simples, mais fortement accusés, comme faisait Barye avec ses grands fauves ; les lions, les jaguars, les panthères et les tigres.

M. Léon Barillot est-il arrivé du premier coup à cette ampleur et à cette pondération sûres d'elles-mêmes, qui



constituent aujourd'hui son exécution magistrale? — Je ne le crois pas!

C'est là, sans doute, la récompense de longues études et de ce travail obstiné que les anciens appelaient « *Labor improbus* » et l'on pourrait citer ici le mot du poète :

... Sudet, multum que laboret
Ausus idem !...

Mais ceci n'est l'affaire ni de Monsieur le public, ni de Madame la critique. Les moyens nous échappent, et nous n'avons à voir que les résultats.

Ici les résultats sont superbes, et je ne sais rien de sain et de robuste comme cette franche peinture des deux belles vaches Normandes, qui s'ennuient dans leur pâturage abondant, et qui viennent s'assurer de la solidité de leur clôture.



